

LANDES-
UND STADT-
BIBLIOTHEK
DUISBURG

Z 796
28 + 611.9

XV^e ANNÉE. — N^o 340. — 15 Mars 1868.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

JOURNAL LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, PROFESSIONNEL

GRAVURES NUMÉROS 866 ET 868 — PATRON COUPÉ

COURRIER DES DAMES

QUE vous dirais-je, chères lectrices, des murmures printaniers apportés sur les ailes des vents? Tout cela est sujet de babillages et de commentaires sans fin, car, en réalité, il est encore un peu tôt pour que la mode ait fait publier ses décrets.

Donc, je dirais : *On dit* que les confections préférées seront les basquines demi-longues, accompagnées à la taille d'un chou ou d'un gros nœud de large ruban faisant longs pans, dépendant d'une ceinture posée par-dessus la confection, qui se fera avec ou sans plis derrière, et dont le bas prendra des courbes plus ou moins arrondies, dans le style d'une jupe retroussée à la manière des bergeronnettes de Watteau.

Enfin, je crois pouvoir prédire pour le printemps, et par conséquent pour l'été, que robes, confections ou chapeaux auront un cachet tout chiffonné.

Ainsi, sur une toilette en faye nuance vin de Bordeaux, j'ai vu une basquine en faye noire.

A la suite de la couture descendant sur la hanche, on forme cinq jolies draperies, sur lesquelles on pose chou de satin ou nœud de ruban.

Pour toilette habillée, nous aurons l'écharpe Marie-Antoinette, pareille aux robes.

La basquine elle-même se fera parfois de même étoffe.

Comme nous sommes actuellement en plein engouement pour tout ce qui rappelle les modes au temps de Louis XVI, les soieries nouvelles seront, dit-on, changeantes.

Ainsi, j'ai vu des taffetas changeants bleu et noir, violet et noir, jaune et noir.

On les destine aux premières toilettes de visite à faire au printemps.

La vogue sera tout particulièrement acquise aux teintes à reflets dorés.

Parmi les nouvelles robes qui ont passé sous mes yeux, j'en citerai une noire à reflet violet.

29.07.941

Le premier jupon est orné d'un volant Marie-Antoinette.

Au-dessus, seconde jupe bordée d'un plissé en satin violet, et retroussée quatre fois par des ruches de même satin remontant jusqu'à la ceinture.

Au bas de chaque ruche, chou en satin, avec bouts longs de 15 à 20 cent.

Corsage ajusté, ouvert devant sur un plastron garni de petits plissés échelonnés.

Manches justes, avec plissé du haut et du bas.

Cette toilette se complète par une petite casaque ajustée, froncée en éventail derrière et garnie de choux en satin pour relever la basque toujours à la suite de la couture tombant sur les hanches, ce qui lui fait, vers le bas et derrière, former un demi-cercle.

Une autre robe est noire à reflets dorés, avec première jupe ornée par trois rangs de rouleautés en satin noir, sur lesquels serpentent des petits rubans n° 4 en satin doré.

La seconde jupe forme tunique à traîne derrière et devant, se complète par un tablier duchesse, encadré par deux biais noirs serpentés de satin doré.

Le bas du tablier, de même que tout le tour de la tunique, se découpe à dents de loup, bordées d'un fin liséré doré.

A la tête de ces dents, biais noir serpenté de jaune.

De place en place, sur des distances de 25 à 30 cent., ces biais s'arrêtent brusquement pour se tourner en colimaçon, au centre duquel on fixe un chou de ruban en satin fileté jaune d'or.

Corsage ajusté, ouvert en châle et garni par deux biais tournant sur le bord de l'échancrure.

Sur les épaules, derrière et devant, ces mêmes biais forment double colimaçon croisé.

A ceux croisant devant, on ajoute un petit chou de satin.

Manches justes, ornées du haut par un jockey dentelé, avec biais à la tête formant double colimaçon, croisant sur le jockey.

Comme complément de cette toilette, petit paletot droit, dentelé autour.

On pourra ne pas craindre, même au printemps, d'employer le satin comme garniture de robe ou de confection, car on en voit sur les casques, sur les chapeaux et sur les robes en soie.

Le satin se pose en nœuds, en biais, etc.

Pour toilette d'intérieur, on emploie le cachemire.

J'ai vu une robe gris-blond, avec jupe ornée sur trois rangs de très mignonnes ruches en ca-

chemire, ayant au milieu un rouleauté vert en satin.

Ces garnitures remontaient en biais sur le devant de la jupe et du corsage, fermé en redingote.

Sur cette robe, on jette un mantelet Marie-Antoinette, ruché sur deux rangs tout autour.

Derrière, sur les pans croisés du mantelet, gros chou de satin vert à longs bouts.

Parmi les réapparitions nouvelles, l'usage de porter le petit tablier va, dit-on, revenir; on en joint aux trousseaux des jeunes mariées.

J'avoue que cette mode est peu élégante, comme tout ce qui a l'air de vouloir garantir une robe, comme les tirettes qui la relèvent méticuleusement.

J'admettrai le tablier s'il se fait pareil à la robe et avec garnitures assorties, afin qu'il ait l'air d'un complément d'ornement et non d'un préservateur.

L'élégance est la poésie de la toilette: il faut se garder d'y porter ombre. La toilette, c'est comme la beauté d'une femme: il ne faut pas que l'on se doute que c'est grâce à une foule de petites ruses que l'une et l'autre brillent plus longuement.

Ainsi, j'admets le costume court, je déteste celui à tirettes, et je comprends la robe à traîne, qui s'étale gracieusement à la suite d'une jolie femme. S'il faut absolument la relever, un mouvement gracieux de la main n'est-il pas préférable aux prosaïques tirettes? Seulement, il est vrai que tout le monde ne sait pas retrousser sa robe avec élégance, et j'ajouterai aussi que toutes les femmes n'ont pas la beauté en partage. Faut-il, pour cette raison, ne créer que des toilettes ordinaires? Non certes; on doit toujours viser à la perfection en tout.

Les chapeaux couverts de violettes qui se font actuellement laisser, dans un coquet ensemble, échapper des émanations toutes printanières.

Chez Leroy et Albert, si vous saviez, chères lectrices, que de jolies choses il y a! Tout ce que l'imagination peut rêver de plus séduisant est étalé dans leurs élégants salons.

Ces modèles sont tout petits et doivent orner le sommet de la tête; c'est un mélange tout léger de crêpe liséré de satin, de tulle semé de bouclettes en satin, ou accompagné de longs voiles-mantille en tulle, zébrés d'entre-deux en blonde, posés sur ruban n° 4 en satin.

Une haute blonde encadre ces mantilles. Ces chapeaux sont charmants pour toilettes de théâtre.

La mantille se fait assez grande pour envelop-

per le visage, le cou et même les épaules dans de vapoureux nuages.

Avec les toilettes d'été, rien ne sera plus joli que ce genre de chapeau.

On composera aussi d'autres modèles tout dégagés dans le style des coiffures Watteau.

Ces nouveaux chapeaux ne seront pas néanmoins banalement ronds; mais enfin Leroy et Albert nous promettent des petites merveilles, mettant en pleine lumière de luxuriantes chevelures artistement disposées avec le talent que nous leur connaissons.

Les machines à coudre Wheeler-Wilson font des prodiges. Grâce à elles, il n'y a aucun caprice qui ne soit exécutable.

Je connais plusieurs jeunes personnes fort bien qui, cet hiver, se sont passé la fantaisie de fraîches toilettes du soir, qu'elles ont confectionnées et créées elles-mêmes.

Cette petite aiguille va si vite, qu'en bien peu de temps, sur tulle ou autre étoffe, il est bien facile de jeter des guirlande de feuillage ou de fleurs en satin découpé.

Parmi les détails de toilettes au choix desquels une élégante apporte le plus grand soin, il ne faut pas omettre de parler du mouchoir, dont Chapron nous offre journellement les plus ravissants modèles.

Lorsqu'on veut un mouchoir exceptionnel, un de ces types d'élégance exquise, un de ces mouchoirs allégoriques semés de fleurs et d'oiseaux comme une prairie, c'est chez Chapron, maison spéciale et de premier ordre en ce genre, que l'on fait son choix.

Pour conserver ou préserver la beauté de la moindre tache, le Lait antéphélique est reconnu d'un usage précieux.

Quelques gouttes jetées dans l'eau destinée aux ablutions du visage suffisent pour conserver la fraîcheur de la peau et la garantir de toute efflorescence, rougeurs ou taches de rousseur.

Dans ce dernier cas surtout, le Lait antéphélique est souverain. Puis, quoi de plus affreux que ce masque brun que l'on voit toujours reparaître au printemps, si l'on ne fait pas usage du Lait antéphélique?

Les services de table, dont j'ai souvent parlé, ces services moitié cristal, moitié argent, dont la manufacture royale néerlandaise a établi un dépôt chez MM. Ménard et Saivres, ces services charmants, d'une légèreté et d'une élégance toute coquette, ont brillé à plus d'un grand dîner d'apparat.

LOUISE DE NOGAREL.

UNE AMITIÉ SOLIDE

Pierre et Julien étaient nés le même jour, presque à la même heure, et, quoique leurs deux natures fussent très disparates, peut-être même à cause de cela, ils avaient toujours été unis par une étroite et fidèle amitié.

Ils étaient fort dévoués l'un à l'autre; mais nous devons dire pourtant que le dévouement ne paraissait pas égal des deux côtés. Tant qu'avait duré leur enfance, le robuste et joyeux Pierre avait, comme il était naturel, protégé le frêle et timide Julien; mais plus tard, au contraire, ce fut Julien qui prit l'habitude de veiller sur Pierre avec une sollicitude maternelle; il s'inquiétait de la moindre souffrance de son cher compagnon, et le soignait avec des précautions souvent impatientantes et quelquefois rebutées.

Pierre ne savait-il donc aucun gré à Julien de cette méticuleuse affection? Était-il ingrat à ce point? Non certainement.

Pourtant, un jour, poussé à bout par je ne sais quelle exigence affectueuse, il rappela ironiquement au pauvre Julien désolé qu'une somnambule leur avait prédit qu'ils devaient mourir le même jour.

De fait, Julien, dont la nature était celle d'une sensitive, avait été vivement frappé de cette prédiction, dont lui, Pierre, n'avait fait que rire.

Nous ne prétendons pas pour cela que ce fût là l'unique source de l'inquiète amitié du pauvre souffreteux; peut-être même était-il content de prévoir un départ commun; mais enfin, il eût voulu que ce fût le plus tard possible.

A les voir tous deux, si l'un avait à entraîner l'autre dans la tombe, il semblait que ce dût être le maladif Julien, et que la prédiction fût surtout fâcheuse pour Pierre; mais la mort fauche si capricieusement sa sinistre moisson!

Quand vint l'âge de la conscription, ce fut une bien autre affaire. Ils tirèrent chacun un mauvais numéro, et Julien, réformé pour cause de santé, regretta de ne pouvoir partir à la place de son ami.

Il dit même, à cette occasion, ce mot superbe, qui résumait la situation:

— Je nous ménagerais mieux.

Pierre s'opposa absolument à ce qu'il l'accompagnât, et le suivit de garnison en garnison.

Peu après, la guerre éclata, et rien ne saurait peindre les angoisses du pauvre Julien.

Pierre était encore fort en sûreté, loin des champs de bataille, que son *alter ego* éprouvait déjà les poignantes émotions du premier combat. Ni repos ni trêve pour lui !

C'était toujours l'horreur de la mêlée, avec l'enivrement en moins.

Un jour, on apprit au village que Pierre avait été blessé.

Julien éprouva de vives douleurs pendant plusieurs jours, et fut obligé de se soigner sérieusement.

Il voyait bien que l'on se moquait de lui, mais il n'y pouvait rien : il était réellement malade.

Enfin, la paix se fit, et Pierre revint au pays, précisément lorsque Julien allait demander en mariage une fille charmante, Marthe, la perle du village.

Or, il se trouva que le soldat avait souvent rêvé, au bivouac et ailleurs, que cette perle lui appartiendrait.

En apprenant les projets de son ami, il ne dit rien ; mais il tomba subitement dans une mélancolie dont Julien connut bientôt la cause.

Songeant alors aux terribles ravages que le chagrin exerce parfois sur les natures fortes, il préféra renoncer à sa fiancée, et épousa une veuve acariâtre !

Les deux couples s'unirent le même jour.

La femme de Julien, qui n'était pas très belle, était fort coquette, et l'on parlait d'elle à la veillée plutôt en mal qu'en bien ; mais son mari s'en préoccupait peu.

— Si je devais être trompé, se disait-il, il est certain que cela arriverait le jour où Pierre le serait aussi ; or Marthe n'est point capable d'une chose pareille.

Cette habitude d'absorber les chances de son existence dans celles de l'existence d'autrui finit par lui faire perdre presque entièrement le sentiment de sa personnalité.

Il se tourmentait bien plus des légers malaises de l'autre que de ses propres maladies, quoique assez graves. Il lui semblait, en effet, que, lorsque viendrait le danger commun, Pierre en serait nécessairement le point de mire principal ; tandis que lui ne serait atteint que par ricochet.

Du reste, depuis qu'il voyait tous les jours l'objet perpétuel de sa sollicitude, il vivait assez tranquille ; la vue de la belle santé de son ami le rassurait et le réjouissait.

Et puis, Marthe était une si bonne femme, qui soignait si bien son mari !

Aussi, tous les jours, malgré le mauvais caractère de sa propre compagne, s'applaudissait-il du sacrifice qu'il avait fait.

On lui avait bien dit méchamment, pour l'effrayer, que Pierre était de complexion apoplectique ; mais un médecin consulté lui avait affirmé le contraire, et d'ailleurs, depuis son mariage, le robuste gaillard menait un genre de vie tout à fait satisfaisant, buvant peu, ne dormant guère et travaillant ferme.

Mais il faut si peu de chose pour abattre l'homme le plus vigoureux !

Un soir, après une rude journée, Pierre, en nage, se trouva dans un courant d'air, et cela suffit ; le lendemain, il était au lit, atteint d'une fluxion de poitrine.

Le pauvre Julien consterné fit pourtant d'abord meilleure contenance qu'on ne l'eût pu croire : devant l'imminence du péril, il essaya de se redresser. Mais la maladie faisant des progrès, son courage fut bientôt à bout, et il s'alita à son tour.

En vain, on lui affirma, ce qui était vrai, que son ami était sauvé, et allait entrer en convalescence ; il n'en voulut rien croire, et son état fut bientôt désespéré.

Aussitôt que la chose fut possible, Pierre se fit transporter chez lui ; mais il était trop tard : Julien devait mourir de la maladie d'un autre. Il eut à peine la force de tendre la main au cher visiteur inattendu.

— Allons ! lui dit-il avec un sourire navrant, la sorcière avait menti : je pars seul.

Et il ajouta, par un retour instinctif :

— Pourtant, veille bien sur toi jusqu'à la fin du jour.

Pierre put suivre le convoi de Julien, et il pleura sincèrement cet être faible qui avait vécu à son ombre, et que venait de briser le souffle dont lui-même avait été courbé.

LUDOVIC DUPERCHE.



5

LE SCAPULAIRE

C'est l'heure des batailles; il y a des frémissements d'acier dans l'air, et la brise qui passe apporte avec elle la fanfare tapageuse du clairon.

Là bas, le sang rouge et chaud jaillit des artères humaines, se mêle à la poussière de la terre et fait de la boue.

Ferme au poste! Le beau récit qu'on lira dans les bulletins! Savez-vous ce que c'est qu'une marche de flanc? Et vous imaginez-vous ce que peut être un front de bandière? Non, ni moi non plus, et Gertrude encore moins.

Elle sait seulement que son fiancé est là où le canon tonne, et qu'il y a péril.

Elle pleure, la blonde enfant, et elle prie; elle baise avec ferveur son scapulaire. Elle a donné le pareil à Jean, qui le porte toujours sur sa poitrine.

A la mêlée, mon Jean! au devoir, et bravement!

Gertrude, la brave fille, ne voudrait pas qu'il reculât d'une semelle; et Jean ne reculera pas.

En avant! Sous la mitraille, en pleine tempête de fer et de feu, en avant! et à la volonté de Dieu!

Gertrude s'est endormie, brisée par la fatigue et l'angoisse.

Dans son rêve, elle entend de sinistres grondements, là-bas, vers cet horizon inconnu qu'empourpre lugubrement un soleil rouge. Mais les chants célestes des Séraphins ailés dominent toute rumeur et tout bruit, et la lumière sereine d'une petite étoile du bon Dieu éteint la lueur du météore sanglant.

Elle la reconnaît bien: c'est l'étoile qu'ils ont tant de fois contemplée ensemble, celle où leurs regards devaient se réunir, à l'heure convenue, pendant la séparation.

Jean la regarde-t-il aussi à cette heure, la petite étoile? La fumée de la poudre la cache peut-être à ses yeux; mais il en a le rayonnement dans le cœur.

Gertrude poursuit son rêve lugubre; il lui semble que des gouttes de sang versé jaillissent jusqu'à elle et tachent son lit blanc. Elle voit Jean qui pousse à l'ennemi, et, tendant les bras,

elle veut s'élançer vers lui; mais elle l'essaye en vain, et, semblable au peuplier de la prairie que tord l'ouragan, elle s'agite sans pouvoir quitter la place où l'enracine une force invincible et inconnue.

Et toujours Jean marche en avant, droit vers la gueule des noirs canons qui vomissent la mitraille et la mort.

— Ce n'est plus le devoir qui te conduit, mon Jean, c'est l'enivrement qui t'entraîne. Pense à moi, qui t'attends; ne va pas plus loin. Les autres soldats sont en arrière, et te voilà presque seul au combat. Arrête-toi, Jean; au nom de notre amour, ne va pas plus loin.

Mais Jean ne l'entend pas, et toujours, toujours il pousse au danger.

Gertrude palpite d'effroi, et fait un suprême effort pour le rejoindre. L'éclair sinistre de la poudre enflammée court presque au ras du sol, et tout à coup un épouvantable fracas en sursaut la réveille.

Elle ne se trompe pas: ce sont des coups frappés au volet qui, tout à l'heure, sont arrivés à son oreille avec le grossissement du songe.

Lui peut-être, c'est lui!

D'un bond, elle saute à la fenêtre, l'ouvre toute grande, et le tableau qui épouvantait son sommeil semble s'offrir encore à ses regards, tant l'aube se lève sanglante à l'horizon.

Ne va-t-elle pas revoir le soleil rouge de son sinistre rêve?

Une âpre brise agite les arbres qui gémissent, et enveloppe la nature entière d'un frisson.

A quelque distance, au détour du chemin, une forme humaine se détache noire sur le ciel pourpre, et les lueurs hésitantes du matin lui donnent un aspect fantastique.

Cet homme est armé: c'est un soldat!

Le cœur de Gertrude bondit; un cri d'appel va s'échapper de sa gorge, mais ce cri n'arrive pas à ses lèvres. L'homme, d'un geste, semble lui désigner un objet qu'elle ne voit pas encore; puis il s'enfuit, et disparaît derrière la haie épaisse.

Voilà Gertrude sur le chemin; c'est bien dans cette direction que le doigt de la vision s'est étendu; il a montré l'arbre favori au pied duquel Jean s'est si souvent assis avec elle, pour lui murmurer à l'oreille la vieille mélodie des espoirs d'amour.

Qu'y a-t-il donc là? Gertrude a peur, et pourtant elle veut voir; elle veut voir, et elle voit. Là, suspendu à la branche la plus basse, il y a le scapulaire de Jean. Elle l'arrache de la branche et le porte à ses lèvres.



Qu'est-ce donc que cela ? Ces taches noirâtres, n'est-ce pas du sang figé ? Oui, c'est le sang de Jean, le sang de Jean étendu mort sur quelque champ de bataille ; elle ne sait où, elle ne le saura jamais : le camarade chargé de lui apporter la relique suprême n'a pas osé accomplir sa mission tout entière. Jean est mort, il est mort bravement, voilà tout. Qu'importe où et comment ?

Plus rouge que le soleil de sa nuit, plus rouge que l'aube de son matin, un nuage passe devant les yeux de Gertrude, et les brins d'herbe baignés de rosée lui semblent distiller des gouttes de sang. Du sang ! toujours du sang !

Sans doute, Gertrude versa avec ses larmes tout celui de son cœur, car depuis ce jour elle est restée pâle.

Elle porte sur sa poitrine le scapulaire de Jean. Après avoir prié, chaque soir elle le baise, et seulement alors une nuance rosée passe sur son front.

JULIE BLANC.

LES JOUEURS DE MOTS

Deux collégiens. — Un écolier, voulant entrer en sixième dans un collège de jésuites, fut trouver le préfet pour être examiné. Tout en se promenant avec le petit bonhomme, le bon père, qui le déclarait peu capable, demanda : « Dites en latin : Je suis un âne. »

— *Sequor asinum,* » répond l'enfant.

A une date plus récente, un élève prêtait une oreille trop distraite à une leçon de son professeur de philosophie, sur Descartes. La réprimande ne tarde point.

« Vous ne suivez pas, monsieur. A quoi pensez-vous donc ? »

— Pardon, monsieur, je pense... donc je suis. »

LOREDAN-LARCHEY.

COURRIER DES SALONS

Depuis qu'on est en carême, le plaisir s'est mis tout à fait en route. Le mois de mars est le mois des bals, des réceptions et des concerts.

Les deux fêtes costumées qui ont eu un grand cachet d'élégance sont celles de M^{me} la baronne de Bisaccia et celle de M^{me} de Montgommery.

Chez M^{me} de Bisaccia, M^{me} la comtesse d'Imécourt était en Abyssinienne, du noir le plus beau et le plus naturel ; la comtesse Odon de Montequiou, en camargo du plus charmant effet, et étincelante de pierreries ; M^{me} de Montgommery, en costume de vivandière de hussards ; la marquise d'Aoust, en Esther de la Bible ; la jeune comtesse d'Estourmel, née de Castellane, était en bouquetière Louis XV ; la comtesse de Ludoc, née de Beauveau, était en costume Louis XV, la baronne de Poilly, en costume de M^{me} Sass dans l'*Africaine* ; la princesse d'Hersin, en Elvire de *Don Juan* ; la gracieuse comtesse de Castellane, en dame de la cour de Louis XVI, avec très haute coiffure et large rosace de diamants, fixée de côté ; au cou, riche collier de perles fines à six rangs ; M^{lle} Valentine de Castellane, qui faisait son entrée dans le monde, avait un très joli costume Louis XV. Sa belle chevelure disparaissait sous un nuage de poudre à la maréchale. M^{me} de Budberg était en Italienne.

L'entrée de la *Noce de village* était des plus brillantes.

En outre de la jeune et belle mariée, la comtesse Robert de Beaumont, il y avait M^{me} de Castries, la comtesse de Candelle, en costume du temps de Marie de Médicis, rouge, blanc et or.

Au bal costumé de M^{me} de Montgommery, le marquis de Galiffet, travesti en chef de cuisine, a apporté un plat monté, au-dessus duquel figurait un champ de courses avec les chevaux lancés sur la piste et le poteau où était inscrit : « Grand prix de 1867, le tout en sucre, signé *Siraudin-Reinhart*. »

La série des concerts a commencé aux Tuileries.

Le premier concert a eu lieu lundi 1^{er} mars.

La première partie se composait :

- 1^o Chœur de *Moïse*. Rossini.
- 2^o Duo de *Mireille*, chanson de Mongali (M^{lle} Nilsson et Capoul). Gonnod.
- 3^o Chanson des *Djinns* (M^{lle} Marie Rose). Auber.
- 4^o Solo de violon. Vieuxtemps.
- 5^o Air du *Pardon de Ploermel*. Meyerbeer.
- 6^o Duo de *Rigletto*. (M^{lle} Nilsson et Crosti). Verdi.

Deuxième partie

1° Introduction du troisième acte et duo du
Premier jour de bonheur. Auber.

(M^{me} Cabel, M^{lle} Roze et chœurs.)

2° Cavatine de *Roméo et Juliette* (Capoul.)
Gounod.

3° Élégie et valse des *Bluets* (M^{lle} Nilson).
J. Cohen.

4° Duo du *Maître de Chapelle* (M^{me} Cabel et
Crosti). Paër.

5° Romance du *Premier jour de bonheur* (Ca-
poul). Auber.

6° Quatuor de *Martha* (M^{lle} Nilsson et Marie
Rose, Capoul et Crosti). Flotow.

Le samedi 29 février, il y a eu un très beau dîner chez M^{me} Abeille, avenue Gabriel, dont faisait partie le comte de Nieuwerkerke, le comte et la comtesse de Gruy d'Artsy, née de Lowenthal, le vicomte du Manoir, chambellan de l'Empereur, le vicomte et la vicomtesse de Kersaint.

Le soir sont venus :

M. et M^{me} Milner Gibson, M. Guel y Renté, le prince de Polignac, M^{me} de Mussalli, le vicomte et la vicomtesse de Nancy, M^{me} Tissot, M^{me} Ernest Gittois.

Le samedi, 14 mars, il y aura musique et comédie également dans ce coquet hôtel de M^{me} Abeille.

On parle de chœurs d'amateurs, où figureront, entre autres, la comtesse de Gouy d'Artsy, née Abeille; M^{me} Tissot; M^{lle} Peautre, nièce du grand peintre Decamps.

On doit également jouer trois actes des *Femmes savantes*.

Les cinq rôles de femmes sont ainsi distribués :

M^{me} Abeille et M^{lle} Gillois : la duchesse de Bajano.

M^{me} Lesonfucher, M^{me} Nust.

Le rôle de Trissotin sera rempli par Coquelin, qui, jouant ce soir-là dans *Paul Forestier*, quittera à onze heures et quart la Comédie-Française, et instantanément transformera l'Adolphe de Beaubourg en personnage de Molière.

Le bel hôtel que M. et M^{me} Lebey possèdent, avenue de l'Impératrice s'ouvrira lundi 2 mars, pour une seconde soirée dansante.

Peu d'appartements à Paris sont aussi bien disposés que le rez-de-chaussée de cet hôtel, dont les salons sont de plain-pied avec une admirable serre de plantes exotiques et de fleurs précieuses.

On y remarquait la baronne Haussmann, M. et M^{me} Lucien Michaux, le Baron Gourgaud, M. et

M^{me} Horace Gimzburg, M. et M^{me} Léopold Magnan, M. et M^{me} de Lima, M. et M^{me} Auguste Vitu.

On joue beaucoup la comédie dans les salons. Il y a deux pièces en vogue : *les Souliers de bal*, ravissante petite comédie de M. Octave Gastineau, interprétée par M^{me} Emma Fleury et M^{lle} Ponsin, de la Comédie-Française.

La donnée des *Souliers de bal* est singulière. Le style vif et le dialogue très gai.

L'acte de M. Gastineau a été joué il y a huit jours, rue Neuve-des-Capucines, chez M. de C..., le colonel de la garde nationale à cheval, vendredi, dans les salons artistiques de M. D..., boulevard Malesherbes, devant un auditoire très brillant.

A propos des *Souliers de bal*, il est arrivé à M. Gastineau une méprise des plus piquantes. M^{me} de B... avait vivement applaudi sa comédie.

— Seriez-vous assez aimable, monsieur, dit-elle à l'auteur, pour bien m'en accorder une copie. Je voudrais jouer le rôle de M^{lle} Emma Fleury.

M. Gastineau fut ravi et flatté de cette demande, et un beau matin de la semaine dernière, il se présenta chez M^{me} B... avec son manuscrit sous le bras.

— Qui annonçerai-je ? demanda la femme de chambre.

M. Gastineau resta indécis.

Il craignit que son nom ne fut pas suffisamment resté dans le souvenir de M^{me} de B... Il pensa qu'elle se rappellerait plus facilement le titre de sa pièce et s'armant de son manuscrit :

— Dites à M^{me} de B... que je lui apporte... les *Souliers de bal*.

La soubrette ouvrit la porte du boudoir de sa maîtresse, et annonça à haute voix :

— Le cordonnier de madame !

Vous jugez de son rire.

Voici une anecdote très authentique, qui peint à merveille les mœurs du jour.

Un tailleur bien connu, et qui s'en fait accroire sur sa position et sur sa fortune, rencontre sur le boulevard un de ses riches et nobles clients.

— Pardon, monsieur le comte, si je vous ai manqué de parole hier; mais j'ai eu tant à faire qu'il m'a été impossible de me rendre à votre hôtel.

— Qu'importe ! reprit le comte, qui est un homme très aimable et très bienveillant. Ce sera pour un autre jour; je ne suis plus pressé.

— D'abord, monsieur le comte, comme empê-

chement, j'ai eu une noce à laquelle il m'a fallu assister. Ensuite, une première au théâtre du Vaudeville.

— Ah !... et la pièce a-t-elle réussi?... Y avait-il beaucoup de monde ?...

— Heu !... heu !... le succès a été contesté. Quant au monde, la salle était comble ; mais une société très mêlée.

— Vous conviendrez pourtant, s'écria le comte en souriant, qu'il ne pouvait pas y avoir des tailleurs aussi illustres que vous.

Le vendredi 28 février, il y avait soirée musicale et théâtrale chez M^{me} Mélanie Waldor. Parmi les femmes élégantes, citons M^{me} de Richemont, M^{me} Monge et sa fille, M^{me} la générale de Baillancourt, M^{me} Claude Vignon, la baronne de Maistre, l'auteur de *Sardanapale*, qui s'appelle aujourd'hui *Ninive*, faisait partie de l'assemblée. Il y avait, en outre, le marquis de Valory, le marquis de Béthisy, le général et la générale Vinoy, le général et la générale de Baillancourt, M. et M^{me} Auguste Vitu, M. et M^{me} Hippolyte Lucas, M. et M^{me} Edouard Fournier, M. Marbeau, l'honorable président des crèches ; Joseph Karam, le chef maronite.

On a joué une très jolie comédie, *le Coquelicot*, interprétée par M. Aurèle, du Théâtre-Lyrique, et M^{lle} Marcus.

M^{lle} Agar a déclamé la magnifique poésie de Victor Hugo, 1811, avec un talent dramatique qui lui a valu de nombreux applaudissements.

Nadaud a dit plusieurs de ses compositions, entre autres *la Demoiselle du Château* ; et la gracieuse et jolie Marie Roze a chanté les *Djims*, le succès d'*Un premier jour de bonheur*.

Tel est le bilan des plaisirs du carême.

Les promenades au bois commencent leur défilé.

Comme nouvelles, les chapeaux sont tout à fait supprimés. On les remplace avec des coiffures de dentelle, comme du temps de la marquise de Maintenon et de Marie-Antoinette. La dentelle va faire nouveauté. On portera beaucoup de pelisses en dentelle et de fichus à capuchon.

Le règne des coiffeurs est à son apogée. On s'attend, pour l'été, à des exhibitions de coiffures tant soit peu audacieuses, avec plumes, fleurs, oiseaux et pierreries. Que de jeunesse, de beauté et de haute position il faudra pour faire accepter des coiffures qui ont été défendues par Louis XVI et qui ont précédé la révolution de 1789 !

MARQUISE DE FIRMIANI.

LA LANTERNE MAGIQUE

Parmi les plus élégants hôtels de Paris, il s'en trouve un — dans la partie du boulevard Malesherbes qui confine à la Madeleine — qui est particulièrement coquet, fringant, luxueux. En le voyant, on se croirait devant une des belles habitations du West-End, à Londres. Plantes exotiques dans des jardinières derrière les glaces des fenêtres ; domestique poudré à frimas avec culotte de ratine rouge, campé sur le pas de la porte ; rangée de casseroles de cuivre dans les sous-sols : rien ne manque à cette riche maison habitée par M. Martin et sa nombreuse famille.

Certes, Martin est un nom qui ne dit pas grand' chose dans un si magnifique hôtel ; mais que faire à cela ? D'ailleurs, les immortels principes de 89 nous en ont fait voir bien d'autres ; c'est pourquoi nous maintenons ce nom de Martin, puisque, d'autre part, son endosseur est tout à la fois un homme riche, parfait de ton et de langage, et, en outre, le plus jeune vieillard qu'on connaisse à Paris, où il y a tant de vieux jeunes gens.

Donc, M. Martin avait donné — en sa demeure — un raout en règle. Trente personnes à dîner et deux cents invités pour la soirée. Marchands de comestibles, verduriers à la mode, glaciers en renom, confiseurs jaloux de leur enseigne ; en un mot, le ban et l'arrière-ban des gros bonnets du *harnais de gueule* avaient été mis à contribution. En outre, entre deux quadrilles, Coquelin avait dit *les Prunes* de Daudet, les frères Lyonnet avaient chanté *Va comme j't'pousse*, Caston avait fait son petit cours de mathématique *ad usum Delphini*, et finalement Marie Sass avait couronné l'éclat de la fête par le brio de sa voix.

Tout cela revient à dire que, le lendemain, les domestiques étaient sur les dents, que le portier avait laissé la primeur des journaux à ses maîtres, lesquels étaient eux-mêmes, après-dîner, réunis au coin du feu dans la chambre à coucher de M. Martin.

Ce dernier somnolait doucement pendant que sa femme, ses fils, ses filles, son gendre et ses petits-enfants causaient à voix basse : il était cinq heures du soir environ.

Comme ils en étaient là, un orgue dit de Barbarie — c'est-à-dire d'une facture antérieure aux

récents harmoniflûtes de Gavioli, et même à celle des stridentes malles à hanches qui popularisèrent dans le temps *Le gros major me l'a dit : T'es trop petit* (quater) — se fit entendre au lointain.

Le motif qu'on distinguait à peine était interrompu, de huit en huit mesures à peu près, pour laisser percer un cri déchirant de tristesse et de langueur que la nuit rendait encore plus sinistre.

Au premier son qu'il perçut, M. Martin se retourna sur sa chaise. Plus l'orgue et la voix se rapprochaient, plus il semblait qu'ils portaient le trouble dans l'âme de cet excellent millionnaire, jusqu'à ce que enfin l'intensité de son émotion devint si grande qu'il se réveilla tout à fait.

— Entendez vous ? dit-il à son entourage.

— Oui, dit le gendre, jeune Portugais de séjour en France depuis deux ans seulement, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Quel est l'imbécile qui peut s'amuser à jouer de l'orgue à une pareille heure et sur un pareil instrument, s'écria le fils aîné.

— Quelqu'ivrogne, ajouta la femme du Portugais.

— Du tout, reprit M. Martin d'un air évocateur, c'est la lanterne magique, écoutez !

On fit un religieux silence, et, quelques instants après, l'assistance entendit distinctement psalmodier, avec une sorte de tonalité mineure, les mots suivants :

— Lanterne magique ! Pièce curieuse à voir !

— Voyons-la ! qu'est-ce que c'est que ça, grand-père ! Voyons-la ! dirent les petits enfants en chœur.

Et, ma foi, la curiosité est un sentiment si spontané, si instinctif, que les grandes personnes présentes, sans ajouter une parole, exprimaient le même vœu par l'expression de leur physiologie.

— Après la grande soirée, la petite, soit, dit M. Martin en étendant la main vers un timbre placé sur la cheminée.

Aussitôt un domestique parut.

— Courez vite dans la rue, et faites monter la lanterne magique qui passe, reprit le maître.

— Où la trouverai-je, monsieur ? demanda le valet de chambre.

— Vous ne l'avez donc point entendue ?

— Non, monsieur.

— Comment, ce joueur d'orgue qui crie par intervalle.

— Ah ! je ne savais pas, monsieur ; j'y cours.

Et il sortit précipitamment.

— Parbleu ! s'écria le père de famille, cela

s'explique ; ce garçon a vingt-cinq ans tout au plus.

— En attendant l'arrivée du noctambule et de sa lanterne, M. Martin rêvassait au souvenir doux et puéril qui l'avait tiré de son sommeil. Tantôt, et sans mot dire, il souriait à ses enfants, tantôt il regardait fixement la corniche du plafond, de façon à rappeler les peintures de Bellanger ou des contes de Berquin. Quelques niaiseries que soient les impressions rétrospectives, elles ne laissent pas que d'être charmantes pour qui les éprouve.

Quel amoureux du règne de Louis-Philippe ne tressaillerait en entendant, à l'issue d'un passage, le cri d'une petite fille disant :

— Fleurissez-vous ! Un sou.

Hélas ! c'est deux sous que coûte aujourd'hui l'humble bouquet de violette d'un sou !

La porte s'ouvrit et donna passage à deux personnages, au lieu d'un qu'on attendait.

Le premier était un homme de haute stature, courbé en deux pour faire contre-poids à l'orgue qu'il portait sur l'échine. Il était vêtu de velours vert, usé jusqu'à la trame. D'un des boutons de la veste pendait une plaque de cuivre estampillée du nom de son propriétaire, ainsi que du numéro matricule à lui octroyé par la paterne préfecture de la Seine.

Il avait la soixantaine hardiment.

Le second était la femme du précédent, portant sur un petit crochet l'âme du métier, c'est-à-dire une gigantesque boîte à thé en fer-blanc. On eût dit la statue de la résignation. Toute sa personne manifestait le courage indispensable aux gens qui ne connaissent la vie que par les privations et l'espoir aveugle dans les récompenses célestes promises aux souffreteux par le christianisme.

Son œil était vitreux et projeté à l'horizon, comme celui des matelots qui l'interrogent sans cesse.

Pour ce qui est de son costume, c'était certainement le triomphe de la reprise *perdue* dans des étoffes éventées, ou à peu près.

On sentait qu'avec elle les paroles étaient superflues et qu'il suffisait du regard ou d'un signe pour la faire agir.

L'homme, au contraire, comme un commerçant attentif à la vente ou comme un artiste soucieux de l'enthousiasme, avait souri dès l'abord et semblait tout espérer d'une gaieté artificielle.

Il prit une table, y déposa sa lanterne, remplit la veilleuse avec une burette à lui (car il portait tout, comme Bias) ; après quoi, il pria M. Martin



868

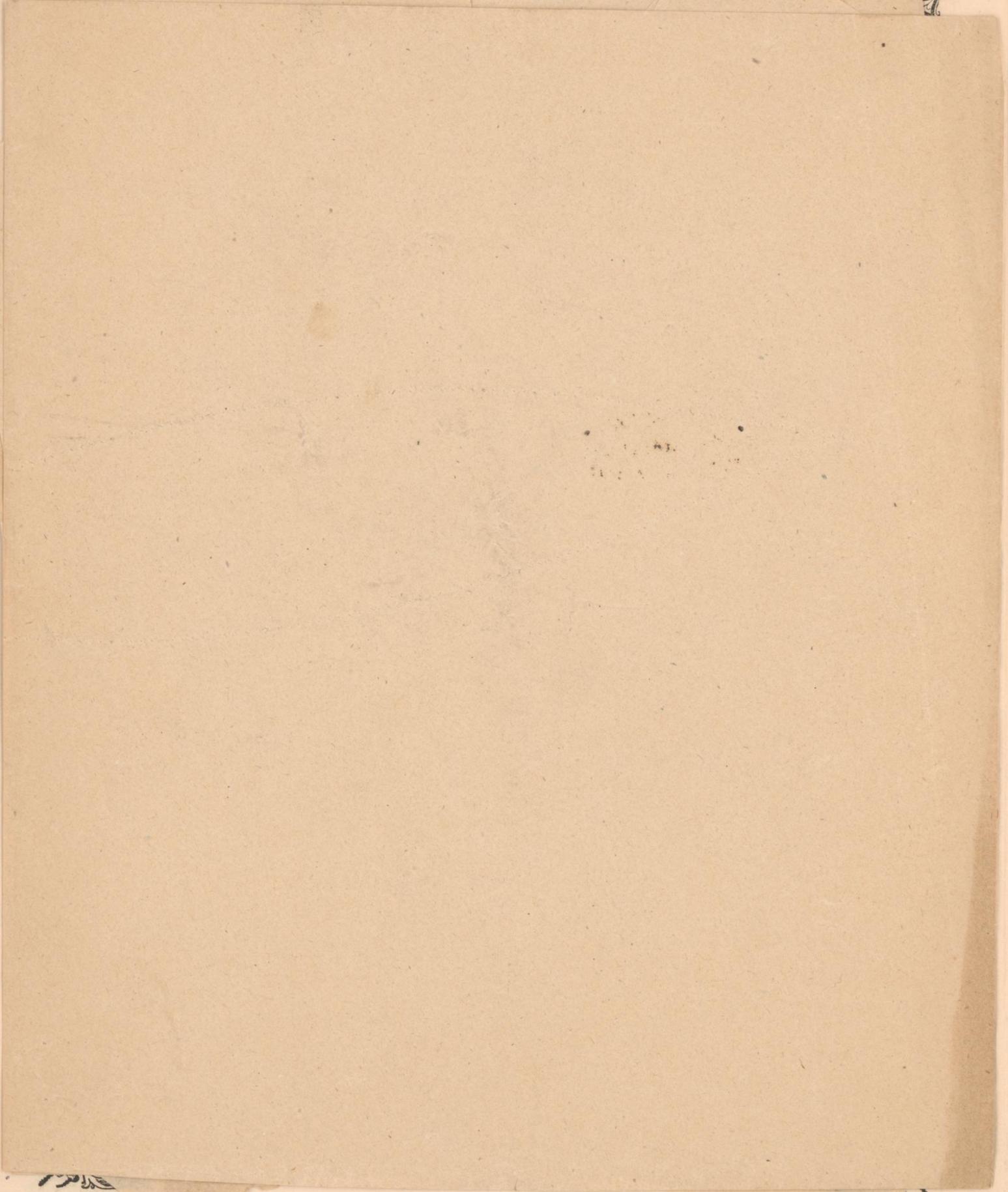


868





CASANOVA
QUATRE 888
FIGURE 1



120

d'éteindre les lampes, pendant que sa compagne, montée sur une chaise, achevait de suspendre un drap blanc aux rideaux de la fenêtre, à l'aide de fourchettes en bois.

Alors, dans l'obscurité, la représentation commença.

— Messieurs et dames, s'écria l'explicateur d'une voix enrouée à miracle, voyez voir d'abord M. le Soleil et M^{me} la Lune, son épouse, entourée des étoiles du ciel où, comme on dit, il y en a des bonnes et des mauvaises. Voyez bien voir ce joli tableau avant de passer au suivant, qui est encore plus joli à voir.

Dès que les silhouettes de l'astre du jour et de la pâle Phœbé eurent disparu comme par enchantement, le lanternier se pencha du côté de sa femme et lui dit à mi-voix ces simples paroles :

— Hardi ! Gros-Joues !

Aussitôt, un son rauque et funèbre partit d'un angle de la pièce : cela tremblottait comme la voix d'un cacochyme :

— Pour Dieu ! fit M^{me} Martin, pas de musique ! cela ferait peur aux enfants dans l'obscurité.

— Oh ! oui, pas de musique, ajouta en riant le père de famille.

La femme du montreur de lanterne, lâchant alors la manivelle, le bruit de l'orgue s'alanguit piteusement, et son mari reprit son explication, en introduisant la seconde pièce de son musée.

C'était l'image de Dieu le Père, ayant, à sa droite le Christ ; à sa gauche la Sainte-Vierge, et sur la tête le Saint-Esprit.

Ensuite, défilèrent sous les yeux des spectateurs la légende de l'Enfant prodigue ; d'abord au milieu des cochons, puis de retour dans la maison paternelle, et savourant une tranche du veau gras.

Après vint la vivante effigie du diable, de satan lui-même, en personne.

Enfin, quand la partie morale et instructive qui, depuis le père Kirscher, fait la base de toute exhibition magique, fut épuisée, ce fut le tour des tableaux au gros sel, tels que : celui d'un malade court vêtu et poursuivi par un apothicaire armé ; tels que celui d'un paysan qui, pour avoir trop frappé son âne, voit tout à coup la tête de l'animal se substituer à la sienne, et *vice versa*.

Point n'est besoin de dire que, quelque indescriptible que soit la naïveté de ces images, le langage du démonstrateur trouvait encore le moyen de lui rendre des points.

Somme toute, les petits enfants rirent aux éclats, et les grandes personnes, sans se divertir,

précisément autant, ne laissèrent pas que de s'amuser beaucoup,

Si Peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

Lorsque tout fut fini, on ralluma les lampes, et M. Martin, s'avançant vers le lanternier, lui mit un louis dans la main, en disant :

— Ah ça ! comment appelez-vous donc votre femme ?

— Gros-Joues, c'est un *sous-briquet*.

— Mais la chère dame est plutôt maigre, ce semble ?

— Oui, mais elle a été plus potelée, et le surnom lui est resté. En tout cas, votre générosité, monsieur, vient bien à point, et je vous en remercie pour elle et pour moi. Pas vrai, Gros-Joues ?

La femme eut un sourire si épanoui, une respiration si satisfaite, que M. Martin se sentit pris d'un mouvement de commisération.

— La recette est donc insuffisante, demandait-il ?

— Ma foi oui, reprit l'homme, je n'y comprends rien, et je crois que le diable s'en mêle. Autrefois, en 1835, quand j'ai commencé à Paris, on faisait encore ses cent sous, six et même des fois sept francs par soirée : faux frais d'huile et de blanchissage de drap à part...

— Vraiment, interrompit M. Martin.

— C'est si vrai, que j'avais fini, au bout de quinze ans, c'est-à-dire en 1850, par me ramasser 3 600 francs, et tout cela en vivant bien, c'est-à-dire avec du vin et de la viande à tous les repas ; tantôt le pot-au-feu, tantôt un morceau de mouton, ou enfin ce qui me plaisait. Mais, à présent, ah ! coquin de sort ! il n'y a plus même de quoi tremper la soupe.

— Eh bien, pourquoi continuez-vous ?

— Je n'ai pas toujours continué. Avec mes économies, j'étais retourné au pays. Je suis de la Lorraine, sous votre respect. Là, mon beau-frère, qui est équilibriste de sa partie, m'avait associé dans sa baraque, et nous courions les foires. D'abord, ça allait bien. Mais le malheur était que le beau-frère passait toutes ses journées à jouer aux cartes dans les auberges, et que, comme il y aurait mangé des mille et des cents, c'est naturellement mon saint-frusquin qui y a passé le premier. Moi, j'étais pas content, comme vous le sentez bien ; mais quand j'aurais crié par-dessus les toits, on ne peut pas peigner un diable qui n'a pas de cheveux, comme dit l'autre. D'un autre côté, l'âge venait tout dou-

cement, et les rhumatismes avec. D'un autre côté, la Gros-Joues fallait qu'elle mange au moins une fois par jour. Comme je n'ai pas d'état : tant pis ! que je m'ai dit, nous avons fait notre position dans la lanterne magique, reprenons la lanterne ! Là-dessus, j'ai repris mon orgue sur mon dos ; tenez le même que j'ai là et qui est encore bon pour un orgue de 1829, et qui m'a coûté bel et bien quarante-cinq francs d'occasion, avec un rouleau de rechange qu'est à la maison... enfin, n'importe. Pour lors, nous sommes revenus à Paris il y a deux mois, et, depuis ce temps, nous courons les rues de Paris le soir.

— Eh bien, qu'est il résulté ?

— Eh bien, je n'y comprends rien, je vous dis. Je ne sais pas ce qu'il s'ont, ou si c'est les expositions universelles qui leur tournent la cervelle à vos Parisiens, mais ce qu'il y a de certain, c'est que je fais plus de deux lieues tous les soirs, et que c'est à peine si j'étreigne tous les trois ou quatre jours. Pourtant, il n'y a pas à dire, je ne quitte pas les quartiers neufs, qui sont si riches. Ah ouiche ! je crois que les vieux valent encore mieux, quoiqu'ils ne valent plus grand' chose. Si l'on sort de la rue Vieille-du-Temple, des alentours de Saint-Thomas-d'Aquin et du haut de la rue Saint-Jacques, le reste ne vaut pas les quatre fers d'un chien. A cause, monsieur ? C'est pourtant pas le beau monde qui manque ; on n'a jamais vu tant de gens bien couverts dans les rues.

— Ah dam ! le progrès ! dit M. Martin en manière de conclusion ; et, pour adoucir la cruauté de cette constatation, il remit deux nouveaux louis dans la main de son interlocuteur.

Là-dessus, la femme, qui n'avait pas encore plus parlé qu'une moule, dit de cette voix spéciale qui sort des poupées de luxe :

— Monsieur, voici notre adresse. Si monsieur avait parmi ses connaissances quelqu'un qui veule une représentation.

Ce disant, elle avait tiré de son corsage un papier chiffonné de la grandeur d'une carte de visite, qu'elle tendait en suppliante.

— Merci, madame, dit M. Martin en le prenant.

Le couple sortit enfin.

Une fois dans la rue, et la porte cochère refermée sur eux, l'homme s'assit sur son orgue pendant que sa femme rangeait définitivement les ustensiles qu'elle avait entassés péle-mêle, et par discrétion, dans sa petite caisse.

— Quelle chance ! hein, Gros-Joues ? dit son mari.

— An dam ! oui !

— Qu'est-ce que nous pourrions bien faire à présent, car faut quitter la lanterne ? Nous avons de l'avance, faut prendre un parti et en profiter.

— Oui.

— Oui, oui, tu dis toujours « oui » ; c'est pas une réponse : oui. Qu'est ce que tu ferais, toi ?

— Si nous allions au pays ?

— Au pays ! au pays ! ça nous avancera bien d'aller au pays. Range toujours vivement : nous verrons le reste demain, la nuit porte conseil. D'abord, et d'une, faut que je te paye de l'étoffe demain. Voilà assez longtemps que je maronne de te voir geler dans tes loques.

Sur ces entrefaites, un sergent de ville, moustaches en croc, tricorne sur l'oreille, la main sur la garde de son épée, s'avança vers eux.

— Eh ! mon brave, dit-il au lanternier, qu'il prenait évidemment pour un vagabond attardé, faut pas dormir là !

— Dormir là ! reprit l'autre, vous ne voyez donc pas que je sors de travailler, même que ma femme range les bricoles.

— Quelles bricoles ?

— Eh bien ! les bricoles de la lanterne.

— La lanterne ? Ah ! oui, la lanterne magique, pièce curieuse à voir ! Ah ça ! mais vous êtes donc du temps des Romains, vous l'ancien ? Enfin, n'empêche, enlevez-moi tout ça.

— C'est jeune, ça sort du régiment, grommela le lanternier.

Gros-Joues avait terminé, mis le cadenas ; les deux noctambules s'éloignèrent sans se parler davantage, et de ce pas pesant habituel aux traîneurs de la rue.

Soit distraction, soit force d'habitude, à cinquante pas de là, l'homme s'écria mollement et sans conviction :

— Lanterne magique ! pièce curieuse à voir !

C'était le chant du cygne de cette industrie ! Ils disparurent lentement tous deux au coin de la rue de Suresnes, et avec eux un des derniers souvenirs du vieux Paris.

DÉTOUCHE.

THÉÂTRES

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *Un Baiser anonyme*, un acte par M. Albéric Second. — La petite pièce que notre première scène vient de donner a obtenu un charmant succès, qui est la consécration légitime de celui qu'elle avait déjà obtenu dans des salons illustres.

L'idée n'en est pas précisément neuve, je crois même qu'elle ne l'est pas du tout ; mais les scènes sont amusantes et vives. Le dialogue est spirituel, et ce petit acte a conquis facilement ses droits à rester longtemps au répertoire.

THÉÂTRE-ITALIEN. — *Don Giovanni*. — Les représentations de *Don Juan* attire toujours la foule au Théâtre-Italien. Cette année, le chef-d'œuvre de Mozart était interprété par la presque totalité des meilleurs artistes de M. Bagier, et nous n'avons presque que des éloges à décerner à tous. M^{lle} Krauss s'est montrée véritablement comédienne et excellente chanteuse. Gardoni a tiré tout le parti qu'il pouvait tirer de son rôle ingrat d'Ottavio ; quant à M. Stroller dont on disait merveille d'avance, il n'a pas précisément réalisé les espérances que l'on fondait sur lui. Décidément nous lui préférons Faure.

M^{lle} Patti est toujours la joie, la gaieté de ce théâtre, une voix sans pareille, un goût que l'étude épure chaque jour, et, mieux que tout cela peut-être, une communication directe avec un public qui l'aime, et ne lui ménage jamais les applaudissements.

VAUDEVILLE. — *Les Rivaies*, par M. Amédée Rolland. — Cinq jours ont suffi ; elles ont déjà disparu de l'affiche, et l'on reprend *la Famille Benoiton*. C'est le seul compte rendu que nous puissions faire, et il en dira plus au lecteur que toute les phrases que nous pourrions accumuler.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *La Jeunesse des Mousquetaires*. — Aimez-vous le Dumas, on en a mis partout ! Voici revenir Mélingue avec sa rapière, sa fougue, son esprit gascon, son éternelle jeunesse.

M. Mélingue est, en effet, toujours jeune ; il ne recoute aucune fatigue, et nous le voyons aller, venir, se battre, comme s'il avait encore ses vingt ans.

M. Mélingue n'a pas la profondeur et l'étude qu'apporte Frédérick-Lemaître dans ses créations, mais il est particulièrement sympathique, et il exerce sur son public une véritable fascination.

Il y avait déjà quelque temps qu'on ne l'avait vu on l'a applaudi chaleureusement à son entrée comme un hôte aimé, comme un transfuge regretté, et le voilà installé pour longtemps au théâtre de ses plus grands succès.

Nous dirons peu de chose des artistes qui le secondent. Dans la pièce qu'il joue, M. Mélingue est tout, et ceux qui l'entourent semblent n'être là que pour lui donner la réplique.

Exceptons cependant M^{me} Bonassieu, qui est toute charmante et toute spirituelle.

GAITÉ. — *La Reine Margot* (reprise). — M. Dumaine a remonté avec un soin digne des éloges de toute la critique *la Reine Margot*, qui est bien la pièce la plus amusante, la plus dramatique, la mieux charpentée de tout le théâtre de M. Alex. Dumas. C'est là une bonne idée qui sera fructueuse. *La Reine Margot* a évidemment moins vieilli que *Kean* et *Antony*. Le roman d'où la pièce est tirée est un des meilleurs qui soit sorti de l'imagination du plus fécond de nos écrivains, et le succès de cette reprise n'a pas été un moment douteux, et M. Dumaine peut revendiquer pour lui la plus large part dans ce succès.

PIERRE ZACCONE.

Un nouveau journal littéraire vient de paraître : c'est l'héritier de tous les mousquetaires passés et le père de tous les mousquetaires à venir.

Salut à *d'Artagnon*.

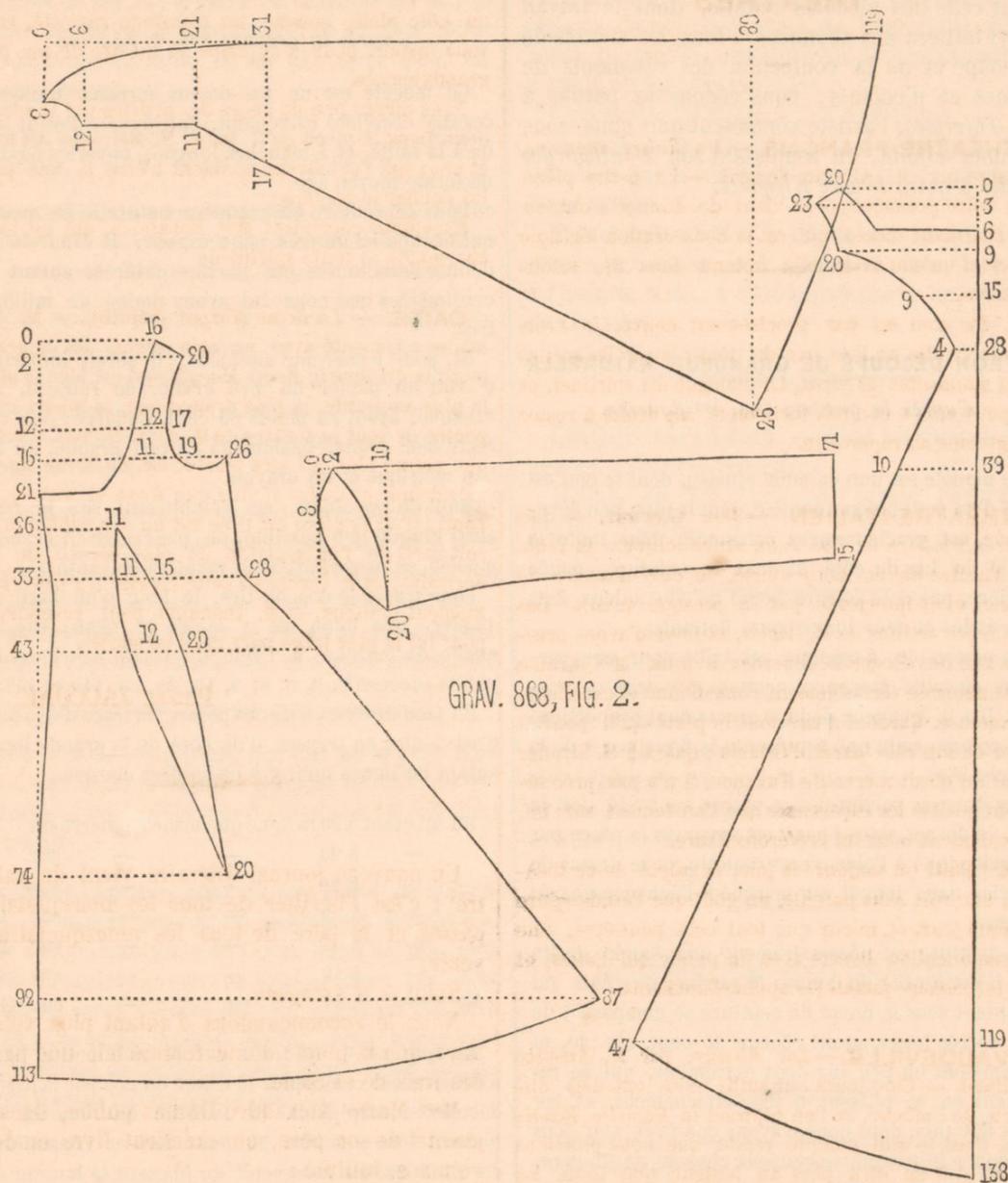
Nous le recommandons d'autant plus volontiers, que la plume d'une femme fait une partie des frais de sa copie.

M^{me} Marie Alexandre Dumas publie, dans le journal de son père, un excellent livre en deux volumes, intitulé :

Madame Benoit.

On s'abonne au *d'Artagnan*, qui paraît trois fois la semaine, les mardi, jeudi et samedi, chez M. Alfred Mercier, place de la Bourse, n° 5, et chez M. Alexandre Dumas, boulevard Malesherbes, n° 107.

Les abonnés recevront comme prime un portrait avec autographe de l'auteur de *Monte-Cristo*.



PATRONS DÉCOUPÉS DE GRANDEUR NATURELLE

ET

MODÈLES RÉDUITS AU DIXIÈME DE GRANDEUR

La France Élégante réunissant aujourd'hui le *Moniteur des Modes des Dames et de l'Enfance*, connu depuis onze ans par la publication de ses

patrons découpés de grandeur naturelle, chacun de nos numéros contiendra dès à présent un tel patron :

Une fois le mois dans l'édition mensuelle, paraissant le 15, laquelle comprend l'édition simple du *Moniteur des Modes*.

Deux fois le mois dans l'édition bi-mensuelle, paraissant le 1^{er} et le 15, laquelle comprend l'édition complète de ce même journal.

Pour la description de ces patrons, ainsi que pour celle des modèles réduits, dont le travail suivi initiera nos abonnées à tous les secrets de la coupe et de la confection des vêtements de dames et d'enfants, nous cédon la parole à *M. Thirifocq*, l'artiste compétent que nous nous sommes adjoint, en réunissant son *Moniteur des Modes* à notre *France Élégante*.

PATRON DÉCOUPÉ DE GRANDEUR NATURELLE

d'après la gravure 868, 1^{re} figurine.

Ce modèle est une casaque ajustée, dont le cou est orné d'un petit poignet dentelé, dont la jupe, peu développée, est gracieusement échancrée dans toute la partie du bas du côté, et dont la ceinture, nouée derrière, présente sous le nœud qu'elle a deux flots bien étalés et deux longs bouts flottants.

Le patron de la casaque est taillé pour une personne de taille moyenne comme grandeur et grosseur. Il a la longueur de jupe exactement proportionnée, comme celle que représente la figurine 1^{re} de la planche 868.

Les diverses parties de ce patron sont : le dos, le côté, le devant, dans lequel est marquée la pince par un trait piqué à l'aide d'une roulette, et le dessus de manche dans lequel est marquée l'échancrure du dessous.

La ceinture est nécessairement une bande droite dont il est inutile de donner le patron ; les flots qui s'adaptent sous le nœud de ceinture se composent de deux carrés longs, ayant chacun 30 cent. sur 20, et s'étrécissent un peu aux deux extrémités, qui se rejoignent en se plissant à leur attachement, et les bouts flottants, dont nous n'avons que faire non plus de donner le patron, se coupent chacun de 75 cent. de longueur sur 10 de largeur du haut et 20 de largeur du bas.

Ainsi que l'indique la description de la gravure, cette casaque est exécutée en taffetas cu faye noire ; les devants, les côtés, les entournures et bas de manches encadrés de trois rangs de galons ou biais de satin, et le bas du vêtement, ainsi que le bas des bouts flottants, rappelant cette garniture, puis terminés par un effilé riche, dont les nœuds de la tête résillent, distribuent la frange en petits glands.

MODÈLE RÉDUIT AU DIXIÈME DE GRANDEUR NATURELLE

d'après la gravure 868, 2^e figurine.

Ce modèle est un par-dessus formant tunique à corsage décolleté carrément, entr'ouvert devant jusqu'à la taille, et à manches longues, ouvertes devant, de forme moyen âge.

Pour reproduire en grandeur naturelle ce modèle qui occupe ici un très petit espace, il faudrait lui donner dans toutes ces parties chiffrées autant de centimètres que nous lui avons donné de millimètres.

Et, pour y parvenir aisément, il serait important d'avoir du papier un peu grand, en rouleau, par exemple, ayant au moins 80 cent. de large ; puis une règle bien droite, également un peu grande, un ruban métrique et un crayon.

Muni de ces objets, en s'établissant sur la table aussi grande que possible, on peut lever en grand le modèle, en procédant de la manière suivante :

Pour tracer le dos, on tire, le long d'un bord du papier, une ligne de 1 mètre 38 cent., sur laquelle on marque, à l'aide du ruban métrique, les points successifs, 0, 3, 6, 9, 15, 28, 39, 119 et 138.

En face de chacun de ces points, on trace d'équerre, c'est-à-dire en travers, d'un côté de la grande ligne, autant de lignes qu'il y a de chiffres marqués.

En arrêtant à 20 la ligne qui forme l'équerre sur	0.
— à 23	sur 3.
— à 20	sur 9.
— à 9	sur 18.
— à 4	sur 28.
— à 10	sur 39.
Et — à 47	sur 119.

En face de 6, on trace encore une petite ligne d'équerre qui commence le dessin du dos par la partie décolletée carrément, de laquelle on remonte en biaisant vers le chiffre 20 pour former l'épaulière ; de 20 à 23, on redescend en biaisant la largeur de celle-ci ; de 23 au 2^e chiffre 20, on cintre la partie du dos qui est comprise dans l'emmanchure ; de 20 à 4, on dessine le cintre du côté, en passant sur le chiffre 9 ; de 4 à 10, on forme la partie faiblement arrondie du haut de jupe, et de 10 à 47, on tire une ligne droite ; puis on termine le tracé du dos en formant la partie doucement arrondie, qui en est le bas, entre 47 et 138.

On procède de même pour tracer le côté, en tirant d'équerre les lignes suivantes : de 8 sur 0 ; de 12 sur 6 ; de 11 sur 21 ; de 17 sur 31, et de 52 sur 89. Après quoi on dessine le côté en copiant le petit tracé.

On procède encore de même pour faire le devant, en traçant les lignes d'équerre suivantes :

De 16 sur 0 ; de 20 sur 12 ; de 12 et 17 sur 12 ; de 11, 19 et 26 sur 16 ; le carré du décolleté sur 21 ; de 11 sur 26 ; de 11, 15 et 28 sur 33 ; de 12, 20 et 39 sur 43 ; de 26 sur 74, et de 78 sur 92 ; après quoi, on trace le devant.

Enfin, pour tracer la manche, on tire les lignes d'équerre, 8 sur 0 ; 20 sur 10, et 15 sur 72.

Le modèle, ainsi tracé avec soin, on peut tenir pour certain qu'il est conforme à celui que nous livrerions en grand pour une personne de taille moyenne.

Mais, nous dira-t-on, il y a une grande difficulté qui se présente pour couper de grands patrons d'après vos petits modèles réduits au dixième : celle de tracer les lignes transversales bien d'équerre sur les grandes lignes qui embrassent la longueur de chaque partie du modèle ?

A moins d'avoir un coup d'œil extrêmement exercé, les lignes d'équerre ne seront pas régulières, et le tracé sera très imparfait, surtout si nous n'avons pas d'équerre sous la main, et vous n'avez pas même mentionné cet instrument, qui serait le principal pour mettre à l'épreuve le système que vous préconisez.

Comment espérez-vous que nous réussirons ?

A cela nous répondrons, que rien ne se peut faire bien, pas même le moindre point de broderie en tapisserie, si l'on ne met pas de précision en exécutant le travail.

Quant à l'équerre, nous allions oublier de le dire, tout le monde possède cet instrument. Il suffit d'avoir une grande feuille de papier que l'on plie bien juste en quatre, et que l'on épingle ainsi. Les deux bords du carré, du côté des plis, formeront l'équerre aussi juste qu'on le puisse désirer, pour tracer tous les patrons de la manière que nous venons d'expliquer, d'après nos modèles réduits (1).

THIRIFOCC.

(1) Dans une prochaine livraison, nous indiquerons les moyens pratiques de grandir ou diminuer un patron suivant la taille de la personne à laquelle on désire le faire servir.

Pour obliger les abonnées qui désirent des patrons découpés, sur mesure ou autrement, d'après les gravures de ce journal, l'administration en fera l'envoi franco sur toutes les demandes accompagnées de 1 fr, 25 c. pour chaque patron. Il ne peut être tenu compte que des demandes accompagnées du montant.

Le Bal d'Enfants, donné le Lundi Gras au Châtelet, avait attiré plus de 6,000 personnes. La salle de danse, composée de charmants petits bébés, portant les costumes les plus pittoresques, formait un tableau ravissant.

L'orchestre de Métra a fait merveille.

Jeudi de la *Mi-Carême*, Fête des joujoux. Distribution par le célèbre Géant chinois, merveille de la nature.

Prix d'entrée : 3 fr. ; billets de famille pour quatre personnes : 8 fr. ; loges et fauteuils loués à l'avance, 5 fr., à l'Administration, au théâtre du Châtelet.

CIRQUE NAPOLÉON. — Tous les soirs à huit heures, exercices équestres.

Débuts de MM. Anisetto, Hiram Francklin, Furino et Avolo.

Les Concerts où l'on entend la véritable musique de maître, dont l'exécution est confiée à cinquante artistes du plus grand mérite, sont les Concerts du Casino, rue Cadet, si habilement et si énergiquement conduits par l'intelligent chef et compositeur *Arban* ; les Concerts ont lieu les mardis, jeudis, samedis et dimanches.

DESCRIPTION DES GRAVURES

PLANCHE 868

Toilettes de demi-saison. — Première mise. — Robe de pou-de-soie vert. Jupe montée à fronces derrière et plate devant. Corsage ajusté, garni autour des épaules par deux rangs de biais en satin. Manches justes, garnies de biais. Petite confection taillée en basquine, garnie de biais en satin et d'une grosse frange. Ceinture en même étoffe à longs pans frangés. Chapeau en crêpe tendu, orné sur le sommet de la forme par un nœud de satin, servant d'agrafe à une branche de feuillage tombant de côté. Barbes en crêpe.

Deuxième mise. — Toilette de dîner composée d'une première robe en taffetas gros grain gris toute unie. Cette toilette se termine par une polonaise en pou-de-soie, d'un gris assorti, mais plus foncé. Manches moyen âge. Derrière, à la taille, deux gros plis creux. Les devants sont plats. Sur tous les bords de ce vêtement, torsade de soie. Dans les cheveux, trois rangs de perles en corail.

PLANCHE 866

Toilettes de bal. — Première mise. — Robe composée d'une première jupe en satin blanc, voilée de tulle blanc bouillonné en neige. Sur cette seconde jupe, tunique de dentelle Chantilly. Corsage en satin blanc, voilé par un second corsage tout en dentelle. Sortie de bal en hermine. Coiffure garnie de doubles diadèmes d'or.

Deuxième mise. — Robe style Louis XVI. Le devant, d'un seul patron, forme plastron et tablier en satin blanc bouillonné de tulle, losangé de biais en satin vert. De reste de la robe, dos et tunique, sont en satin vert. Sur les épaules, nœud de satin. Dans les cheveux, nœud de satin, et rose sur le côté.

Troisième mise. — Robe de tarlatane blanche sur sous-jupe en faye. La jupe est plate devant, et garnie en tablier d'un double plissé en tarlatane, traversé par un ruban en satin bleu passant sous les plissés. Corsage froncé à l'enfant, encadré d'une découpe en satin. Ceinture en satin. Coiffure enroulée de satin et de perles.

Quatrième mise. — Robe de satin jaune, garnie au bas par un haut volant de crêpe, avec ruban de satin passé dans un large ourlet, surmonté par trois fins rouleaux de satin. Corset en satin, voilé par un fichu de dentelle, faisant plastron devant et derrière, où l'on ajoute une espèce de basque en dentelle rose sur le côté.

CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

Pour la Belgique et la Hollande :

M. BOUSQUET DE TOURTOUR, grande place, n° 28. (Entrée particulière, rue des Harengs, n° 20, à Bruxelles.)

Pour toute l'Angleterre :

A Londres, chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Davies street, Berqueley square.

Pour Francfort-sur-le-Mein : chez M. WILH FUCHS, Zeil 1. (Constabler Wache.)

Correspondants pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie :

Aux directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

Pour la Toscane et les Etats Romains :

M. Joseph KIERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel d'York, n° 4663, premier étage, à Florence.

On peut s'abonner aussi à tous les bureaux de messageries et chez tous les libraires.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

SE PUBLIE EN DEUX ÉDITIONS

L'ÉDITION MENSUELLE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 12 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 24 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 planches de broderies et travaux,
- 4° 12 patrons découpés de grandeur naturelle, de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 40 fr. ; Départements, 42 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

L'ÉDITION BI-MENSUELLE

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 24 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 36 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 planches de broderies et travaux,
- 4° 24 patrons découpés de grandeur naturelle de robes ou confections,
- 5° Plusieurs morceaux de musique inédite pour chant et piano,
- 6° Et une multitude de fantaisies en tapisserie, crochet, tricot, etc.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 18 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.

PLANCHE 866

CORRESPONDANTS

Toilettes de bal. — Première mise. — Robe composée d'une première jupe en tulle blanc bouillonné en robe, jupe, tunique de dentelle blanche, voilé par un second. Sortie de bal en hermine. Couronnes et diadèmes d'or.

Deuxième mise. — Robe avant, d'un seul patron, formée en satin blanc bouillonné de tulle, satin vert. De reste de la robe, satin vert. Sur les épaules, cheveux, nœud de satin, et ruban.

Troisième mise. — Robe composée d'une sous-jupe en faye. La jupe est en tulle blanc bouillonné, plissée par un ruban en satin bleu. Corsage froncé à l'enfant, en satin. Ceinture en satin. Couronnes et de perles.

Quatrième mise. — Robe composée d'un bas par un haut volant de crêpe, passé dans un large ourlet, rouleaux de satin. Corset en tulle, fichu de dentelle, faisant plan sur le côté.

chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au
rue Gasparin, 29.
Belgique et la Hollande :
chez M. TOURTOUR, grande place,
particulière, rue des Harengs,
Bruxelles.)
Angleterre :
chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Da-
queley square.
Hort-sur-le-Mein : chez M. WILH
(Constabler Wache.)
Autriche, l'Allemagne,
Russie :
chez M. des postes de Cologne et de
Trarbach (Sarre-
Lorraine et les Etats Romains :
chez M. ERNEST, rue Cerretoni, près l'hôtel
de la Ville, premier étage, à Florence.
Donner aussi à tous les bureaux de
chez tous les libraires.

LA

ANTE

LE MONITEUR

DE L'ENFANCE

L'ÉDITION MENSUELLE

DITION BI-MENSUELLE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 12 numéros grand in-8°
- 2° 24 gravures de modes coloriées
- 3° 12 planches de broderie
- 4° 12 patrons découpés de robes ou confections

grand in-8°, format de luxe,
de modes coloriées,
de broderies et travaux,
découpés de grandeur naturelle de
confections,
morceaux de musique inédite pour
piano,
multitude de fantaisies en tapisserie,
tricot, etc.

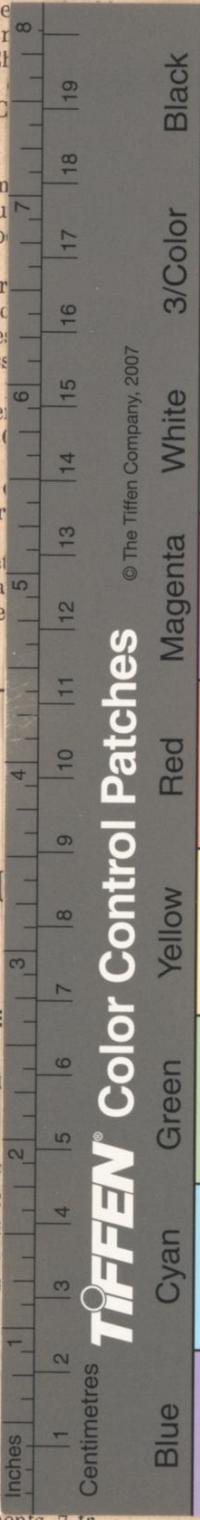
Prix d'abonnement :

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 40 fr. ; Départements, 45 fr. ;
six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 18 fr. ; six
mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.



Modiste: Rindvogel

XV^e ANNÉE. — N^o 341. — 1^{er} Avril 1868.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

JOURNAL LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, PROFESSIONNEL

BUREAU D'ABONNEMENT · 64, RUE SAINTE-ANNE, A PARIS

GRAVURE NUMÉRO 872 — PATRON COUPÉ

AVIS

Les personnes qui recevaient les éditions double et triple du *Moniteur des Modes des Dames et de l'Enfance* continueront à recevoir, jusqu'à la fin de leur abonnement, l'édition bi-mensuelle, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois, de la *France Élégante*, et, pour compléter le nombre de gravures que recevaient les abonnées à l'édition triple du *Moniteur des Modes*, le numéro du 1^{er} contiendra, pour celles-ci seulement, une gravure supplémentaire.

COURRIER DES DAMES

AMAI^S on n'aura vu plus de toilettes pomponnées et enrubannées.

Toutes les robes de printemps sont taillées dans le style Louis XVI; de même que certaines robes rappellent l'époque où régnait M^{me} de Maintenon; aussi nous devons nous attendre à voir de nouveau régner la guipure.

La maison Despaigne prépare de fort gracieuses nouveautés en confections et robes.

Cette maison, dans laquelle se trouve à la fois ateliers de couture et ces beaux magasins de soieries dits aux Fabriques lyonnaises, vient de recevoir un immense assortiment de nouveautés de printemps, parmi lesquelles je citerai les taffetas changeants dits Haïtiens; puis des changeants à rayures et des pelines caméléon et scarabée.

29.9.941

M. Despaigne dirige lui-même la composition des toilettes confectionnées dans ses ateliers.

Il y a dans les moindres détails de ces chiffonnages un esprit fin et érudit, qui en fait de ravissantes merveilles, des toilettes-type, d'un style original de la plus fraîche nouveauté et d'une distinction parfaite.

Avoir une robe signée Despaigne, c'est, de nos jours, une vraie bonne fortune.

Les commandes adressées à cette maison tombent en pluie comme les violettes dans les bois ; aussi faut-il se presser de les faire pour que la robe soit exécutée promptement.

Avec une toilette de la maison Despaigne, il faut un corset bien coupé, modelant la taille élégamment, sans surtout nuire à la santé par le froissement de la poitrine ou de l'estomac ; à pouvoir recommander avec certitude d'être utile à mes lectrices. Le corset Josselin est celui qui toujours se rappelle à mon souvenir, autant par sa forme délicieusement bien comprise, que par la perfection de son travail.

Le corset zéphyr, tout en tulle, qui, à la dernière exposition, obtint une médaille d'honneur, vient cet hiver d'avoir un succès réel et mérité.

Quoi de plus charmant, en effet, avec une toilette de bal.

Charmant au point de vue du peu de place qu'il tient, aussi bien que par rapport à la légèreté de son tissu, simple prétexte à passer les baleines nécessaires.

Le corset zéphyr est le résumé parfait de tout ce qui, en ce genre, fut fait jusqu'à ce jour, car, au bal comme dans une chaude saison, ne révéte-t-on pas tout ce qu'il y a de plus léger, et le cou-til, la moire ou le satin sont certes d'un usage préférable dans les autres saisons pour toilettes de ville.

Les modèles en satin sont ceux dont M^{me} Josselin a reçu les plus nombreuses commandes, surtout en satin avec gousset de point d'Angle-terre ou de guipure ; corset d'une exquise co-quetterie, créé aussi par M^{me} Josselin, dont le goût distingué se prête aux innovations les plus charmantes.

Puisque nous préparons un printemps tout en fête par les jolies femmes qui doivent rivaliser d'élégance, n'oublions pas les fleurs qui certes, plus que toute autre chose, doivent nous prêter leur prestige.

Je suis vraiment émerveillée par les ravissantes montures de fleurs qui m'ont été présentées dans la maison Batiste et C^e.

Il y a de mignons poufs jardinière tout nouveaux, composés uniquement de fleurettes des champs, des poufs de fleurs des bois avec muguet, violettes ou autres fantaisies mignonnes ; puis les poufs Rambouillet, Lamballe, etc. : tout cela est destiné au chapeau-mantille.

Ensuite, il y a des cordons de fleurs et de feuillages variés de ton, avec un goût exquis.

Nous avons en nouveauté comme étoffe la popeline caméléon.

Je viens de voir le feuillage salamandre à reflets divers et chatoyants, d'un effet délicieux, qui sera en harmonie avec les nouveaux taffetas changeants.

C'est avec un grand regret que je me vois forcée de borner mes descriptions sur les nouvelles montures de fleurs de la maison Batiste et C^e ; mais vraiment il le faut, car trop de choses charmantes me restent encore en mémoire.

Aussi, mes chères lectrices, pour que rien n'échappe à vos regards, faites une petite visite dans les magasins de Batiste et C^e, vous y trouverez, j'en suis certaine, quelques groupes de fleurs à cueillir, fleurs dont on a toujours besoin au printemps.

De même, au magasin de la *Colonie des Indes*, il y a des foulards bien séduisants.

Tout un choix nouveau nous apparaît avec la saison nouvelle, et ces foulards sont assez souvent la reproduction de nos plus belles étoffes de soierie ; aussi on parle beaucoup de foulards à reflets changeants.

Aussitôt qu'ils apparaîtront, je vous en ferai part.

Pour nos robes d'été ou de printemps, on sera très heureuse de voir reproduits les taffetas gros grain en tissus légers et souples comme les foulards, qui réellement sont expédiés des premières fabriques situées aux Indes, et d'où les magasins que je vous recommande reçoivent toutes leurs marchandises.

Si vous désirez connaître les nouveautés printanières, mes chères lectrices, n'oubliez pas qu'il faut simplement adresser une demande d'échantillons aux magasins de la *Colonie des Indes* ; aussitôt, *franco*, elles vous seront expédiées.

Et, parmi toutes ces fraîches merveilles printanières, il est impossible que vous ne trouviez pas à être tentée, car je ne connais pas un dépôt de foulards des Indes plus riche en qualité de tissus et en nouveautés élégantes et de bon goût.

On portera bientôt à la ville chapeaux et coiffures ; oui, mes chères lectrices, de simples coif-

fures en dentelle, avec une branche de rose ou une touffe de fleurettes mignonnes et variées.

La coiffure Maintenon vient de m'être montrée.

Cela est charmant.

Figurez-vous une espèce de ruche-éventail en dentelle sur le front, et des barbes-voiles tombant sur les épaules.

Vers l'oreille, branche de fleurs.

Ensuite vient la vraie mantille espagnole avec une rose.

Ce que l'on est convenu d'appeler encore chapeau sera de forme toute petite, avec voile et barbes de blonde ou de dentelle.

On parle aussi beaucoup d'un nouveau mantelet qui, tout en servant de confection, formera coiffure par le capuchon de dentelle Chantilly, accompagné d'une touffe de fleurs, qui en fait partie; seulement, ce mantelet ne peut convenir qu'avec grande toilette portée en voiture.

Pour visite, ce mantelet est reçu.

La basquine à retroussis Pompadour, Lancret, etc., aura un grand succès.

Beaucoup seront noires.

Il s'en fera aussi de pareilles aux robes, ce qui composera une espèce de troisième jupe, dont les pous de ruban ou autre garniture devront être en satin.

Parmi les objets de première utilité pour achever la confection d'une robe, n'oublions pas le faux ourlet de Guyon, successeur de Mignot.

Ce faux ourlet se fait en toutes sortes d'étoffes, soie, coton ou laine, et par le moyen de fils métalliques, le traversant de place en place, il donne au bas des jupes un très gracieux soutien, surtout précieux pour les jupes longues et à traîne.

Pour rendre à la chevelure devenue blanche son coloris primitif, la teinture du docteur Callmann est préconisée à juste titre.

Cette teinture agit à la minute et rend instantanément brune ou blonde chevelure ou barbe. L'eau de teinture du docteur a surtout l'avantage précieux de ne donner ni névralgie ni maladie sur les yeux.

Autrefois, et même aujourd'hui encore, on avait à constater de très graves accidents de ce genre, car il en résultait des vues affaiblies et des névralgies inguérissables.

Enfin, aujourd'hui, grâce aux progrès de la science, nous n'avons aucun accident à déplorer.

L'eau du docteur Callmann est vraiment inoffensive et produit en quelques minutes son effet.

Mes chères lectrices, il me reste encore à rappeler à votre souvenir le savon d'alumine pure de la maison Faguer-Laboulée, dont M. Bonnamy est le successeur.

Outre que ce savon blanchit la peau, il lui donne un velouté ravissant, et ce qui fait sa supériorité sur tous les autres savons de toilette, c'est qu'il préserve des gerçures et fait disparaître la moindre rougeur.

Le fard d'alumine pure, préparé par Bonnamy, se trouve aussi dans la même maison.

Tout le monde connaît les inconvénients de toute espèce du fard, dont la composition de sous-nitrate de bismuth et de carbonate de plomb sont les bases nuisibles.

Le fard d'alumine pure est complètement inoffensif; il ne fait subir à la peau aucune absorption, et, en outre, il n'a à craindre aucune décomposition qui puisse altérer son éclatante blancheur.

Contre le hâle du visage, je ne vois rien de préférable au Lait antéphélique de Candès si précieux pour effacer les taches de rousseur.

Seulement, son action serait sans résultat si on ne jetait que quelques gouttes dans une trop grande quantité d'eau.

Pour que l'opération soit efficace, il faut verser du Lait antéphélique dans une soucoupe et y ajouter à peu près trois ou quatre fois autant d'eau; de cette façon, on est sûr d'obtenir des résultats sérieux, car le Lait antéphélique détruit non seulement les taches de rousseur, mais aussi le masque de grossesse.

Comme fantaisie distinguée, j'indique les médaillons d'émail noir, avec chiffre en argent ciselé; ceux de cristal de roche, avec chiffres en or ou petite abeille d'or et émeraude, se détachant sur le cristal.

Les colliers de chien, en ruban ou en velours noir à longs bouts flottants, restent en faveur.

L'Impératrice, au bal, n'a jamais que des colliers de chien, sur lesquels on coud des diamants ou d'autres pierreries, suivant sa toilette.

LOUISE DE NOGAREL.

NAPLES

Un des étonnements de l'étranger qui visite Naples, c'est d'y trouver mêlées, ou du moins se côtoyant à chaque pas, la vie populaire et la vie élégante.

Si, lassé du bruit des fringants équipages qui encombrant la Chiaja à partir de quatre heures, vous traversez seulement cette allée de chênes verts, vous vous trouvez sur une vraie grève où des pêcheurs, moins élégants qu'on ne les représente d'ordinaire, mais bien plus pittoresques, tirent tranquillement leurs filets et radoubent leurs barques, et rien ne vous empêche de vous croire à cent lieues de la civilisation.

Si, du *Largo del Palazzo*, vous voulez gagner *Chiatamone*, au détour de la rampe qui longe l'arsenal, vous vous trouvez tout à coup transporté dans un autre monde.

Le théâtre ne manque pas de grandeur : à droite se dressent les étranges escarpements de *Pizzo Falcone*, garnis de hautes maisons à la base et au sommet ; en face, les sombres murailles du château de l'Œuf (*castello del Ovo*) ; enfin, à gauche et tout à fait au dernier plan, le cap Pausilippe et les vagues azurées du golfe.

Mais, si porté que vous soyez à la contemplation, il vous serait difficile de vous y livrer dans le milieu où vous vous trouvez. Ce quai de Santa-Lucia, malgré sa largeur, regorge, en effet, d'une population affairée, remuante, bavarde, encombrante et gesticulatrice à hébéter l'Anglais le plus flegmatique, et contre les importunités bienveillantes de laquelle il faut littéralement lutter à chaque pas.

Voulez-vous du poisson frais, des huitres, des *frutti di mare* (coquillages) ? Adressez-vous à ces comptoirs à casiers rangés tout le long du trottoir ?

Préférez-vous une tranche de pastèque à la chair rose ? Pour trois centimes, vous pouvez, selon l'expression séduisante des marchands, *manger, boire et vous laver*.

Cette fumée qui s'élève çà et là provient des pommes de pin que l'on expose sur les brasiers pour les forcer à laisser échapper leurs graines noires.

Défiez-vous de ce gamin en guenilles ; il va, si vous n'y prenez garde, vous cirer de force

Cette voiture vous écrasera volontiers pour vous engager à la prendre à la course ou à l'heure.

— Excellence, irons-nous à Nisita ou à Castellamare ? ma barque est plus rapide que la dorade, vous criera sous le nez un barcarol.

Regardez devant vous, voici un mulet chargé d'ornements de cuivre, non moins que de paniers de fruits, qui va vous heurter.

Regardez à vos pieds, de peur d'écraser cet homme qui dort ou cet enfant qui joue au milieu de la voie, ou de glisser sur ces écorces de melons, d'oranges ou de figues de Barbarie.

Surtout ne vous fâchez pas, on vous rirait au nez, et ne traitez pas ce *facchino* de faquin, car vous aurez peut être besoin de lui tout à l'heure pour interprète ou pour guide, et vous le rendrez heureux avec un carlin (42 centimes).

Ne cherchez pas surtout parmi cette foule ces fameux *lazzaroni* que les romans vous ont dépeints toujours nus et toujours couchés au soleil. Ici, comme ailleurs, les pauvres travaillent, et travaillent souvent beaucoup pour vivre.

Seulement, somme leurs besoins sont réduits à leur plus simple expression, que le soleil les vêt et les chauffe, que quelques fruits apaisent leur faim et leur soif, et que leur bonne humeur remplace tout ce qui pourrait leur manquer par ailleurs, ces gens-là sont heureux et bienveillants, et s'il leur arrive de s'exclamer devant votre beauté, Madame, ou de rire, Monsieur, de votre tournure, ils n'auront jamais, du moins, l'idée de jalouser vos bijoux ou d'insulter vos gants.

Si vous voulez pourtant répéter après comme avant votre voyage : « Voir Naples et mourir ! » ce n'est pas à la ville et à son peuple qu'il faut vous en tenir.

Allez vous loger à Portici, ou mieux encore à Margellina. Au retour de vos excursions artistiques dans les musées et les églises, au lieu de rues étroites, obscures, bruyantes et généralement empestées, vous habiterez une villa aux jardins embaumés ; vous aurez à vos pieds la mer, devant vous le Vésuve ou les îles enchantées : Nisita, Procida, Capri ; sur vos têtes le plus beau ciel du monde, et si vous n'en rapportez ni les *Moissonneurs*, ni les *Méditations*, vous vous souviendrez au moins toujours des heures passées au sein de cette nature radieuse qui rassérène l'âme en même temps qu'elle vivifie le corps.

J. K.

(Magasin pittoresque.)

GABRIELLE

NOUVELLE

J'étais à peine âgée de dix-huit ans, lorsqu'un jeune homme nommé Edgard fut choisi par mes parents pour me donner des leçons de peinture. Cet artiste avait vingt-cinq ans, les cheveux blonds, la barbe semblable à celle du Christ, et une mise irréprochable. Sa figure paraissait sérieuse, sa démarche fière ; mais il était bon, sensible et généreux. Ajoutez à ces qualités celle d'une rare distinction, et vous comprendrez qu'une élève puisse avoir des sentiments d'inclination pour un tel maître.

Je ne négligeais rien, dans mon travail, pour le satisfaire. Toutes mes leçons, je les mettais à profit. Lorsque ce maître bienveillant s'approchait de moi, un trouble inexplicable s'emparait de mes sens. S'il me touchait la main, je tremblais, mes joues semblaient avoir pris tout le vermillon de ma palette, et mes yeux lui peignaient sans doute un sentiment secret que je cherchais vainement à lui cacher. De son côté, il redoublait d'attentions délicates. Les mots qu'il employait pour me parler le témoignaient suffisamment. Ils étaient parfois d'une douceur qui révélait sa tendresse pour moi. Mon cœur battait fortement près du sien. Il l'entendit...

A partir de cet instant, je devins comme Héloïse, l'heureuse élève, ne vivant et ne soupirant que pour son maître.

Mon père s'aperçut de ce qui se passait, et mit fin au roman, en proposant au jeune homme de m'épouser. Edgard y consentit.

Ma dot n'était pas considérable, mais mon amour était grand. J'étais fière de mon mari. Je ne l'aimais pas... je l'adorais ! Tout en lui me charmait. Il m'aurait grondée que le bruit de sa parole ne m'eût pas déplu. Sa voix ne renfermait que de doux accords.

Nous fûmes heureux pendant un an.... Oui ! pendant une année entière je me crus dans le ciel avec lui ; mais Edgard désirait des enfants ; nous n'en avions pas.

Son humeur devint sombre. Il parlait peu, fuyait ma présence ou montrait une vive impatience lorsque je cherchais à le distraire. Souvent même il lui arriva-t de ne pas répondre à mes questions, ou bien il détournait le sujet de la conversation.

Mon âme s'attrista. J'imitai la réserve d'Edgard sans savoir pourquoi. Au lieu de le ramener à moi par des soins et des caresses, je ne m'inquiétai plus de lui. Cependant je souffrais réellement au fond du cœur.

Edgard pensa peut-être que je ne l'aimais plus. Il se détacha de mes bras et en trouva d'autres tout prêts à le recevoir..... Il s'y jeta.

De cette époque datent mes peines les plus cruelles ; car je fus complètement délaissée. Edgard quitta le toit conjugal pour n'y plus revenir.

Loin de lui faire un crime de son départ, je compris, mais trop tard, hélas ! la faute que j'avais commise par ma froide réserve.

Je sus bientôt où demeurait l'infidèle. Je lui écrivis une lettre tendre... passionnée... Il n'y répondit point. Une seconde lettre lui porta mon découragement et lui retraça la misère où son abandon m'avait réduite.

Il me fit alors parvenir quelques légers secours, mais sans m'écrire un seul mot.

Son silence obstiné me mit au désespoir.

D'un autre côté, mon père, indigné de la conduite d'Edgard, voulait une réparation qui eût du retentissement ; mais je m'y opposai de toutes mes forces. La patience et la résignation furent les seules armes dont nous fîmes usage.

Cependant l'ennui qui rongait mon cœur s'étendait jusque dans la moelle de mes os. Ma torture grandissait de jour en jour, je n'avais plus de goût au travail. Les arts ne fleurissaient plus dans mon imagination. Mes pinceaux desséchèrent à côté de ma palette. Que faire ? Que devenir, quand l'existence est comme un lierre sans soutien ? J'étais ce lierre au milieu de l'abandon. Mon visage changeait à vue d'œil. Il s'amincissait comme le cercle de la lune à son déclin. Ma douleur seule ne diminuait point ; elle avait besoin par conséquent de s'épancher. Les maux d'autrui trouvèrent un écho dans mon cœur. Je les recherchai pour les soulager. Puis tout naturellement ma vocation tourna vers Dieu. Je me fis religieuse par pénitence, et dans un but d'humilité chrétienne.

Sous la robe de bure, mon cœur battit plus à l'aise ; il se croyait libre.

Déjà, dans le quartier où j'habitais, on parlait favorablement de sœur Marie.

Ce nom m'ayant été donné au baptême, je l'avais préféré à celui de Gabrielle, qui devait désormais rester dans l'oubli.

En allant visiter les pauvres, j'appris qu'Edgard était gravement malade et qu'il désirait voir une sœur de charité.

Cette nouvelle imprévue me causa une vive agitation ; mais je résolus de la vaincre.

Allons chez Edgard ! m'écriai-je. Puis tout à coup des réflexions de toute sorte vinrent m'assaillir :

S'il m'était impossible de supporter la vue de cette femme indigne qui m'a ravi l'amour d'Edgard ?

Si, me regardant avec dédain, elle osait m'insulter par ces mots :

— Edgard n'est plus votre mari.... Je n'ai pas besoin de vos services.... Sortez !

Je serais donc chassée honteusement comme la coupable, moi la femme légitime ? Oh ! non, cela n'est pas possible !

Je lui dirais alors à cette infâme créature :

— Edgard n'est pas à vous.... Il est à moi !... Son cœur m'appartient ; il me l'a donné avec sa foi devant Dieu et devant les hommes. Je viens reprendre mon bien, ma vie et mon espérance ! Je viens reconquérir mes droits et mon époux ! Défendez-vous, madame, ou je vous tue !

Ces sentiments exaltés firent bientôt place à de meilleures pensées :

Edgard est bien malade. Il est peut-être en danger de mort. Une scène violente devant lui pourrait hâter le dénouement fatal.

Je ne dois pas parler avec la voix impérative de la femme courroucée, mais avec la voix calme de l'ange consolateur. Marie était la mère des affligés. Courons au secours d'Edgard. Si je puis arriver assez à temps pour sauver ses jours, ma mission aura été dignement remplie. Le nom de Gabrielle, je saurai le taire ; quant à mes traits, j'ai l'espoir qu'ils resteront inconnus sous mon voile. Depuis deux ans, Edgard vit loin de moi, pourra-t-il soupçonner ma visite ? Non... Mais s'il me reconnaissait ?... S'il me reconnaît !... hé bien ! il m'appellera sa sœur !...

Le pas ferme et décidé, je me suis dirigée vers la demeure d'Edgard.... J'ai frappé doucement à la porte.... Mon cœur a retenti fortement.... Au bruit léger que j'avais fait entendre, on vint m'ouvrir.

Une voix douce et sympathique me dit :

— Nous vous attendions, sœur Marie, soyez la bien venue !

Je baissai la tête pour éviter de rencontrer le regard d'une femme que je ne voulais pas voir ; mais attirée malgré moi par ses bonnes paroles, je me hasardai à lever les yeux.

Quelle fut alors mon attitude ? Aucun pinceau d'artiste ne saurait la rendre. Je me borne à la retracer de mon mieux. Figurez-vous une enfant timide comparaissant devant une reine majes-

tueuse. Car la femme que je voyais me surpassait de moitié par sa stature. Sa beauté me parut si modeste et si noble, que malgré moi je l'admirai. Ses yeux bruns, ombragés par d'épais sourcils bien dessinés, m'offraient le velours de la pensée la plus douce. et son front, sur lequel se jouaient les boucles de jolis cheveux noirs, me semblait digne de porter un diadème.

En voyant le sourire affable de cette femme, son teint pâle et son cou blanc comme la neige ; en voyant son maintien qui révélait une haute distinction, ma tête s'affaissa de nouveau, mais je ne pus m'empêcher de soupirer tout bas : que cette femme est belle ! Puis je sentis un de mes genoux fléchir devant elle ; je m'inclinai respectueusement en balbutiant :

— Madame, je suis votre servante.

M'ayant fait passer devant elle, j'entrai dans l'appartement.

Elle me fit asseoir non loin de la chambre où se trouvait le malade.

— Il est là, reprit-elle à voix basse... Il repose en ce moment, et j'en suis bien satisfaite ; car la nuit pour lui a été fort mauvaise. Ce matin, il a eu une crise épouvantable. Le sang lui jaillissait par la bouche. Mon corps frémissait sous les efforts du sien. Les souffrances qu'il endurait ont déchiré mon âme et fait saigner mon cœur. Je suis femme, l'énergie que je devrais avoir m'abandonne parfois. J'appréhende l'instant suprême de la mort, et Dieu sait pourtant que je ne la crains pas pour moi. Je donnerais ma vie, tout mon sang, pour sauver Edgard !...

Ah ! que je suis heureuse, ma sœur, ajouta-t-elle en pleurant, qu'une sainte femme comme vous vienne remonter mon courage abattu. C'est Dieu qui vous envoie pour m'aider dans l'accomplissement de mes devoirs...

Au même instant, le malade se fit entendre : il appelait ma rivale près de lui... Ma rivale ! pourquoi me servir de ce mot cruel ?... Je pleurais comme elle, et je la suivis dans la chambre du malade.

Comme il demandait qu'on soulevât sa tête sur l'oreiller, elle s'empressa de satisfaire à son désir. Puis elle recueillit dans un mouchoir bien blanc les perles humides qui roulaient sur le front d'Edgard.

Pauvre malade ! il était méconnaissable. Je doutai un instant que ce fût mon mari, que cet Edgard bien-aimé fût le mien.

Toutefois je m'agenouillai près de son lit, et, donnant mon cœur à Dieu, je cachai de mon mieux les pleurs qui sillonnaient mon visage.

Ma prière achevée, je me relevai timidement.

Edgard, dont la pâleur était effrayante, me regardait attentivement sous les plis de mon voile... Il me reconnut... et me donna la main.

— Sœur Marie ! c'est grand ! c'est généreux de votre part ! que votre présence soit bénie !... Je n'attendais plus que vous pour mourir.

— Mourir ! répétai-je, le cœur navré. Oh ! non, nous serons deux pour veiller sur vos jours. Nous les préserverons du danger qui vous effraie.

— Mes jours sont comptés, soupira le malade. Ils appartiennent maintenant à Dieu... Ce soir... Berthe... Ce soir... sœur Marie... je vous ferai mes adieux.

— Ah ! l'affreuse prédiction, murmura Berthe, en se tordant les mains... Il a la fièvre, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle en guidant ma main vers celle du malade. Tâchez-lui le pouls, je vous prie. Dites-moi qu'il a la fièvre, qu'il se trompe sur la gravité de sa position. Dites-moi, vous qui connaissez les malades, dites-moi... Non, ne me dites rien !... car je ne veux rien savoir... Ah ! je suis folle de désespoir !

— Du calme ! Berthe, pour l'amour de moi... Sœur Marie, plaignez sa douleur... C'est celle d'une femme, ne la méprisez pas. Ce soir je compte sur vous !... En attendant, laissez-moi quelques instants de repos, j'ai besoin d'être seul.

Nous sortîmes en silence de la chambre d'Edgard, Berthe était plus pâle que le mourant ; mais elle paraissait vivement agitée.

Elle approcha pour moi un siège dans l'angle d'une fenêtre, puis, s'étant placée à mes genoux, elle me pria de l'écouter. C'était sa confession :

— Vous supposez sans doute que je suis la femme légitime d'Edgard ? Eh bien, non...

Il est marié légalement à une autre femme dont il m'a retracé plus d'une fois l'aimable portrait : C'est une artiste qu'il s'est plu à former, qu'il aimait à l'adoration ; et qu'un caprice bizarre, un caprice d'homme lui a fait oublier !

Le malheur a voulu qu'il me rencontrât. Ma taille élancée lui a présenté des charmes que j'offrais sans vouloir le séduire. Il s'est passionné pour moi, et me cachant qu'il n'était pas libre, il a enchaîné ses jours aux miens.

Dieu est témoin que ce n'est pas moi qui ai troublé le bonheur d'un ménage. Quand j'ai su qu'Edgard m'avait trompée, je lui ai fait des reproches.

Retournez près de celle qui a reçu votre foi, lui ai-je dit. Allez vous jeter aux genoux de votre femme, ne me rendez pas victime de sa haine ou complice de son désespoir. Lorsqu'elle saura qui je suis, elle me maudira... Et pourtant, j'ai

aimé Edgard ; je l'aime encore... Voilà mon crime !...

Berthe fondit en larmes... Je lui tendis affectueusement la main.

— Ne pleurez plus, ma sœur, la femme que vous avez offensée vous pardonnera.

— En êtes-vous certaine ? demanda Berthe.

— J'en réponds comme de moi-même !

— Vous la connaissez ? reprit-elle avec anxiété.

— Oui, lui répondis-je doucement.

— Vous me conduirez près d'elle, ajouta-t-elle, n'est-ce pas que vous m'y conduirez pour qu'elle lise le repentir et la douleur dans mes yeux ?

L'émotion gagnait mon cœur peu à peu, et j'allais me trahir en divulguant mon nom, lorsque le malade appela à son secours.

Nous courûmes vers lui.

Il voulait se mettre sur son séant. Sa tête était brûlante et son regard inquiet... Il me cherchait... Puis il m'appela faiblement :

— Sœur Marie ! Gabrielle ! où es-tu ?... Ma bien-aimée !... ma femme !

— Me voilà ! m'écriai-je en ôtant mon voile.

— Pardonne-moi... me dit-il.

— Je t'ai pardonné depuis longtemps ; lui répondis-je.

Un sourire de satisfaction effleura ses lèvres... Il me parut convulsif et froid ce sourire qui fut arrosé de deux larmes... C'était le sourire d'adieu de mon époux au moment où son âme montait vers le ciel...

Pendant qu'il rendait le dernier soupir, j'avais élevé au-dessus de sa tête la croix de mon rosaire, et je récitais tout haut le Pater noster... Berthe le répétait en français et termina la prière ainsi :

« Pardonnez-nous Seigneur, nos offenses comme nous les pardonne en ce jour celle que nous avons offensée. »

Mon attitude avait été calme et résignée. Celle de Berthe était humble et suppliante. Elle se cachait le front dans les plis de ma robe... Ce n'était plus moi qui étais effacée par sa taille imposante... J'étais debout...

Elle pleurait à mes pieds...

Il s'est passé cinq ans depuis la mort d'Edgard. Berthe a cru devoir prendre le voile que j'ai quitté.

J. POISLE DESGRANGES.

AVIS IMPORTANT

Les réclamations non accompagnées d'une des dernières bandes du journal seront considérées comme non avenues, cette formalité étant indispensable pour qu'il y soit fait droit.

L'ÉVENTAIL

Connaissez-vous, lectrices, l'histoire de ce bijou, précieux souvent, agréable toujours, que vous savez faire manœuvrer si coquettement entre vos jolis doigts; qui empêche l'atmosphère brûlante de foncer outre mesure les roses de votre teint; derrière lequel, à l'occasion, vous dissimulez un coup d'œil trop franc ou un sourire trop moqueur; qui vous sert de maintien, de confident discret, d'éloquent avocat? Non, peut-être. Eh bien! en vrai chevalier français (vieux style, pensée toujours jeune), j'ai cherché pour vous et je vous offre en hommage la monographie de l'éventail.

L'origine de ce joli meuble remonte à la plus haute antiquité; les uns l'attribuent à Kan-Si, fille d'un mandarin chinois; les autres, à la sibylle de Cumes qui, dit-on, s'abritait derrière un éventail pour rendre ses oracles, sans doute, comme vous le faites vous-même, pour déguiser le sentiment ironique que lui inspiraient ses crédules interlocuteurs. Cependant, longtemps avant le temps des sibylles, les artistes égyptiens peignaient des éventails; on en voit gravés sur les tombeaux de Thèbes. Etendards, en temps de guerre, ils servaient, pendant la paix, à rafraîchir le roi dans le temple et à éloigner les insectes des offrandes sacrées.

La mode s'en répandit de Perse en Judée et de là en Grèce, où l'on en rencontre des traces dès l'an 500 avant notre ère. Deux ailes d'oiseaux fixées latéralement sur un manche délicat, constituaient un éventail d'une fort belle apparence. L'éventail du grand-prêtre d'Isis, à l'époque où le culte de cette divinité commença à se propager en Grèce, était en forme de demi-cercle fait de plumes de diverses longueurs, peintes à l'extrémité; une femme esclave l'agitait. Euripide, dans l'une de ses tragédies, fait dire à un eunuque que, conformément à une coutume phrygienne, il s'est servi d'un éventail pour soustraire la belle Hélène aux effets de la chaleur.

A Rome, les éventails devinrent promptement populaires, et dans les diners, des esclaves, porteurs d'éventails, se tenaient derrière les convives. Divers poètes romains, Ovide, Térence, Propertius, font de fréquentes allusions à l'usage de l'éventail, et l'on peut voir, d'après les vases peints antiques, combien la mode avait pris d'extension.

Parmi les reliques de la reine Théodolinde, mariée, en 588, à Autharis, roi des Lombards, conservées dans la cathédrale de Mouza, se trouve un éventail, *flabellum*, en plumes peintes, montées sur un manche de métal émaillé.

Dans le moyen âge, les éventails étaient faits de plumes de paon ou de faisan, fixées à un seul montant en or, en argent ou en ivoire. On les trouvait dans les marchés du Levant, d'où ils s'exportaient à Venise et dans d'autres villes d'Italie.

C'est Catherine de Médicis qui les introduisit en France; l'éventail qu'elle y apporta se pliait comme celui de nos jours. Accueilli avec une faveur marquée par la cour de Henri II, il devint un objet du plus grand luxe sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Complément indispensable de la toilette d'une femme, le prix en était rarement inférieur à 350 livres. Les peintures les plus exquises, le plus soyeux papier de Chine, le taffetas de Florence le plus élégant, les gemmes de diverses couleurs, les diamants, furent employés tour-à-tour pour orner les éventails et pour en exhausser le prix. Il devint, en peu de temps, l'auxiliaire de la coquetterie la plus raffinée.

« Il y a tant de manières de se servir de ce précieux colifichet, » écrivait à une de ses amies une dame de la cour de Louis XV, « qu'on distingue, par un coup d'éventail, une princesse d'une comtesse, une marquise d'une roturière. Et puis quelles grâces donne l'éventail à une femme qui sait s'en servir à propos! Il serpente, voltige, se referme, se déploie, se lève, s'abaisse, selon les circonstances. »

Les fabricants d'éventails devinrent bientôt nombreux à Paris; ils s'organisèrent en corporations bien avant 1673, époque à laquelle une charte leur fut accordée par Louis XIV.

En Angleterre, les éventails étaient connus sous Richard II, à la fin du quatorzième siècle. Dans *Les joyeuses Commères de Windsor*, de Shakespeare, Falstaff, parlant à Pistol, y fait allusion. Un magnifique éventail garni de diamants fut présenté à la reine Elisabeth, à l'occasion de la nouvelle année.

Parmi les présents envoyés à Cortez par Mon-

tezuma se trouvaient six éventails de plumes de diverses couleurs, montés : quatre sur dix baguettes, un sur vingt baguettes et le dernier sur trente-sept baguettes, toutes incrustées d'or.

En aucun pays du monde, le coquet instrument ne prit plus tôt et plus vite droit de cité qu'en Espagne et dans les colonies hispano-américaines ; on sait que señoras et señoritas en usent et en abusent, qu'elles en ont élevé la manœuvre à la hauteur d'un art et qu'elles sont inimitables dans le jeu de l'éventail (*manejo del abanico*).

« Une dame espagnole, dit Benjamin Disraëli dans *Contarini Fleming*, dépiste avec son éventail la tactique de toute une troupe de cavaliers. Tantôt elle le déploie avec la lenteur pompeuse et la consciencieuse élégance de l'oiseau de Junon ; tantôt elle l'agite ou avec une nonchalante morbidesse, ou avec une attrayante vivacité. Tantôt l'éventail se referme avec un frémissement semblable au battement d'ailes d'un oiseau et qui vous fait tressaillir. Au milieu de votre confusion, l'éventail de Dolorès vous touche le coude ; vous vous retournez pour écouter... celui de Catilina vient vous piquer le flanc. Instrument magique ! Dans ce pays il parle une langue spéciale ; la galanterie n'a besoin que de ce délicat bijou pour exprimer ses plus subtiles conceptions ou ses plus déraisonnables exigences. Souvenons-nous cependant qu'ici l'éventail n'est pas, comme dans le Nord, uniquement l'attribut du beau sexe.

» Le caballero aussi a son éventail, et pour que vous ne puissiez considérer cette habitude comme l'indice d'une mollesse efféminée, sachez que, dans ces brûlants climats, le soldat ne monte sa faction qu'armé du rafraîchissant instrument. »

Les éventails vernis, les meilleurs et les moins coûteux, sont fabriqués par les Chinois, particulièrement à Canton, Su-chu, Nankin et Hang-chu. Ceux d'ivoire, d'os ou de plumes, sont surtout réservés pour les marchés d'Europe et d'Amérique. Les éventails dont se servent les habitants du Céleste Empire sont en bambou poli et verni, recouverts en papier. Suivant la qualité de la monture et le dessin du feuillet, le prix de ces éventails varie de 1 franc à 1 franc 50 centimes la douzaine. L'éventail de cérémonie, employé aujourd'hui en Chine et au Japon dans les grandes occasions, a exactement la même forme demi-sphérique et le même bout effilé que chez les Grecs anciens.

Au Japon, l'éventail occupe une position importante. C'est, pour ainsi dire, l'emblème national ; on le voit en toutes circonstances, parmi

toutes les classes de la société, et dans les mains des hommes, des femmes et des enfants. L'Européen soulève son chapeau en signe de politesse, le Japonais accomplit le même acte en agitant son éventail. Dans les écoles, les élèves studieux reçoivent des éventails en récompense de leur application. L'aumône faite à un mendiant se tend sur un éventail. Quand un criminel d'un rang élevé est condamné à mort, on lui annonce sa sentence en lui présentant un éventail, et sa tête tombe au moment où il s'incline en étendant les mains pour recevoir le fatal présent.

Les éventails servaient à divers usages allégoriques dans la mythologie de la Grèce. Rapprochement singulier, et qui constate les emprunts multiples que le christianisme a faits à ce que les théologiens appellent le paganisme. La coutume égyptienne consistant à porter dans le temple un éventail dans un but religieux, s'est perpétuée non-seulement dans l'église grecque, qui place un éventail entre les mains de ses diacres, mais encore dans l'Église romaine.

De nos jours, l'éventail s'arbore, en effet, à Rome, en diverses circonstances publiques, à la *fiesta di cattedra*, en particulier, où le pape est escorté par deux hommes portant chacun un éventail de plumes blanches à manche d'ivoire, mais sans l'agiter.

L'éventail du dey d'Alger a une importance historique. On sait que, le 23 avril 1828, dans un mouvement de colère, le dey frappa de son éventail M. Deval, consul de France, et refusa de faire amende honorable pour cet acte de brutalité. La conquête de l'Algérie est donc la conséquence d'un coup d'éventail. Petites causes, grands effets !

Après la Chine, la France est le pays où il se fabrique le plus d'éventails ; mais il s'en fait de fort beaux en Angleterre, à Bruxelles, à Genève, à Vienne, aux États-Unis et ailleurs.

La fabrication des éventails, en France, fournit un intéressant exemple de la division du travail : un éventail, qui se vend 75 centimes, n'a pas passé par moins de vingt procédés de main-d'œuvre différents. Paris est le centre de cette industrie ; on n'y fait cependant que le travail du feuillet et celui de la monture. Les pieds se façonnent dans une dizaine de communes du département de l'Oise. La fabrication des éventails occupe en France environ 3,000 personnes, et la vente annuelle s'en élève à environ cinq millions de francs.

A Paris, par une chaude soirée d'été de 1828, un homme a arboré pour la première fois un éventail. C'était à Feydeau, à une représentation

de *Corisandre*; d'où le nom donné à l'éventail masculin.

Quoique les éventails soient généralement employés en Espagne, en Italie, et partout où la température ou la mode en commandent l'adoption, c'est aujourd'hui, probablement dans le Nouveau-Monde, à Cuba, au Mexique, aux Indes occidentales, aux États-Unis, que l'usage en est le plus universellement répandu. Aux États-Unis, pendant les chaleurs, la multiplicité des éventails donne aux églises et aux réunions publiques un aspect des plus pittoresques. Il est très ordinaire, en Amérique, de voir l'éventail aux mains des hommes, et, dans les lieux de divertissements publics, on en fait souvent une distribution gratuite parmi les visiteurs.

Les plus beaux éventails, les plus élégants, au moins, se fabriquent en France, et le monde entier connaît les noms de Duvelleroy et d'Aubéry. Quant à mes lectrices, je croirais leur faire injure si je me hasardais à leur indiquer où elles peuvent trouver ces merveilles d'art, de richesse et de goût.

HIPPOLYTE VATTEMARE.

LES PÊCHEURS DE LA THEISS

La Theiss (en magyar *Tisza* et en latin *Tibiscus*) est, après le Danube, le plus considérable cours d'eau de la Hongrie. Prenant sa source à la frontière de la Buskowitz, après avoir arrosé les comitats de Szathmar et de Szabolcs, elle coule tout à fait au sud, à travers la plaine centrale de la Hongrie, et va se jeter dans le Danube, entre Péterwardin et Semlin, un peu au-dessus de Belgrade.

Dans son immense parcours, la Theiss reçoit, des montagnes de la Transylvanie, le Szamos, le Koros et le Maros; de celles de la Hongrie, le Bodrog et le Hernat.

Navigable dans une partie de son cours, elle ne peut être remontée au-dessus de Szegedin. Le peu d'élévation de ses rives occasionne de perpétuels débordements, et ses eaux, en se retirant, découvrent soit des solitudes marécageuses où la bruyère seule végète, soit des dé-

serts de sables blancs, fins et mouvants, que les vents incessamment labourent.

Sur la rive gauche, les terrains sont très fertiles et fournissent à l'alimentation de tout le pays.

Mais, sur la rive droite, les parties non inondées ne présentent à l'œil du voyageur que de vastes pâturages où errent, nuit et jour et en toute saison, d'innombrables troupeaux de buffles et de chevaux, composés de douze à quinze cents têtes de bétail, sous la garde d'un seul berger au teint basané, aux énormes moustaches, à la chevelure inculte, et dont la *bunda* (manteau d'étoffe imitant la toison des bêtes à laine), l'aspect farouche et la malpropreté n'ont presque rien d'humain.

Pas un arbre, pas un accident de terrain, pas de chemin tracé, pas une habitation, dans la plaine immense, aride, interminable, dont le regard ne découvre pas les bornes, et où l'oreille ne perçoit aucun bruit tant que dure le jour. La nuit seulement, quelques cris d'oiseaux aquatiques et quelques feux de pâtres traversent le silence et percent l'obscurité.

Aux environs des villes, de misérables cabanes, bâties en terre mélangée de paille ou en briques cuites au soleil, abritent des populations en proie à la fièvre et au scorbut, que développe le voisinage des marais.

Sous un ciel bas, sale, orageux, où planent de grands oiseaux au vol sinistre; à travers une plaine sans horizon, sans végétation, où se dressent à peine quelques saules étêtés, la rivière épanche ses eaux lentes et sans transparence. L'un des pêcheurs, debout et couvert de sa *bunda*, fume sa pipe de l'air le plus indifférent du monde, et celui qui lève le filet y met si peu d'ardeur, qu'à les voir tous deux si fiers, si graves et si dramatiquement drapés, on les prendrait plutôt pour des seigneurs en quête d'une distraction, que pour de pauvres gens qui peut-être n'espèrent que de leur adresse ou du hasard le souper de leur famille.

JULES KERGOMARD.

(Magasin pittoresque.)

THÉÂTRES

OPÉRA. — *Hamlet*, opéra en cinq actes, paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de M. Ambroise Thomas; débuts de M^{lle} Nilsson. — La nouvelle partition de M. Ambroise Thomas a été l'occasion d'une véritable solennité pour notre première scène lyrique. Il s'agissait de ce drame shakespearien, si souvent traduit pour la scène française, et dont, dernièrement encore, le théâtre de la Gaîté, par les soins intelligents de M. Dumaine, nous donnait l'interprétation par M^{lle} Judith.

Nous ne redirons pas le sujet; il est trop connu aujourd'hui du public, pour que nous croyions obligé d'y revenir; les auteurs du livret ont reproduit les principales situations, celles où le drame pouvait aider le plus puissamment à la musique, et ils ont fait une œuvre intéressante, que l'on écoute sans trop de fatigue.

Quant à la musique, elle est de M. Ambroise Thomas, et renferme toutes les qualités des œuvres antérieures du compositeur. Musique bien faite, laissant souvent à désirer sous le rapport de la force et de la mélodie, mais admirablement conçue au point de vue de l'harmonie. Cette partition n'ajoutera rien à la réputation de l'auteur, mais elle restera comme un monument de sa science, de ses études patientes, et les jeunes compositeurs y trouveront d'excellents modèles à imiter.

L'interprétation est excellente; Faure, David, Colin, etc. sont irréprochables. Mais que dire de M^{lle} Nilsson! elle a été couverte de fleurs, rappelée par une salle enthousiaste et électrisée, et c'est à elle, sans aucun doute, que *Hamlet* devra la longue suite de représentations à laquelle il est destiné.

OPÉRA-COMIQUE. — *Le Premier jour de bonheur.* — Le succès de cet opéra-comique n'a fait que grandir et se consolider depuis la première représentation. C'est ce que nous avions prédit. On a annoncé le départ de Montaubry, qui quitte ce théâtre; en revanche, nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que M^{me} Galli-Marié a renouvelé son engagement pour cinq années. C'est là une bonne opération pour le théâtre, qui aurait difficilement trouvé une plus charmante artiste.

CHATELET. — *Le Vengeur.* — D'intelligentes coupures ont été faites à ce drame, qui n'avait pas

reçu un accueil tout à fait favorable à la première représentation, mais, en dépit de ces sacrifices, nous doutons qu'il fournisse une longue carrière. Nous le regrettons. M. Brisebarre est un homme de talent qui a fait ses preuves, et l'œuvre qu'il a faite en collaboration avec M. Ernest Blum méritait peut-être un meilleur sort.

M. Hostein, toujours sur la brèche, prépare déjà une nouvelle exhibition. On parle de *Notre-Dame-de-Paris*.

VAUDEVILLE. — Reprise des *Parisiens*. — Le Desgenais des *Parisiens* est assurément le personnage le plus élevé qu'ait créé M. Barrière. Il résume toutes les aspirations généreuses, toutes les nobles colères qui bouillonnent dans le cœur de l'honnête homme forcé de vivre au sein d'une société gangrenée.

Ce type restera grand en dépit des transformations que subit le théâtre. Mais la comédie, dont il est le pivot, a paru moins vive d'allures qu'autrefois. Est-ce parce que nous sommes hébétés par les pièces d'aujourd'hui, remplies pour la plupart de niaiseries, et affichant un profond dédain pour tout ce qui a trait à la morale et à l'honneur! C'est bien possible.

Toujours est-il qu'il y a quelques lacunes dans l'agencement général de la comédie des *Parisiens*.

Le succès de cette reprise n'a cependant pas été douteux, et nous ne pouvons que joindre nos applaudissements à ceux du public.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Glenarvon* ou *les Puritains de Londres*, drame en cinq actes, par M. Félicien Mallefille. — M. Marc Fournier a peut-être péché par excès d'audace en nous donnant, du premier coup, *Glenarvon*, ce drame puritain. Nous sommes devenus si gouailleurs que nous avons fini par perdre notre foi aux choses élevées, aux sentiments grandioses, et l'héroïsme naïf de *Glenarvon* nous trouve incroyables.

Tout le monde connaît la sombre histoire de *Glenarvon*! On connaît cette mère qui se déshonore pour sauver la vie de son mari et de ses enfants, ces deux frères jaloux l'un de l'autre, ce fils qui force sa mère à épouser son amant, et qui meurt en duel après avoir tué l'infâme époux au sortir de l'autel. On sent que ce drame a été tissé par une main de fer, par un puritain de vingt ans.

Ce qui manque à *Glenarvon*, ce n'est pas la puissance d'effet; ce n'est pas ce pathétique superficiel qui ressort fortuitement du choc des hommes et des choses, des combinaisons d'événements funestes; ce qui manque à l'œuvre de M. Mallefille, c'est le pathétique de la nature humaine, la reproduction vivante de la société où s'agitent, sous l'étreinte du drame

les hommes qui mènent les événements et les événements qui mènent les hommes.

Dans la longue pièce de M. Mallefille écrite d'une main robuste, de beaux éclats de style rompent de temps en temps la monotonie des pages sans couleurs et sans image. M. Mallefille doit être le premier à rire de cette œuvre hâtive et précoce de sa jeunesse. Le sceptique d'aujourd'hui n'a-t-il rien à reprocher au puritain d'autrefois ?

Les acteurs de la Porte-Saint-Martin perdaient pied le plus souvent, l'autre soir, dans ces rôles dramatiques dont ils sont désaccoutumés. Ils se sentaient mal à l'aise et dépaysés sur ces planches que naguère faisait craquer le roi Drelindindin, et sur lesquelles bondissait toute une avalanche d'odalisques.

En somme, M. Marc Fournier mérite les encouragements de la critique; mais il ne méritait pas encore un succès, et il ne l'a pas eu. Qu'il persévère, et il aura tout le monde avec lui.

THÉÂTRE-DÉJAZET. — *Le Kean de Faverve*, par M. de Jallais.

Toujours M. de Jallais. Soit. Cet auteur dramatique est sans cesse à la piste des succès retentissants pour en faire immédiatement la parodie. Le triomphe que Frédéric-Lemaître obtient chaque soir a tenté la critique, et la parodie est née. On ne raconte pas ces sortes de pièces, on s'y amuse, et c'est tout ce que l'on peut demander. M. de Jallais a donc atteint son but.

CIRQUE - NAPOLÉON. — Le gymnasiarque Avolo attire tous les soirs la foule au Cirque. Ce bel athlète a, dit-on, des succès moins bruyants que ceux de son devancier Léotard. Tant mieux pour Avolo, ses triomphes de l'arène seront plus durables.

J'ai revu les exercices de ce gracieux gymnaste, et les ai applaudis, comme tout le monde, avec enthousiasme. Le public trouve qu'il y a encore assez de danger pour le jeune sauteur, et il l'en apprécie d'autant.

PIERRE ZACCONE.

ALBUM DE LA TRAVAILLEUSE

TRAVAUX DE FANTAISIE

La fleur n° 1 se monte en grappe, ainsi que l'indique le dessin; elle imite la forme des glaïeuls. On pourra l'exécuter de toutes les nuances de cette dernière fleur, telles que rose ou rouge et violet, le tout de différents tons; saumon, blanc, etc. Les jaspures qui se trouvent sur les pétales du bas peuvent être variées à l'infini sur le blanc; sur les autres couleurs; on les fera de nuance plus claire et de nuance plus foncée que le pétale, mais toujours dans la même couleur.

Voici comment se fait le cœur de ces fleurs.

Prenez un bout de cannetille verte, long de 8 cent., faites un crochet à l'extrémité, en l'aplatissant bien près de la tige; puis enroulez ce crochet et cette tige avec de la laine vert moyen; cet enroulement sert à maintenir les étamines, que vous posez une par une pendant un espace d'un centimètre environ, et assez rapprochées pour qu'il en tienne une dizaine dans cet espace; elles doivent être placées en ligne droite sur la tige les unes au-dessus des autres; la première doit sortir du bout de la tige, et, ainsi que toutes les autres, dépasser cette tige d'environ 2 cent.

Lorsque ces étamines sont posées, continuez l'enroulement de laine verte en pelotant plusieurs tours les uns sur les autres, de manière à produire un petit renflement en forme de quenouille, d'une longueur de 7 millimètres. Continuez l'enroulement sur la tige, mais en ne mettant que juste ce qu'il faut pour recouvrir cette dernière. Pour ce travail, vous avez dû vous servir d'un brin de laine dédoublée, c'est-à-dire d'un des cinq brins composant la laine de Saxe cinq fils.

Vous ferez les pétales en vous reportant aux explications données en mai dernier pour le perce-neige; vous les consoliderez de la même manière.

Pour chacune de nos fleurs, il faudra trois pétales ayant 3 cent. de haut, 1 et demi de large puis un quatrième ayant 3 cent. et demi sur 2. Tous seront un peu pointus à chaque extrémité, et le dernier sera brodé.

Je suppose que nous fassions notre fleur en rose vif, la broderie se composera de trois points

lancés en laine rose clair, et de quatre en laine rose rouge.

Ces points seront placés en éventail depuis le fond du pétale jusqu'à la seconde rangée du bord; les deux couleurs de points seront alternées; on rapprochera assez ces derniers pour qu'ils se touchent; un point rose clair formera le milieu; ces trois derniers iront seuls se réunir à la naissance du pétale, les points rouges s'arrêtant un peu avant.

On rassemble ces pétales les uns aux autres, au moyen d'un petit surjet fait avec un bout de laine dédoublée; il doit être aussi peu visible que possible.

Ce surjet partira de la moitié du pétale pour aller jusqu'à l'extrémité du bas.

Avant de fermer tout à fait ce calice, on y enfle la tige en courbant un peu le cœur, de manière qu'il s'incline sur le pétale brodé, dont on abaissera autant que possible l'extrémité.

Il ne reste plus qu'à achever la fermeture du calice, en l'arrêtant par quelques points sur la tige, immédiatement au-dessous du renflement en quenouille.

On exécutera cinq ou six fleurs pareilles; puis, on les montera sur une tige, en les espaçant et les plaçant bien les unes au-dessus des autres, comme indique le n° 1.

Le dessin n° 2, qui est extrêmement simple et facile à exécuter, formera de jolies couvertures, soit pour grand lit, soit pour berceau. On la fera en laine, et toujours de deux couleurs, dont l'une sera le blanc ou le noir.

Pour que ce travail soit moins embarrassant, on pourra l'exécuter par bandes assez larges, de manière qu'il y ait le moins de coutures possible; ces bandes seront ensuite rapprochées les unes des autres au moyen de surjets faits en laine pareille au travail.

Le fond de la couverture sera en laine bleue ou rose, avec broderie en laine blanche, ou bien avec les dispositions inversés.

Sur une couverture jaune, on fera la broderie en laine noire.

Ce modèle sera encore d'un très joli effet si on l'exécute en laine blanche, avec chaque ligne de broderie d'une nuance différente, en couleurs algériennes: ainsi, la première ligne sera bleu bluet; la seconde ponceau; la troisième jaune or; la quatrième violette; la cinquième, verte; puis la sixième pareille à la première, et ainsi de suite.

La couverture se fera en laine de Saxe 5 fils, et avec des aiguilles en buis assez fines; du reste, l'aspect du dessin indique la grosseur que doivent avoir les mailles.

Montez un nombre de mailles divisible par 4.

1^{er} tour. — 1 nulle, 1 dim.; X — 2 augm., 2 dim., — X; terminez par 1 aug., 1 à l'endroit.

2^e tour. — X, 1 à l'envers. 1 à l'end. (ces 2 m. doivent être prises sur les 2 aug. du dernier tour), 2 à l'envers, X.

3^e tour. — A l'endroit.

4^e tour, — A l'envers.

Reprenez du premier tour.

Lorsque le tricot sera achevé, on rassemblera les bandes et l'on brodera en mettant la laine à double, et se servant d'une grosse aiguille à tapisserie, cette broderie consiste en une sorte de point de chausson, que l'on comprendra parfaitement en regardant le dessin n° 2.

On l'exécutera en travaillant de bas en haut.

La dentelle n° 3 est spécialement destinée à garnir toute espèce d'objets pour ameublement; elle forme une sorte de frange, qui est du meilleur effet.

Elle se fait ainsi :

Montez un nombre de ch. suivant la longueur de la dentelle que vous voulez faire.

1^{er} tour. — Tout en barr. ou tout en m. d., selon que l'on veut donner plus ou moins de hauteur au pied de la dentelle.

2^e tour. — 1 m. d. sur une m. du tour précédent, X — 3 ch., 1 picot, 2 ch., 1 picot, 4 ch., 1 picot, 2 ch., 1 picot, 2 ch., 1 m. prise sur le haut de la dernière m. d. que l'on a faite sur la rangée précédente; 6 m. d., en plaçant la première dans la m. à côté de celle dont il vient d'être question; retournez à X.

3^e tour. — 1 m. s. sur la deuxième des 4 ch. du tour précédent, 6 ch. — 12 fois 1 picot, 2 ch. — 1 picot, 1 ch., 1 m. s. prise sur la cinquième des six dernières ch. que l'on a faites, 3 ch.; reprenez du commencement du tout.

LA TRAVAILLEUSE.

RECETTES DIVERSES

Nous allons donner quelques conseils pour les arrangements d'intérieur, que nécessite toujours un départ pour la campagne, ou simplement un changement de saison. Toutes les recettes suivantes aideront pour l'une ou l'autre de ces circonstances.

Savon propre à détacher. — On prend 250 gr. de savon de Marseilles, un quart de cuillerée de sel blanc et trois jaunes d'œufs.

On mélange le tout, puis on ajoute une certaine quantité de fiel de bœuf, de manière à obtenir une espèce de pâte qui, exposée à l'air, prend la consistance indispensable; puis on la divise en pains que l'on place dans un endroit bien sec. — Il suffit, pour employer ce savon, de jeter quelques gouttes d'eau sur la tache qu'on veut faire disparaître, ayant soin de la frotter avec du savon à l'endroit et à l'envers; on lave bien, et la tache disparaît à tout jamais.

Pour nettoyer les collets de velours et les parements d'habits, frottez-les avec un morceau de linge enduit d'huile, de beurre, ou de préférence d'ammoniaque liquide, puis passez bien à l'essence de térébenthine ou de citron.

Si l'on emploie la première, on fera disparaître l'odeur par le moyen qui suit :

Manière d'ôter l'odeur de l'essence de térébenthine. — Soumettez l'objet sur lequel vous avez employé l'essence à la vapeur de l'eau.

Les broderies d'or des vêtements d'uniforme seront ravivées de la manière suivante :

Nettoyage des broderies d'or et d'argent. — On fait chauffer, dans un vase de terre bien propre, de la mie de pain rassis, puis on l'émiette toute chaude sur la broderie, et l'on frotte avec le plat de la main; on laisse les mies de pain sur l'ouvrage, on recouvre le tout. Après complet refroidissement, on bat la broderie à l'envers; elle doit avoir alors repris tout son brillant.

Moyen infallible d'enlever les taches de rouille sur le linge. — On fera une très faible solution de protochlorure d'étain, on trempera le linge taché dans la solution et la tache disparaîtra aussitôt, on lave ensuite avec une bonne quantité d'eau.

Nettoyage des gants de peaux. — On mêle 200 grammes de lait avec 1 gramme de carbonate de soude; on fait un tampon de flanelle, on l'imbibe de ce mélange et l'on frotte les gants tendus sur les mains ou, à défaut des mains, sur des baguettes. On essuie ensuite avec une flanelle bien sèche.

Nettoyage des tapis. — On bat bien le tapis, on enlève les taches d'encre avec du jus d'oseille,

on le lave ensuite à l'eau fraîche et on le bat encore, afin de faire sortir l'eau du tissu; on le fait sécher, après quoi on le frotte avec de la mie de pain; on le met à l'air un jour ou deux.

On nettoie aussi les tapis en les frottant avec une brosse imbibée de fiel de bœuf, dans lequel on a mis un peu de sable fin, puis on rince dans plusieurs eaux, on bat pour faire sortir l'eau et l'on fait sécher à l'ombre.

Entretien des objets de zinc. — On met 10 gr. d'acide azotique dans 60 gr. d'eau, et on lave les objets de zinc dans ce mélange; le lendemain on rince à l'eau pure.

Entretien des couteaux à lame d'acier. — Si les lames sont grasses, il faut les tremper dans l'eau chaude, mais ayant soin de les essuyer immédiatement; on les passe ensuite sur une peau de buffle saupoudrée d'un rouge préparé pour l'acier, mais avant cela on a légèrement humecté la lame avec de l'eau.

Avec du blanc d'Espagne délayé dans l'esprit-de-vin et une brosse étroite, on frotte les viroles.

Les manches d'ivoire se nettoient avec un linge doux et de l'eau tiède.

Procédé très simple pour faire couper les instruments tranchants. — On prend 100 gr. d'eau, on y met 9 gr. d'acide chlorhydrique, on laisse tremper dans ce mélange, pendant une demi-heure, les instruments à repasser; après les avoir fait sécher quelques heures, on les passe sur la pierre à rasoirs.

Cette opération, par laquelle on obtient les meilleurs effets, n'altère en rien la qualité des instruments.

Voici, maintenant, quelques bonnes recettes d'office :

L'ail en bouteille. — On met, dans un litre de vin blanc, six belles gousses d'ail piquées chacune avec un clou de girofle, on y joint deux feuilles de laurier et un morceau de sucre, on fait cuire en ayant soin de bien écumer, jusqu'à ce qu'il y ait réduction de moitié. On filtre alors avec un entonnoir au fond duquel on place du coton, afin que le liquide ne passe que goutte à goutte. Cette liqueur se conserve dans une bouteille bien bouchée. On en mettra une petite quantité dans les sauces et dans les vinaigrettes, ce qui leur donnera un bon goût sans qu'on devine celui d'ail.

OEufs à la neige. — On bat en neige très fer-

me six blancs d'œufs dans lesquels on met du sucre en poudre et de la vanille, on fait chauffer un bol de lait sucré et parfumé, et, quand ce lait est bouillant, on y met une cuillerée de neige, lorsque la neige monte à la surface, on la retourne avec une écumoire, on la laisse remonter encore, ensuite on la met sur un plat; quand tous les œufs sont cuits de cette façon, on passe le lait pour enlever les petits morceaux de blanc qui pourraient y rester. On délaie alors les jaunes, on lie légèrement sur un feu doux, et l'on verse cette sauce sur les œufs cuits.

L. T.

PATRON DÉCOUPÉ DE GRANDEUR NATURELLE

PLANCHE 872

Petit cafetan sans manches, et croisant de biais, tel que le représente la petite fille de sept ans, en costume nankin, 7^e figurine du groupe d'enfants.

Ce petit modèle, en réalité très simple, présente souvent des difficultés d'exécution, à cause de la coupe particulière de chacun des devants.

Pour nous rendre plus compréhensible, nous avons coupé les deux devants séparément, et la moitié du dos; puis la manche de la robe.

Ainsi que l'indique le dessin, le devant de gauche croise du haut sur celui de droite; il est abattu du bas, c'est-à-dire à la jupe, à partir de la ceinture, en sorte que, dans cette partie, il n'a pas la largeur d'une jupe ordinaire, et que la jupe de droite doit y suppléer.

Le devant de droite, plus étroit que celui de gauche, dans sa partie du haut, plus large que celui de gauche dans sa partie du bas ou de jupe, présente donc une coupe toute contraire. Le croisement qui s'opère est ordinairement de la largeur de la bande, qui est garnie d'application de velours et laine rouge.

Le modèle est cintré à la taille, tant dans le milieu du dos qu'aux côtés et devant; cependant il n'ajuste pas, et il fournit des fronces qui se forment un peu d'elles-mêmes en mettant la ceinture.

La ceinture est une bande droite dont nous n'avons pas jugé nécessaire de donner le patron; mais, comme il se pourrait que quelques-unes de nos lectrices désirent faire ce modèle avec manches, nous avons ajouté celle-ci, bien qu'elle dépende plutôt de la robe. Cette manche est coudée et présente, en ligne pointillée, la coupe du dessous.

THIRIFOCC.

PLANCHE 872

Costumes d'enfants. — 1. Toilette de fillette de huit à dix ans. Robe de popeline gris clair, ornée de boutons de taffetas gris devant et sur les côtés. Corsage décolleté, carré, orné de trois biais de taffetas. Manches courtes. Ceinture en popeline pareille, attachée devant par un nœud de taffetas. A la ceinture tient une grande basque, qui se boutonne toute droite, et décrit au milieu de la jupe, devant et derrière, une grande pointe. Cela simule la basquine. Des biais de taffetas ornent le tour des basques. Corsage de mousseline blanche, à plis plats en dessous du corsage décolleté. Toquet de paille grise, avec aile d'ibis au-dessus du front. Velours rouge passé autour des cheveux tressés et retombant derrière. Bas blancs. Bottines en popeline grise.

2. Toilette de première communiant. Robe de mousseline blanche à haut ourlet, avec cinq plis au-dessus. Tablier festonné tout autour, ornant la robe devant. Ceinture de taffetas blanc, soutenant de côté un nœud de taffetas blanc. Sous le nœud sort cousus des pans de ceinture en mousseline festonnée. Corsage de mousseline blanche, orné de trois plis dessinant des bretelles. Manches bouillonnées depuis le haut jusqu'en bas. Petit bonnet de tulle illusion, avec ruche de tulle pareil. Nœud de taffetas sur le front. Voile de mousseline blanche. Bas à jours. Souliers de gros grain blanc.

3. Toilette de petite fille de deux à cinq ans. Robe de nansouk blanc, ornée de trois plis et d'un petit volant au plumetis. Semis de fleurs brodées au-dessus des trois plis. Corsage décolleté, carré, brodé autour. Guimpe de mousseline à plis en dessous. Nœuds de taffetas rose sur les épaules. Ceinture de taffetas rose. Petites bottines de satin français havane.

4. Costume de petit garçon de trois à cinq ans. Pantalon de cachemire bleu de ciel, ne descendant pas plus bas que le genou, orné de galon de soie blanche, boutonné de côté et soutaché en soie blanche. Veste de cachemire, arrondie devant, faisant un peu la pointe dans le dos et toute soutachée en soie blanche. Col de toile fine, rabattu. Bas blancs. Bottes de chevreau noir.

5. Toilette de fillette de sept à dix ans. Robe de mohair paille, décorée au-dessus de l'ourlet de pattes de velours noir lisérées de soutache rouge. Redingote en mohair, boutonnée de côté, ornée de velours noir cousu en biais et liséré de soutache rouge. Un chevron de velours noir relève légèrement la redingote sur le côté. Ceinture ornée de biais de velours noir posés en travers. Coiffure Marguerite. Les cheveux sont divisés en deux derrière la tête et forment deux tresses. Col et manches de toile fine. Bas blancs. Bottes de chevreau couleur cuir.

6. Costume de garçon de deux à quatre ans. Blouse russe de cachemire gris poussière, formant des plis plats depuis le cou. Cette blouse se boutonne de côté. Des velours groseille ornent de chaque côté la fente de la blouse. Ceinture lisérée de velours groseille, avec chou pour la fermer. Petites manches droites, parées dans le bas de velours. Guimpe en dessous, avec col en toile et manches à poignets de toile.

7. Costume franc-tireur pour garçon de six à dix ans. Pantalon de drap léger Bismark arrêté au genou et bouffant un peu, boutons et ornements de velours noir de côté. Blouse de drap léger garnie devant de boutons et de velours noir. Ceinture de ve-

lours noir avec petite aumônière de côté. Col de toile piquée. Chapeau franc-tireur en feutre gris à bords relevés, orné de plumes de coq. Bas blancs. Bottes de chevreau noir.

8. Costume de garçon de quatre à sept ans. Costume de diagonale bleu de France. Jupe écossaise à plis égaux revenant les uns sur les autres. Choux de taffetas bleu disposés d'un seul côté de la jupe avec petite broche d'argent au milieu. Gilet montant boutonné de losange d'argent. Veste à petites basques sur les côtés, faisant poches, losanges d'argent des deux côtés de la veste. Toque de feutre bleu de France, à bords relevés tout autour avec aile blanche. Bottes de chevreau noir. Pantalon bouffant en diagonale, en dessous de la jupe et arrêté au-dessus du genou.

Ces jolis costumes d'enfants ont été choisis dans le magasin du *Chérubin*, 46, rue Caumartin.

DESCRIPTION DES BRODERIES

1. Parure, point de feston, genre guipure.
2. Bonnet d'enfant, plumetis.
3. Mouchoir, application tulle.
4. Suite et fin d'un alphabet.
5. Entre-deux, plumetis riche pour jupon.
6. Entre-deux, point russe, et galons pour jupons.
7. Entre-deux soutaché pour pantalons.
8. Fond du bonnet d'enfant.

CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

Pour la Belgique et la Hollande :

M. BOUSQUET DE TOURTOUR, grande place, n° 28. (Entrée particulière, rue des Harengs, n° 20, à Bruxelles.)

Pour toute l'Angleterre :

A Londres, chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Davies street, Berqueley square.

Correspondants pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie :

Aux directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

Pour la Toscane et les Etats Romains :

M. Joseph KIERNERK, rue Cerrettoni, près l'hôtel d'York, n° 4663, premier étage, à Florence.

On peut s'abonner aussi à tous les bureaux de messageries et chez tous les libraires.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

SE PUBLIE EN DEUX ÉDITIONS

L'ÉDITION MENSUELLE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 12 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 24 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 patrons découpés de grandeur naturelle, de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

L'ÉDITION BI-MENSUELLE

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 24 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 36 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 planches de broderies et travaux,
- 4° 24 patrons découpés de grandeur naturelle de robes ou confections,
- 5° Plusieurs morceaux de musique inédite pour chant et piano,
- 6° Et une multitude de fantaisies en tapisserie, crochet, tricot, etc.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 18 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.



lours noir avec petite aumônière de côté. Col de toile piquée. Chapeau franc-tireur relevés, orné de plumes de chevreau noir.

8. Costume de garçon de tume de diagonale bleu de Fr plis égaux revenant les uns s taffetas bleu disposés d'un s petite broche d'argent au mil tonné de losange d'argent. sur les côtés, faisant poche deux côtés de la veste. To France, à bords relevés tout che. Bottes de chevreau noir diagonale, en dessous de la du genou.

Ces jolis costumes d'enfan magasin du *Chérubin*, 16, r

DESCRIPTION DE

1. Parure, point de feston
2. Bonnet d'enfant, plum
3. Mouchoir, applica
4. Suite et fin d'un alpha
5. Entre-deux, plumetis
6. Entre-deux, point rus
7. Entre-deux soutaché
8. Fond du bonnet d'enfa

LA

LE MONIT

L'ÉDITION

PARAISANT LE 15 DE

- 1° 12 numéros grand i
- 2° 24 gravures de mod
- 3° 12 patrons découpé robes ou confec

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

CORRESPONDANTS

chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au rue Gasparin, 29.
que et la Hollande :
DE TOURTOUR, grande place, particulière, rue des Harengs, les.)
Angleterre :
chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Da- queley square.
nts pour l'Autriche, l'Allemagne, Russie :
urs des postes de Cologne et de russe).
cane et les Etats Romains :
IERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel 3, premier étage, à Florence.
bonner aussi à tous les bureaux de t chez tous les libraires.

GANTE

ET DE L'ENFANCE

ÉDITION BI-MENSUELLE

1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

éros grand in-8°, format de luxe, ures de modes colorées, ches de broderies et travaux, ons découpés de grandeur naturelle de es ou confections, leurs morceaux de musique inédite pour at et piano, me multitude de fantaisies en tapisserie, chet, tricot, etc.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 18 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.

Paris. — Imprimerie Dubuisson et C^e, 5, rue Coq-Héron,



4 artiklar omby af J. H. Rindorff
7-8 Sept

XV^e ANNÉE. — N^o 348. — 15 Juillet 1868.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

JOURNAL LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, PROFESSIONNEL

BUREAU D'ABONNEMENT : 64, RUE SAINTE-ANNE, A PARIS

GRAVURES 890 ET 894 — PATRON COUPE

VISITES DANS LES MAGASINS

Qu'il fait chaud! C'est le cri universel. Toutes les femmes agitent leur éventail, ce sceptre léger et charmant, si puissant dans certaines mains. On fait des éventails nouveaux en paille; c'est distingué et sans prétentions. J'ai vu cela dans la maison Violet. D'autres encore très simples en ébène avec le chiffre en nacre. D'autres en gros grain s'assortissant à la toilette et montés en écaille, en burgan ou en ivoire. Les éventails de crêpe pailletés d'argent, d'or ou d'acier sont encore ravissants; ils ont l'air de grands papillons aux ailes couvertes d'une éblouissante poussière. On trouve encore dans la maison Violet toutes les senteurs, tous les vinaigres embaumés

qui détendent les nerfs et rafraichissent l'atmosphère.

Comme il y a quelque danger à gêner la circulation du sang pendant la saison chaude, on ne saurait apporter trop de soin au choix de son corset; toute pression mal comprise peut amener des accidents, dont trop souvent la cause reste ignorée. La grande expérience de la maison Josselin la désigne entre toutes aux mères de famille pour la confection du corset des jeunes filles, qui ont particulièrement besoin de n'être point gênées dans leurs mouvements.

Le corset *Zéphir*, le corset *Mignon*, répondent à toutes les exigences de cette nature; ce ne sont pas précisément des corsets, mais des ceintures faites de telle façon, qu'elles soutiennent la taille, l'amincissent, lui ajoutent de la grâce tout en laissant la respiration parfaitement libre.

Pour tous les autres genres de corsets que fabrique la maison Josselin, il est inutile de les louer de nouveau, leur célébrité est sans rivale, et la clientèle de toutes les cours de l'Europe en est la meilleure preuve.

On n'est pas toujours disposé à faire voyager son argenterie, et c'est en effet lui faire courir de grands risques.

29.9.941

C'est rendre service à nos lecteurs que de leur indiquer la maison Ménard et Saivres, qui fabrique dans des conditions de légèreté et de simplicité excellentes, pour la campagne, des services à thé et à dessert d'une parfaite élégance.

Cette orfèvrerie néerlandaise, où le cristal joue un grand rôle, est précisément le luxe de l'été; les fruits et les fleurs y produisent le meilleur effet; le nettoyage en est facile et la solidité absolue.

La maison Ménard et Saivres a donné un grand développement à tout ce qui concerne le service de table. Cela ne l'empêche pas de continuer à créer de charmants modèles de bijouterie, et en ce moment sa collection de gros médaillons d'or mat avec chiffres entrelacés, émaux, pierres précieuses, etc., est des plus complètes et des plus séduisantes. Ses colliers, qui forment bracelets à volonté, s'assortissent avec les médaillons, et si l'on y ajoute des boucles d'oreilles pareilles, on a la parure complète pour toilette d'été; car il est à remarquer que la mode actuelle, qui exige la variété dans les bijoux, ne permet pas qu'on en porte à la fois un grand nombre.

Voici un bijou d'un autre genre: c'est la petite machine de famille de M. Martougen; elle a aussi son écrin coquet qui, sous la forme d'une petite table à ouvrage, cache son infatigable aiguille.

Cette petite machine à coudre fait des merveilles, et l'usage se répand parmi les jeunes filles du meilleur monde de s'amuser à confectionner elles-mêmes la plus grande partie de leur trousseau.

Nous avons vu des chemises de batiste cousues, piquées de cette façon, qui semblaient sortir des mains des premières lingères de Paris.

C'est encore un succès pour la machine Martougen (système Wheeler Wilson), après s'être installée dans tous les ateliers de couture, de venir prendre sa place dans les salons.

Toutes les femmes peuvent orner elles-mêmes leurs petits chapeaux de campagne; il leur suffit de demander une garniture de fleurs à la maison Baptiste Blanjot; on leur donnera à leur choix des touffes ou des guirlandes légères si bien montées, qu'avec quelques épingles leur chapeau sera bien orné.

Tous les genres de fruits font bon effet sur la paille. MM. Baptiste Blanjot fabriquent les fruits avec une vérité et un soin tout particuliers. Le mélange des mûres et des roses est un de leurs triomphes; les cerises, à tous les degrés de maturité, ont le double avantage d'être très jolies et parfaitement solides; les grappes de cassis mé-

langées aux groseilles rouges, avec feuillage métallique, ont aussi beaucoup de caractère.

Comme fleurs, nous citerons les pavots de toute espèce et les fleurs des champs de cette maison, qui sont des modèles en ce genre.

JULIE DE PUISIEUX.

COURRIER DE LA MODE

Il faut pour ainsi dire commettre des indiscretions aujourd'hui pour être au courant des dernières nouveautés, car elles sont cachées dans des caisses prêtes à être emportées, ou exposées dans les ateliers de nos grandes maisons, dont la porte n'est pas toujours facile à entr'ouvrir.

Comme fantaisies luxueuses, il faut mettre en première ligne les broderies de fleurs de couleur sur toute espèce d'étoffe, et particulièrement, et ceci est le cachet de cette année, sur des étoffes de laine.

Il y en a même une, la plus nouvelle de toutes, nommée *toile mexicaine*, qui est un mélange laine et soie fort épais.

Là-dessus on brode en laine et soie des guirlandes un peu massives, qui font ressembler ces costumes à des vêtements orientaux.

On en prépare plusieurs pour l'Impératrice.

Ceux qui sont brodés sur laine blanche sont incontestablement les plus jolis.

Quoique le mélange des couleurs fasse beaucoup d'effet, quelques femmes qui aiment la simplicité font broder les leurs d'un seul ton avec des arabesques.

Le noir fait bien sur tout; le corail sur blanc, bleu sur blanc, sont préférés pour les jeunes filles.

Ce genre de costume n'admet guère que deux formes: un premier jupon avec broderie dans le bas disposée en guirlande mince, une seconde jupe beaucoup plus bouffante et relevée par des nœuds de rubans de laine très fine (on en fabrique exprès pour cet usage).

Le corsage se fronce légèrement dans le dos et devant; les manches sont plates sans autre ornement qu'une broderie en bas.

Une ceinture de laine simplement effrangée se noue derrière avec de longs pans.

L'autre forme a le jupon semblable, mais une polonaise à la place de la jupe bouffante.

La polonaise est brodée tout autour et sur le côté qui croise en dessus. On y ajoute également la ceinture.

Tout ceci peut être imité d'une manière moins coûteuse; mais ces deux formes restent le type de ce qui est généralement adopté pour les bains de mer et la campagne.

Il faut faire tout autre chose dès qu'on quitte la laine pour la toile ou la mousseline. Les robes de toile écrue, toujours très en faveur, se maintiennent à cause du grand avantage qu'elles ont de se pouvoir blanchir facilement.

Leur ornementation ne comporte aucun élément étranger; c'est le grand volant Marie-Antoinette à plis plats couchés du même côté terminant la première jupe toujours courte.

Le même volant plus bas autour d'une tunique carrée, et les mêmes plis plats sur des nœuds en éventail qui relèvent la tunique de chaque côté, et sur la grande ceinture à pans-écharpes qui l'ornent derrière.

Ces plis se refont avec un coup de fer, et ainsi ces robes conservent l'aspect du neuf, même après avoir été lavées.

On rend ces toilettes un peu plus élégantes en substituant au jupon de toile un jupon de sultane rayée de couleur vive.

La maison Despaigne a un grand choix de ces jolis costumes, et on lui demande généralement les deux Jupons pour une seule tunique.

Elle fait aussi des costumes Manon Lescaut d'une charmante coquetterie.

La sultane rayée en fait le fond, un lainage léger compose les tuniques, et la sultane réapparaît sous la forme d'une sorte de corsage-guimpe. Ces corsages sont très variés de coupe et d'ornements.

Les uns, décolletés carrés, conviennent aux jeunes filles; les autres, décolletés devant seulement, à la Bretonne, sont très commodes pour porter à la campagne.

La maison Despaigne a la spécialité d'un petit vêtement auquel elle a donné le nom de bain de mer.

C'est un pardessus d'un drap façonné très moelleux, qu'elle nomme drap-canevas. Cela est très léger et très chaud à la fois.

La forme tient du mantelet et de la rotonde, mais elle est beaucoup plus gracieuse que toutes ses devancières.

Toute sa clientèle en emporte en partant. Le

blanc et le rouge sont les couleurs préférées des élégantes.

Les formes de chapeaux qui accompagnent tous ces costumes se rapprochent plus ou moins du toquet; cependant, on voit s'élargir les ailes du chapeau de campagne proprement dit. Cela est assez rationnel, puisqu'il est destiné à garantir du soleil.

On en fait en paille belge et en paille de riz, et leur dimension permet de les orner de plumes longues.

Le velours figure aussi beaucoup dans tous les ornements, surtout le velours noir.

La maison Batiste fait de très jolies guirlandes de fleurs mélangées qui font très bon effet sur ce genre de chapeaux.

L'année dernière, les enfants seuls ont porté le cha, eau annamite ou japonais, ce petit plateau qui ressemble un peu à la partie supérieure de l'instrument nommé chapeau chinois; mais cette année, les femmes l'adoptent pour le jardin et la campagne. On l'orne en posant dessus tout autour de petits croisillons de velours noir et au milieu une touffe de fleurs assez volumineuse; c'est fort original et plus gracieux que ne le fait penser la description.

Pour chapeaux de ville, toujours la fanchon, aussi étroite que possible; beaucoup de fleurs et des mélanges dans lesquels on recherche des oppositions très marquées: ainsi, des fleurs de Grenade et du réséda, du laurier rose et des marguerites des prés, des épis d'orge et du cassis, etc. Ces mélanges se retrouvent dans les coiffures de bal et de soirée; car si l'on ne danse plus à Paris, c'est que les orchestres appellent les danseuses dans les stations thermales et dans les casinos des bords de l'Océan.

Les toilettes blanches sont là toujours en très grande majorité.

La fantaisie de chaque femme élégante ne se manifeste guère que dans sa coiffure.

Ce n'est pas trop du talent multiple d'un fleuriste comme M. Dubois pour répondre à tant d'exigences.

Outre les couronnes rondes dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, et qui restent toujours préférées par les femmes aux traits réguliers, la maison Dubois fait en ce moment une variété de poufs et d'aigrettes Louis XV et Louis XVI qui sont le plus joli complément de ces charmants visages parisiens, où la physionomie embellit des traits souvent irréguliers.

L'aigrette de fleurs est l'invention et le triomphe de M. Dubois.

Il la compose avec une hardiesse et une légèreté qui tiennent de l'art.

Nous citerons l'aigrette de boutons de roses mélangées qui se pose un peu de côté, tourne autour de la coiffure et se termine par une trainasse longue qui dépasse beaucoup l'épaule par derrière.

La coiffure de lilium blanc moucheté de rose, avec traîne également, le mélange des épis de seigle et des pavots, celle de pervenches et de feuilles de saules, l'aigrette de violettes de toutes nuances, le mélange charmant de cassis et de boutons d'or qui, après avoir servi comme coiffure, produit le plus joli effet sur un chapeau de paille Cobourg, etc.

Il est à remarquer que M. Dubois place toujours les fleurs épanouies dans son pouf et ne compose guère ses traînes que de boutons et de feuillages très légers.

La souplesse de ces traînes permet de les employer de diverses façons.

Nous en avons vu une dernièrement, formée de clématites et de boutons de roses, qui, relevée tout simplement avec les deux grosses tresses d'un chignon Marguerite, coiffait délicieusement une jeune femme à l'Opéra.

JULIE DE PUISIEUX.

La mode a parfois de singuliers caprices, on se demandera un jour comment nos Parisiennes, dont on connaît le goût exquis, ont pu porter pendant si longtemps des peignes aussi disgracieux, aussi incommodes : peigne à charnière, peigne doré, peigne argenté, peigne russe, peigne acier, peigne jais, peigne applique, et enfin peigne verroterie. — Il était impossible qu'une pareille mode durât. Nous constatons avec infiniment de plaisir la renaissance du peigne d'écaille, le seul que puisse porter une femme du monde.

Le peigne d'écaille, sobre d'ornement mais à forme gracieuse, a reparu sur la tête de bien des élégantes au dernier grand bal de M^{me} la comtesse de Portalès. Personne n'ignore que c'est dans les splendides et hospitaliers salons de l'aimable comtesse que s'imposent les nouvelles toilettes et les nouvelles coiffures. Attendons-nous donc à voir reparaître avec éclat ce complément, cet ornement indispensable d'une jolie coiffure.

D'une pierre deux coups

Le 5 août 1866, mon ami Gustave Laurent donnait son repas de noces chez un restaurateur de Batignolles. Il y avait nombreuse et joyeuse compagnie, tous employés des pompes funèbres, et pourtant gais comme des pinsons.

Esquissons d'abord à grands traits quelques-uns des invités.

D'abord, Adolphus Collignon, ancien trombone du 72^e de ligne, actuellement maître de cérémonies dans les grands enterrements.

Puis, Alfred Garbet, bureaucrate médiocre, mais en revanche mangeur émérite, et ne reculant pas devant un pain de quatre livres accompagné d'un gigot.

Enfin, comme personnage remarquable, un jeune lycéen fumant beaucoup, buvant de même.

Comme femmes, la mariée, jeune personne charmante, à l'œil noir, au teint bronzé, quelque chose d'oriental dans le regard, dans la démarche, dans toute la personne.

Sa sœur, jeune brune à l'œil bleu, est encore demoiselle. Si elle n'a pas la beauté de la Vénus de Milo, en revanche elle possède toutes les grâces de la femme parisienne ; c'est tout dire.

Les couverts sont mis. Les convives ont déjà fait de nombreuses libations pendant la journée qui a été chaude, et quelques-uns commencent déjà à ressentir les effets de l'absinthe et du madère.

Le jeune lycéen, André, — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — capable d'engloutir en un jour l'Achéron, si l'Achéron était un fleuve de vermouth et de bière, André, disons-nous, est plus ému que les autres.

Il a voulu *faire l'homme*. Or, qu'il soit permis ici à l'auteur d'ouvrir une parenthèse pour exprimer sa façon de penser sur ce qu'on appelle ordinairement *faire l'homme*.

Faire l'homme consiste généralement à absorber une grande quantité de cognac sans sourcilier, à fumer comme un bateau à vapeur suisse, à trancher d'un air important les questions les plus graves sans les avoir jamais étudiées, en un mot, *faire l'homme* c'est tout bonnement faire et dire beaucoup de bêtises.

Ceci tendrait à prouver que l'homme est un assez triste sire, ce dont nous n'avons jamais douté.

Donc, notre collégien avait voulu *faire l'homme*. Aussi, avait-il bientôt trouvé le châtement de sa vanité. Déjà il commençait à pâlir, lorsque son voisin, Alfred Garbet, le transporta chez un pharmacien où, grâce à un peu d'ammoniaque, M. André put r'ouvrir les yeux et retrouver tant bien que mal l'usage de sa raison.

Cet incident terminé, les convives se mirent à table, et Garbet se plaça à côté d'Adelina, la sœur de la mariée.

Ce rapprochement avait un double but : d'abord Alfred était amoureux d'Adelina, et puis il avait un appétit gigantesque, tandis qu'Adelina ne mangeait presque rien, ce qui fait que, pendant le dîner, elle lui passa toutes ses portions.

Heureux Alfred!!!

Rien ne troubla ce paisible festin, animé par la franche et bonne gaieté d'une jeunesse travailleuse et honnête.

Car, il ne faut pas l'oublier, tous les convives étaient des prolétaires.

Enfin, arriva le fromage, un fromage superbe, ma foi! Il venait directement de Troyes en Champagne, et sentait son fruit d'une lieue.

Avec ce fromage, le vin du même pays, le cliquot, le moët, et avec ce vin les chansons, le dessert obligé des Français.

— Qui va commencer? cria Alfred entre deux bouchées.

— Toi! répondirent ses camarades.

— Mais vous voyez bien que je ne peux pas, fit le malheureux la bouche pleine.

— Si! si! Tu chanteras ton grand air :

Toi qui connais les hussards de la garde,
Connais-tu pas le trombone du régiment.

— Parfait! parfait! s'écria André d'un air malicieux. Collignon préludera à l'accompagnement sur son cuivre.

La proposition fut adoptée à l'unanimité. Alfred étouffait : il venait de terminer une dinde, et tenait à la main sa sixième livre de pain.

Collignon alla prendre son instrument, dans lequel le jeune André avait eu le soin de vider une carafe.

— Et surtout attaquez vigoureusement, fit l'enfant terrible.

Collignon, connu de tous pour la puissance de son souffle, attaqua son morceau à pleins poumons.

Une immersion générale s'ensuivit. Chacun courait en criant : Sauve qui peut!

Le col empesé du marié était trempé, le fromage de son voisin arrosé, et, pour comble de

malheur, le beau-père de la mariée ouvrait la bouche pour y porter son verre de champagne, lorsqu'il avala malgré lui ce qui n'en était pas.

— C'est de l'eau de cuivre! pensa-t-il en lui-même.

Profitons de cette confusion générale pour revenir aux deux héros de notre véridique histoire, et remontons à quelques mois.

Par une fraîche soirée du mois de mai 1866, M^{lle} Adelina était allée se promener dans le bois de Meudon, à peu de distance de la maison de son père.

Elle était partie, comme d'habitude, riieuse et folle, insouciant du lendemain.

Tantôt elle courait après un papillon, tantôt elle poursuivait, mais en vain, un lièvre effaré, et, ne songeant qu'à sauter, qu'à jouer, elle s'était laissé surprendre par la nuit.

Tout à coup, au détour d'une allée, un homme à la figure sinistre, abritée par un chapeau à larges bords, se présente devant elle.

La frayeur d'abord la saisit, puis elle veut rebrousser chemin, et retourner en hâte à la maison de ses parents.

Mais l'inconnu lui a déjà barré le passage et s'est approché d'elle.

— Holà! la belle! est-ce donc moi qui vous fais peur?

Adelina ne répond rien et cherche à fuir; alors l'étranger la prend par la taille, et la retenant vigoureusement :

— Vous ne m'échapperez pas! dit-il avec un infernal sourire.

La pauvre enfant veut crier, mais l'épouvante lui serre le gosier; après des débats inutiles, une lutte désespérée, elle va devenir la proie de son infâme agresseur, lorsqu'un jeune homme, armé d'un énorme gourdin, débouche au coin d'un sentier.

Il fond sur le misérable et, d'un coup asséné sur la tête, l'étend à ses pieds sans connaissance.

Epuisée par la lutte, Adelina tombe inanimée dans les bras de son sauveur.

A ce moment, la lune, sortant d'un nuage, éclairait la gracieuse figure de la jeune fille.

Qu'elle était belle ainsi, pâle, inanimée, les paupières baissées, la bouche à demi ouverte, laissant éclater d'un pur éclat deux rangées de perles! Comme son cœur palpitait avec violence tandis qu'elle s'abandonnait tout entière à celui qui venait de lui sauver plus que la fortune, plus que la vie... l'honneur!

Alfred, — car c'était lui, — déposa sur le gazon son précieux fardeau, cherchant à ramener à la vie celle qu'il aimait déjà, peut-être à son insu.

Au bout de quelques instants Adelina rouvrit les yeux.

— Ne craignez rien, dit le jeune homme en lui prenant doucement les mains, vous êtes sous ma protection et malheur à qui voudrait toucher à un cheveu de votre tête.

En disant ces mots, Alfred attachait sur les yeux de la jeune fille un regard langoureux, auquel celle-ci répondit par un geste qui signifiait :

— Merci, je me fie à vous.

Une demi heure plus tard, Alfred et Adelina frappèrent à la porte de la demeure de celle-ci, et le jeune homme s'éloignait discrètement, promettant de revenir, si les parents de la jeune fille l'y autorisaient.

— Mon Dieu ! comme tu rentres tard ! fit la mère avec inquiétude en voyant rentrer sa fille la figure encore bouleversée de l'aventure qui lui était arrivée. Qu'as-tu donc ? Tu parais toute troublée.

Adelina raconta en quelques mots comment elle avait été attaquée et comment un brave jeune homme l'avait soustraite à un péril imminent.

— J'espère que nous irons le remercier, ajouta-t-elle, et pas plus tard que demain.

Les parents furent de cet avis et l'on décida que dès le lendemain, une visite de remerciement serait faite à Alfred, qui demeurait pendant l'été à Meudon, chez une vieille tante, à peu de distance de la maison d'Adelina.

Le lendemain soir, la jeune fille mit plus de temps que de coutume à sa toilette, essayant tour à tour ses diverses robes, ses différentes coiffures. Enfin, après avoir été suffisamment satisfaite de l'examen de sa personne dans toutes les glaces de la maison, elle se rendit, en compagnie de ses parents, chez la tante d'Alfred.

De son côté, le jeune homme avait mis plus de soin que d'habitude à faire le nœud de sa cravate. Or la cravate est chez l'homme le miroir de l'âme. A-t-il du chagrin, du souci, il met sa cravate tout de travers. Est-il amoureux, va-t-il en conquête, comme disent les bons gens, il refait vingt fois le nœud de sa cravate et y apporte chaque fois un art infini.

La conversation, d'abord générale et remplie des banalités ordinaires, se divisa bientôt en deux camps et, tandis que les vieux parents parlaient entre eux de leurs vignes, de leurs blés de leurs pommes de terre, les deux jeunes gens s'étaient

insensiblement rapprochés et causaient à l'écart, de quoi ? Je n'en sais rien, mais ce qu'il y a de positif, c'est que depuis ce temps-là les deux familles se virent tous les jours et qu'au bout d'un mois la tante d'Alfred demanda pour son neveu la main de M^{lle} Adelina.

Le père d'Adelina, homme positif, qui ne voyait le bonheur de ses enfants que dans le nombre des écus qu'ils pouvaient posséder, accueillit assez froidement cette demande. Alfred ne gagnait que douze cents francs par an, et sa tante, n'ayant que la même somme pour revenus, ne pouvait guère lui constituer une dot.

Si Alfred eût été seul à briguer la main d'Adelina, il eût eu peut-être quelque chance de succès. Mais... car il y a toujours dans notre existence des *mais* malencontreux, — Alfred avait pour rival un commis au Mont-de-piété, homme d'un âge presque respectable et gagnant deux mille francs par an.

Et tout en étant flatté de la demande d'Alfred, le père d'Adelina pensait que sa fille serait plus heureuse avec un homme *sérieux* (quarante ans) émargeant 166 fr. 65 par mois, qu'avec un jeune homme encore un peu léger et ne touchant que cent maigres francs à la fin de son mois.

Il ne dissimula pas ses appréhensions à la vieille tante qui de son côté fit valoir la conduite sage de son neveu, l'avenir qu'il avait dans son administration et l'héritage qu'elle devait lui laisser un jour.

Sans rien promettre, sans rien refuser toutefois, le père d'Adelina pria M^{me} Garbet de patienter encore un peu, voulant, disait-il, avoir le temps de la réflexion.

Lorsque la bonne femme vint rendre compte de sa démarche à son neveu, celui-ci faillit perdre connaissance.

— Je connais le père d'Adelina, dit-il, c'est un homme juste mais sévère et inflexible. Adelina ne sera jamais à moi.

Et le pauvre garçon désespéré ne parlait rien moins que de se tuer.

Sa tante le prit par les deux mains et, à force de persuasion, parvint à lui rendre un peu de courage en même temps qu'une lueur d'espérance.

Le lendemain, en revenant de son bureau, Alfred rencontra à la descente du chemin de fer Adelina qui l'attendait.

— Mademoiselle, lui dit-il, j'ai à vous parler. Voulez-vous faire quelques pas avec moi dans la campagne ?

— Certainement, répondit la jeune fille, j'étais

venue à votre rencontre parce que je voulais aussi vous parler. Je sais tout. Mon père m'a tout dit.

— Eh bien !

— Eh bien ! je ne veux pas être la femme d'un autre que vous, et si mon père ne consent pas à notre mariage, j'irai flirter mes jours dans un couvent.

Alfred croyait rêver.

— Quoi ! s'écria-t-il, vous m'aimez donc !... Oh ! que cet aveu sorte de votre bouche !... Que je l'entende pour vous croire, car depuis hier, je souffre horriblement.

— Moi aussi, dit Adelina, car je vous aime.

Et elle se laissa doucement aller dans les bras du jeune homme, qui imprima sur son front un baiser brûlant.

Les oiseaux qui chantaient leurs adieux au soleil couchant furent seuls témoins de ce doux serment d'amour.

A dater de ce jour, Alfred se mit au travail avec une ardeur nouvelle. Deux mois après, il était mis à quinze cents francs.

Pendant ce temps-là, son ami et futur beau-frère Gustave Laurent, se joignait à sa fiancée Alexandrine pour obtenir des parents d'Adelina un mot d'encouragement, d'espoir, en faveur d'Alfred.

Le père d'Adelina hésitait cependant toujours. D'un côté, il se sentait de la sympathie pour ce brave jeune homme qui aimait tant sa fille. D'autre part, il ne pouvait s'empêcher de trouver l'employé au Mont-de-piété un *homme sérieux*, ce qui était, à son avis, la meilleure garantie de bonheur pour une jeune fille.

— En effet, pensait-il, un homme d'un certain âge prend le mariage au sérieux. Il ne va pas, comme ces petits jeunes gens, courir après des femmes. Que dis-je ? des cocottes. Il reste auprès de sa femme, lui prodiguant tous ses soins, tout son amour. Ah ! si Alfred avait seulement dix ans de plus !...

Un jour qu'il était en train de se faire ces graves réflexions, Adelina, qui n'avait pas perdu son temps, arriva tout émue d'indignation.

Sur son visage pourtant se peignait une joie secrète.

— Papa, dit-elle en arrivant, je ne veux pas, je ne peux pas épouser votre vilain commis du Mont-de-piété.

— Pourquoi ? dit le père.

— Parce qu'il a... parce qu'il a... une maîtresse.

— Une maîtresse !

— Oui ! et j'en suis bien sûre ; depuis quelque

temps je m'en doutais, j'avais plusieurs fois rencontré ce monstre ayant au bras une femme et glissant mystérieusement dans les rues de Paris. Chaque fois, il s'était troublé à ma vue. Enfin, un jour je le suivis sans être aperçue. Ils entrèrent près de la gare de Strasbourg dans une brasserie allemande. Cachée par un voile épais, je pus suivre toutes leurs allures et lorsqu'ils furent partis je demandai au comptoir si l'on connaissait ces deux consommateurs. Le patron me répondit affirmativement, mais avec un sourire que je compris très bien, et m'indiqua la demeure de cette femme. Je m'élançai sur la trace de l'inconnue et je la vis entrer avec mon prétendu dans une maison située rue de Flandre, à la Vilette. Je m'adressai à la concierge, et, pour mieux lui délier la langue, je lui glissai cinq francs dans la main. C'est ainsi que j'appris ce que je voulais. Il est inutile, je pense, de vous en dire plus long.

Le père d'Adelina resta stupefait.

— Comment ! s'écria-t-il, un homme de quarante ans ! Un homme sérieux ! A qui se fier ? Mon Dieu ! Adelina, tu épouseras Alfred.

Cela se passait huit jours avant la noce de Gustave et d'Alexandrine.

A cette occasion, Alfred composa la chanson que l'on va lire.

Mais c'est ici le moment de revenir à l'endroit où nous avons laissé le lecteur au début de cette histoire.

Lorsque les invités furent remis de leur trouble, on se remit à table. La gaieté, l'animation, reprirent peu à peu. Puis on chanta, on récita des saynettes comiques. Un jeune homme — rempli de tact — se mit à énumérer en vingt huit couplets tous les désagréments du ménage, ce qui jeta un certain froid dans l'assemblée.

Le jeune André, lui, s'était tout à fait endormi.

Enfin, lorsque ce fut le tour d'Alfred, il commença ainsi sur l'air de *Gais enfants de Bacchus* :

Toutes les qualités de ton Alexandrine,
Je veux les célébrer en vers alexandrins.
Dis-lui que dans le Nord, où sont les noirs sapins,
On ne trouva jamais une perle aussi fine.

Cette enfant belle et brune a du Midi les charmes
Son œil noir est brillant plus que l'astre du jour.
Ton bonheur te fera parfois verser des larmes,
Mais quels pleurs sont plus doux que les pleurs de l'amour ?

Alexandrine à toi, Gustave. Oh ! c'est un rêve,
Rêve de nuit, de jour, rêve réalité.

Sa jeunesse est pour toi : pour elle, c'est ta séve ;
Pour tous deux, j'en suis sûr, c'est la félicité.

Son front pur, son teint brun, ses lèvres de carmin
Et ses beaux cheveux noirs t'ont fait tourner la tête ;
Car tu voudrais déjà te trouver à demain...
Mais je m'arrête ici... sans quoi... je deviens bête.

— Oh ! oui, cria-t-on de toutes parts.
— Pour ta punition, tu épouseras Adelina, dit son père.
— Ah ! mais alors il faut nous improviser encore un petit couplet, observa la tante d'Alfred.
— Soit ! fit celui-ci.
Et il commença ainsi :

A côté des yeux noirs que je viens de chanter,
Je vois briller des yeux d'un bleu pur et sans tache,
Clairs comme l'eau de roche et qui vous font rêver :
C'est sur Adelina que mon regard s'attache.

Adelina, veux-tu prendre en pitié ma flamme ?
Ta sœur Alexandrine, ainsi que son époux,
M'ont assuré jadis que tu serais ma femme ;
Nous aurons fait ainsi d'une pierre deux coups.

ALFRED JAL.

LA COMTESSE D'ALGUE

I

Le coucher du soleil a doré l'horizon de reflets lumineux.

Les ténèbres vont bientôt envelopper la terre.
Les derniers rayons du jour qui fuit glissent à travers les branches feuillues des tilleuls et vont se perdre dans les massifs ombreux.

Le parc est silencieux.

C'est l'heure où les oiseaux remontent gaiement vers leurs demeures aériennes, pour s'endormir sous le regard de Dieu.

A la lourde chaleur du jour a succédé une atmosphère pleine de fraîcheur et de senteurs embaumées.

Un pas léger trace un imperceptible sillage sur le sable fin qui tapisse la grande allée ; bientôt il change de direction, et le froissement d'une robe de soie qui caresse le tronc des grands arbres annonce qu'une femme vient de s'engager dans un chemin qui conduit au mur de clôture.

Une petite porte s'ouvre, et la robe s'élançe au dehors.

Le parc est contigu à un bois solitaire.

La nuit est venue.

C'est à peine si le regard peut distinguer les sentiers qui se croisent et s'enchevêtrent.

Et cependant on dirait que cette femme a le pouvoir de faire écarter devant elle les branches et les hautes herbes, car sa marche n'accuse aucune hésitation, et chacun des détours du labyrinthe lui semble familier.

— Oh ! Marguerite ! Marguerite ! je t'attends, et mon cœur compte les minutes qui s'écoulent.

— Prends patience, jeune homme, la bien-aimée viendra. Encore quelques minutes, et ses baisers rafraîchiront ton front brûlant.

— Quelques minutes ! Ah ! ah ! ah ! l'amère dérision ; et, pendant ces minutes, qui pourra préciser le nombre des grincements de dents des damnés qui souffrent ! qui pourra mesurer la longueur du temps à celui qui agonise ! qui pourra apaiser les atroces douleurs qui torturent ! qui saura enfin empêcher les terribles pressentiments d'agiter mon esprit !

Oh ! les hommes qui fractionnent le temps en heures et en minutes, plutôt que de le diviser en peines et en joies, en douleurs, en ivresses, en regrets et en espérances !

C'est qu'il aime Marguerite à ce point qu'il mourrait si elle ne venait pas au rendez-vous qu'elle lui a donné.

Elle vient, c'est elle, la voilà !

— Dans mes bras, âme de mon âme ! sur mon cœur ! Car, Dieu me pardonne cette horrible pensée, mais j'ai cru un moment que vous ne viendriez pas ; mais tu es là devant moi, ma main touche ta main, ma voix parle à ta voix. Oh ! merci, mon Dieu, merci à vous, qui me donnez une heure de joie suprême.

— Gabriel !

— Qu'avez vous, mon beau lis aimé ? j'ai senti votre corps frissonner.

— Rien ; j'avais cru entendre marcher.

— Enfant, c'est quelque chérubin des cieus qui est venu vous contempler. Il est là, derrière nous, qui joint ses mains au-dessus de nos têtes.

— Gabriel... je t'aime ! je t'aime !



Ils sont assis
de deux en deux

se précipite tombe à genoux devant le ca-
de deux en deux, en jetant un long cri de

à la comtesse.

ieu

e

.

it

890

na

lle

qui

ers

les

s lè-

ent :

Algue.

eau, et

il tres-

LAC.



890

068

890

890

F. H. J. J. J. J.
11/11/11

GASTERS 890
1868

890

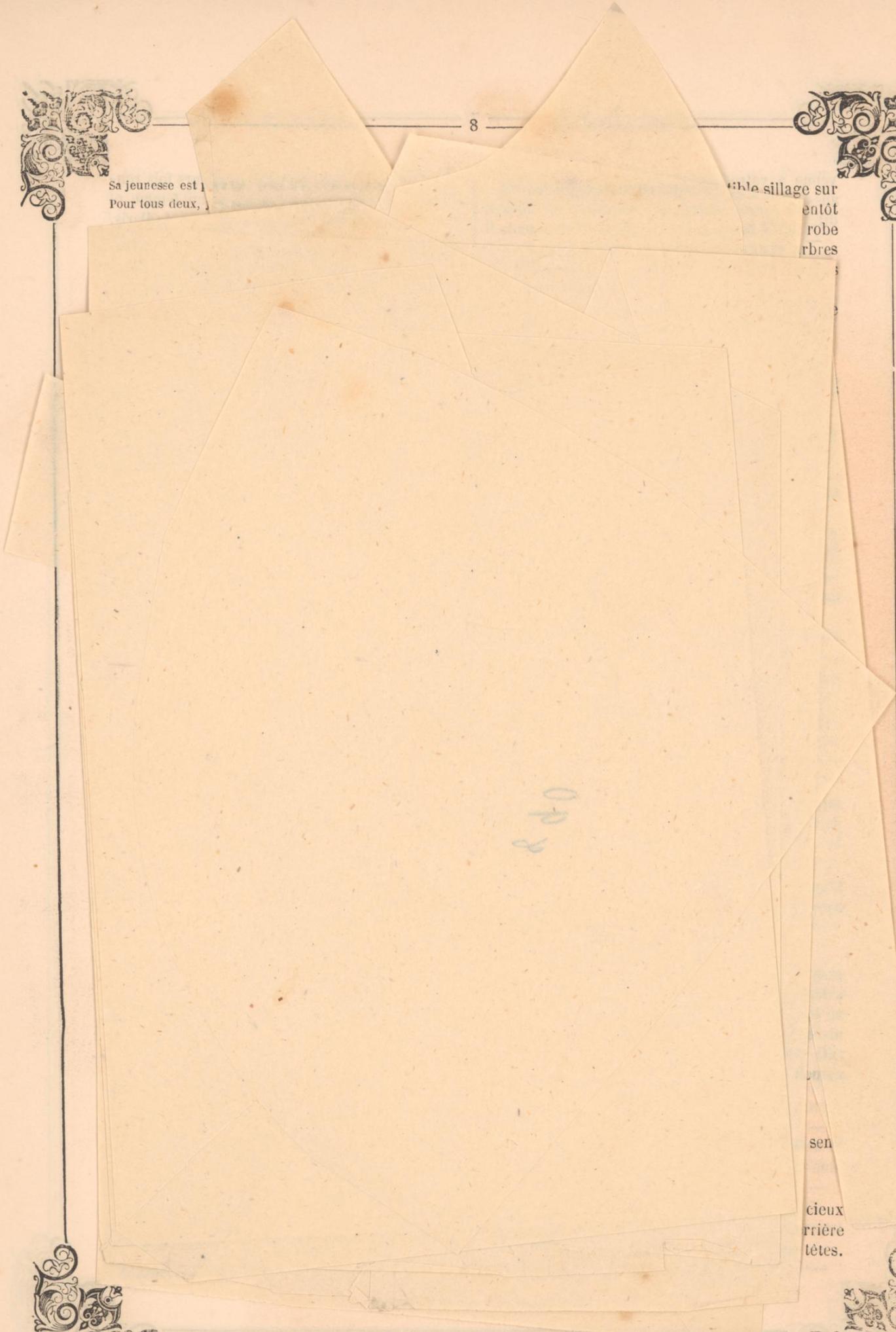
890



Sa jeunesse est
Pour tous deux,



le sillage sur
entôt
robe
rbres



OP



sen
cieux
rrière
têtes.



Ils sont assis l'un auprès de l'autre, s'enivrant de doux propos et de tendres baisers.

Oh ! le beau groupe que celui formé par deux jeunes gens s'entretenant à voix basse de leurs projets de bonheur et d'avenir...

La terre peut trembler.

Les cieus s'ouvrir.

Insensibles à tout ce qui les environne, rien ne peut troubler la béatitude dont ils jouissent.

Oh ! le merveilleux gazouillement que celui de deux amants.

Ce ne sont que de longs discours composés de ces deux mots : je t'aime ! Ce ne sont que des phrases célestes empruntées au séraphique langage des anges.

Écoutons un peu la divine harmonie qui s'échappe des lèvres entr'ouvertes de Marguerite d'Algue et de Gabriel de Sève.

— Marguerite, ma blanche colombe, vous avez donné la vie à mon cœur, car j'existais depuis vingt-cinq années, et cependant je n'avais jamais dit : Je vous aime ! Marguerite, vous êtes la femme du comte d'Algue, et pourtant je suis à vos genoux, car je vous prie, je vous prie des larmes dans les yeux et des larmes dans le cœur : brisez ce joug qui vous tient captive, laissez-moi vous emmener loin de France ; je mettrai l'Océan entre cet homme et vous, et nous irons cacher notre bonheur dans de profondes solitudes. Comprenez vous, Marguerite, cette immense félicité de tout instant, vivre l'un pour l'autre sous le seul regard de Dieu ! Seuls, libres, libres !

— Gabriel, je t'aime ai-je dit, et je n'ai pas la force de m'arracher de tes bras. Oui, nous partirons, mon bien-aimé. Que m'importe le monde ! que m'importe le jugement des hommes ! Je t'aime, à toi chaque heure de mon existence, à toi chaque souffle de ma poitrine embrasée, à toi mes pensées, mon âme...

— Oui, Marguerite, à nous l'éternité, car la mort est impuissante devant l'amour !

— Oh ! la mort, ce serait l'ineffable extase si elle nous frappait tous deux pour nous transporter ensemble dans les régions célestes !

Soudain une vive lumière apparut derrière le taillis abritant la clairière où se trouvaient les deux jeunes gens, et une détonation se fit entendre.

— Tué ! tué ! Gabriel, le bien-aimé de mon cœur. Ah !

Et Marguerite tomba à genoux devant le cadavre de son amant, en jetant un long cri de rage et de douleur.

Un homme s'était avancé jusqu'à la comtesse.

— Votre main, madame ; j'ai fait bonne chasse aujourd'hui, et l'on soupe ce soir au château. C'est vous, ma belle épouse, qui ferez les honneurs à mes joyeux convives. Ah ! ah ! ah ! qu'avez-vous donc ? J'ai tué un homme, bast ! c'était un braconnier. D'ailleurs, j'ai droit de haute et basse justice ici, car je suis le comte Robert d'Algue. Venez, madame.

II

Chantez, vierges saintes, les louanges du Seigneur.

Que vos voix s'élèvent comme un pur encens vers le trône du Très-Haut.

Chantez, car votre noble phalange vient de s'accroître d'une pénitente.

Comme elle est belle, sœur Marthe, avec son long voile et sa robe de bure !

Mais qu'elle est pâle et comme son œil brille d'un éclat singulier.

Chantez, vierges saintes, c'est une brebis qui rentre au bercail.

La voilà qui élève ses mains suppliantes vers le grand Christ d'ivoire ; elle va prononcer les vœux qui la séparent à jamais du monde.

— Gabriel ! Gabriel !

Ce sont les seuls mots qui sortent de ses lèvres.

Elle veut marcher, ses genoux chancellent : elle tombe la face contre terre.

Elle est morte, la comtesse Marguerite d'Algue. Dieu prenne pitié de son âme !

Le vieux comte est seul dans son château, et chaque soir, quand sonnent neuf heures, il tressaille et fait un signe de croix !

H. GOURDON DE GENOUILLAC.

COURRIER DES SALONS

Où est Paris?... Le voilà dispersé de toutes parts. A moins d'occuper une position officielle, d'être député, sénateur, avocat, procureur, président et d'avoir de grands intérêts à débattre, il est impossible, quand on tient salon dans le monde, de ne pas quitter Paris quand le mois de juillet est arrivé.

Les départs se sont même effectués en juin. Il n'est plus question de bals et de fête. On a pourtant dansé à l'ambassade ottomane. Rossini, Bermyer et d'autres célébrités n'ont pas encore quitté Paris. Lamartine est à Chaillot. M. Guizot est parti. M. Thiers à Saint-Germain-en-Laye où il occupe la maison du comte Walewski. Les habitudes de M. Thiers sont, à Saint-Germain, ce qu'elles sont à Paris, ce qu'elles sont partout, quand il a à sa disposition des bois et des parterres. Il se lève à cinq heures du matin, descend quelques minutes au jardin, se fait servir une tasse de lait. Vers six heures il entre dans son cabinet de travail, où il reste jusqu'à onze heures, fait sa toilette, déjeune à midi. A une heure il se met au travail jusqu'à cinq heures. Puis il se promène de nouveau. Il dîne à sept heures et reprend son travail jusqu'à onze heures et minuit. Il reçoit d'assez nombreux visiteurs auxquels il consacre les heures de loisir dont il peut disposer avant et après le dîner. Il ne sort jamais de l'enceinte du petit parc qui entoure la maison.

Malgré l'extrême chaleur, il y a encore du monde au théâtre et la salle de l'Opéra était élogiquement rempli le soir de la reprise d'*Herculanum*. On y remarquait: le prince Paul de Metternich, avec sa charmante femme et Son Altesse l'ambassadrice d'Autriche, sa belle-sœur; la Duchesse de Fernan-Nuñez, avec sa belle et élégante compagne, M^{me} Mesa. Dans la loge de service, la marquise de Gallifet avec M^{me} Cordier. Dans la loge du marquis de Casariera, lady Mary Craven — une vraie page de keep-eake — avec la baronne de Porlly; le baron et la baronne Gustave de Rothschild; la marquise d'Imirot, le général comte d'Oraisne, M. Auber, le comte de Solms Scœnewald, le vicomte de Bonneval, la vicomtesse Duvilliers, M^{me} Abeille, le marquis de Castelbajac, M. Baker, le comte Schouweloff, le duc de Bauffremont, le comte de Charnacé, M. Bagier, le marquis et la marquise Alexandre

de Las Marismas, M^{me} Alfred Musard, le prince de Radziwill, M^{me} Jules de Saux, etc., etc.

La cour est encore à Fontainebleau, mais elle va partir à son tour en excursion thermique et maritime. L'Empereur pour les eaux de Plombières et l'Impératrice pour la plage de Biarritz.

A la seconde réunion des courses de Fontainebleau, le Prince Impérial occupait seul avec sa suite la tribune impériale lorsque le prix de la Coupe a été couru.

Trocadero, à M. le comte de Lagrange, était arrivé le premier. Son propriétaire a été appelé auprès du jeune prince qui lui a remis fort gracieusement la coupe en lui disant :

« C'est la première fois que cette mission m'échoit, et je me félicite, M. le comte, d'avoir à commencer par vous. »

Quelques instants plus tard, l'Empereur et l'Impératrice sont arrivés en char à-bancs et ont été reçus au pied de la tribune par le Prince Impérial, ayant à ses côtés son gouverneur, le général Frossard, son précepteur et son écuyer M. Buchm.

Après les courses, il y a eu au château un grand dîner auquel avaient été invités le préfet et les trois députés de Seine-et-Marne, M. et M^{me} Gillois, M. et M^{me} Abeille, M^{me} la marquise de Gallifet. On avait retenu les généraux Douai et Castelnau dont le service était terminé et qui auraient dû retourner à Paris dans la matinée du dimanche. Après le dîner, il y a eu promenade sur les pièces d'eau, dans les différentes embarcations, qui ont toutes été mises à la disposition des invités.

Le même soir, M. le baron de la Rochette recevait à dîner dans son château de la Rochette, voisin de la forêt de Fontainebleau, plusieurs membres du Jockey-Club présents à la réunion, entre autres MM. Henry Greffulhe et le vicomte Paul Daru.

L'autre lundi, M^{me} Mélanie Waldor donnait un beau et intelligent dîner de vingt couverts dans sa charmante propriété de Marnes-la-Coquette, contigue au parc de Villeneuve-l'Étang. M. Lefebvre-Durullé, le comte de Béthune, M. Auguste Vito, M^{me} Claude Vignon, M^{lle} de Poligny, M. Louis Leroy, faisaient partie des convives. Après le dîner, M^{me} Waldor a pu donner à ses invités le plaisir d'une promenade dans le parc de Villeneuve-l'Étang, si remarquable, et qu'il est permis à si peu de personnes de visiter.

Paris a donc changé tout d'un coup sa physiologie. On ne rencontre plus les beaux équipages qui faisaient le tour du lac de huit à dix heures du soir. Les villes d'eaux sont déjà encombrées

de baigneurs. Et les plages en vogue, telles que Dieppe, Trouville, Etretat et Boulogne-sur-Mer, on commencé leur saison un mois d'avance.

Beaucoup de belles dames se sont donné rendez-vous à Dieppe, qui a reconquis toute la vogue aristocratique et élégante du temps de la bonne duchesse de Berry. Quand on a passé une saison à Dieppe, on veut toujours y revenir. Aucune plage n'offre le coup-d'œil pittoresque et animé de la terrasse de Dieppe. Il n'existe rien de pareil ailleurs. Toutes les élégances sont réunies et toutes les richesses se coudoient. Mais, chose étrange, on n'y reconnaît plus la Parisienne, à moins qu'on ne tombe sur la toilette la plus excentrique et la plus osée, de mauvais goût presque toujours. L'étrangère a certaines audaces de toilette, mais elle est rarement saltimbanque, tandis que la Parisienne l'est presque toujours. A qui la faute?... Qu'elle ne s'en prenne qu'à elle-même. Autrefois, elle faisait type d'élégance. La Parisienne primait tout. Sa toilette était une étude de simplicité charmante. Elle laissait aux étrangères les excentricités de la toilette et aux provinciales les couleurs tranchantes. On était Parisienne du moment qu'on ne s'affichait pas et que la toilette avait un parfum de coquetterie modeste qui révélait la femme comme il faut; aujourd'hui la Parisienne se compromet. Elle se serait désespérée qu'on la prit pour une honnête mère de famille. Elle pose en *cocodette*. Elle en a les allures, la mine, la tournure, le langage et l'excentricité au faciès.

La terrasse de Dieppe sera bientôt animée de coquets trumeaux Louis XV. La saison est favorable aux bains de mer. Chaque plage a pour ainsi dire ses costumes *ad hoc*. Les toilettes de Dieppe sont moins osées et de meilleur goût que celles de Trouville. De même que la société est moins mêlée et plus aristocratique à Ems qu'à Bade.

Ce qui a perdu le goût en France, c'est qu'on a adopté avec une facilité trop grande les modes anglaises et qu'on les a assimilées à nos toilettes féminines et masculines. Chaque nation nous a, pour ainsi dire, imposée ses fantaisies les plus étranges. Il en est résulté un amalgame de costumes des plus grotesques, ayant pris à l'Anglaise son toquet, à la Russe son bachelick, à l'Espagnole sa mantille, à l'Allemande ses cheveux dépeignés, à la Prussienne ses toilettes aurore. La Française s'est arrangée de tout cela et elle s'est rendue ridicule.

Il s'est produit pour les costumes masculins les mêmes erreurs de mauvais goût. Le Français n'a rien de la roideur aristocratique de l'Anglais

de bonne compagnie, et il s'emprisonne le cou dans les mêmes cravates et les mêmes cols, et le corps dans les mêmes habits, ce qui lui donne une tournure guindée et comique. Les hommes du meilleur monde en villégiature s'habillent en grooms anglais ou en planteurs des colonies, avec la veste blanche et le Panama à larges bords.

L'Anglais, le Prussien et le Russe restent toujours eux-mêmes. C'est pourquoi ils l'emportent en distinction sur le Français.

Le costume adopté pour la saison d'été est le costume Watteau, relevé, chiffonné, serré par derrière jusqu'aux hanches.

Pour quelques Watteau typiques, élégants, coquets et charmants, que de Courbets ridicules?...

Les femmes trop grandes habillées en costume Watteau ressemblent à des grues perchées sur leurs pattes. Les femmes trop fortes à M^{me} Thierret dans les *Saltimbanques*. Il faut une extrême jeunesse, beaucoup de finesse et une certaine allure dégagée que toute femme qui a passé la trentaine ne peut plus avoir.

Combien de temps va durer cette bergerade? Que les femmes sérieuses et économes y réfléchissent. La fantaisie convient aux fantaisistes. Elle dure une saison, un caprice.

Tous ces trumeaux Louis XV vont se produire à Bade et à Ems, et jusque dans la coquette ville d'Aix, en Savoie, qui vient d'inaugurer par une fête splendide l'éclairage au gaz de la ville.

Aix-les-Bains regrette toujours la charmante femme qui lui a donné une réputation intelligente et littéraire et qui l'a mise en évidence pendant de si longues années. C'est à Ems, cette année, que M^{me} Marie Rintazzi ira en villégiature.

Le *Journal de Trouville* a débuté le 1^{er} juillet. Il est dirigé par M. Eugène Mirel, avec la collaboration de chroniqueurs et de poètes parisiens.

Mais les deux événements du jour sont le succès de la *Lanterne* et l'apparition du *Gaulois*, journal quotidien (du soir) littéraire et politique, dirigé par M. Henry de Pène et par M. Tarbé des Sablons. Le premier numéro contient un *Salut au public*, signé Henry de Pène et Tarbé des Sablons. Une *Chronique* de M. Edmond About. *La Vie parisienne*, par Octave de Paris. *L'esprit des autres*, revue des journaux par Edouard Fournier. *Ateliers et coulisses*, par Louis Leroy. Des éphémérides mondaines et théâtrales de Roger l'Étrange. *La Gastronomie* de Balthazar. Une nouvelle à la main. Des menus propos. Les *A parte* de la Chanoinesse. Des échos. Des faits divers.

MARQUISE DE FIRMIANI.

ALBUM DE LA TRAVAILLEUSE

RECETTES DIVERSES

Par ces temps de chaleurs tropicales, on pourra peut-être trouver à utiliser les recettes suivantes :

Propriété du charbon de bois. — Si l'on a de la viande ou du poisson un peu avancés, on prend un nouet de toile, que l'on remplit de charbon de bois pulvérisé, on le fait tremper dans l'eau avec la viande, ou on le fait bouillir si cette dernière est passablement avancée; toute odeur disparaîtra, et la viande deviendra d'un tendre extraordinaire.

Mais il est encore plus utile de savoir conserver dans un état parfait la viande et le poisson que de savoir les rendre serviables; aussi allons-nous indiquer le moyen de pouvoir les conserver longtemps, même en été.

Conservation du poisson. — On lui fait jeter un bouillon dans de l'eau salée; puis on le met au frais dans cette même eau qui doit tout à fait le recouvrir.

Vingt quatre heures après, on le fait bouillir une seconde fois, en ajoutant encore du sel.

Conservation des viandes par le charbon. — On prend du charbon de bois très sec, que l'on pulvérise. La viande doit être posée sur ce charbon et en être enveloppée, le tout mis dans un vase qu'on ferme hermétiquement.

La viande peut être expédiée ainsi et se conserver trois ou quatre semaines. Avant de la faire cuire, il suffit de la laver dans l'eau fraîche.

On peut aussi conserver les volailles et le gibier par le même procédé, mais il faut d'abord que les pièces soient vidées, plumées et nettoyées, et l'on remplit leur intérieur de poussière de charbon.

La conservation est encore plus certaine si l'on enfouit les vases dans la terre ou dans le sable.

Si l'on connaît les plantes médicinales, on pourra utiliser ses promenades à la campagne pour faire les récoltes suivantes :

Thé de Haller. — On mêle des feuilles de sommités de sauge avec du lierre terrestre, de la

mélisse, de l'hysope, de la petite centaurée, du caille-lait et des fleurs de camomille; tous ces ingrédients se mettent en parties égales.

Ce thé s'emploie en infusion.

Les thés suivants sont d'une récolte plus simple et plus facile.

Nouvelle espèce de thé. — On emploie les feuilles de fraisiers des forêts, qu'on recueille immédiatement après la maturité des fruits. On les fait sécher au soleil ou torrifier sur des plaques chaudes.

Thé économique. — On passe à l'eau chaude 500 grammes de feuilles d'aubépine; on les soumet ensuite à l'action de la vapeur jusqu'à ce qu'elles deviennent d'une teinte olivâtre; ensuite on les fait sécher.

Voici maintenant deux recettes de pudding. La première servira à utiliser des fruits dont on trouve difficilement l'emploi, surtout quand on les récolte en assez grande quantité.

Pudding de mûres ou de groseilles vertes. — On fait une pâte, on l'étend sur une table, on la garnit à l'intérieur d'une bonne quantité de mûres en pleine maturité; puis on reploie la pâte sur le fruit et l'on forme une boule, qui est mise dans un bol. Le tout, enveloppé dans un linge bien noué, est plongé dans de l'eau bouillante, où on le laisse cuire une heure ou deux, selon sa grosseur.

La pâte se fait ainsi : 1 livre de farine, 4 onces de graisse de bœuf hachée menu, de l'eau chaude et un peu de sel.

Le pudding de groseilles vertes se fait de la même manière.

Pudding de cabinet. — On coupe des tranches de pain d'un centimètre d'épaisseur, on beurre et on saupoudre de sucre un moule, dans lequel on place une tranche de mie de pain, puis une rangée de raisins secs, et alternant toujours ainsi, on arrive jusqu'à un centimètre du bord. On a le soin, en plaçant les raisins, de laisser au milieu un peu de vide, puis on verse sur le tout une crème froide faite ainsi : 4 œufs, 2 onces de sucre en poudre dans un demi-litre de lait chaud aromatisé; on passe.

Le pudding se fait alors cuire au bain-marie comme une crème, avec feu dessus; quand la crème est prise, on le retire du feu, on le sert chaud, avec une sauce autour.

On le perfectionne encore en mettant, au lieu de pain, de la brioche ou du biscuit, que l'on

perge de kirsch ou de rhum, et des lits de fruits confits coupés en filets.

La sauce suivante se servira avec toute espèce de puddings, bien qu'on puisse manger ces derniers tout au naturel.

Sauce pour le plum-pudding. — On fait fondre du beurre très frais, on le mêle avec du sucre râpé très fin et une cuillerée de rhum; le tout se bat avec une cuiller, tout en ajoutant du rhum ou du vin de Madère. Cette sauce, pour être réussie, doit être faite promptement et avoir la consistance de la mayonnaise.

Les confitures suivantes sont excellentes, quoique peu connues :

Confiture de cédrat. — On met des cédrats pelés et coupés en tranches carrées dans de l'eau fraîche, où on les laisse pendant neuf jours, en renouvelant l'eau tous les jours; on aura eu le soin de les piquer avec une fourchette; après les avoir fait blanchir, on les met dans un sirop de sucre. Cette confiture se fait cuire en plusieurs fois, doucement et longtemps.

Nous allons donner la recette d'une lessive facile et prompte d'exécution.

Lessive nouvelle. — On met sur le feu 4 kilogramme de savon avec un peu d'eau; on en fait une bouillie qu'on délaye avec 45 litres d'eau; on y ajoute ensuite une cuillerée à bouche d'essence de térébenthine et deux cuillerées d'ammoniaque; on fouette le tout avec un petit balai. On y met alors le linge sec, qu'on y laisse deux heures avant de le savonner. Il faut avoir le soin de couvrir le cuvier. L'eau de savon peut, si l'on veut, servir deux fois, mais il faut y ajouter une cuillerée d'essence de térébenthine et une cuillerée d'ammoniaque. On rince le linge à l'eau tiède et on le passe au bleu.

Terminons par quelques recettes de parfumerie hygiénique.

Vinaigre rosa. — On fait macérer pendant quinze jours 250 grammes de roses rouges mondées de leur onglet et sèches, dans 4 kilogrammes de bon vinaigre blanc ou rouge. Il faut avoir le soin de bien fermer le vase contenant le mélange et de l'agiter de temps en temps; on filtre après la macération.

Vinaigre de romarin. — On met 400 grammes de fleurs de romarin dans 3 litres de vinaigre naturel; on distille le tout de manière à en retirer un litre et demi.

Vinaigre de toilette. — On mêle 8 litres d'alcool à 33° avec 45 grammes d'essence de lavande, 4 grammes de canelle et 4 grammes de girofle; on laisse macérer le mélange pendant huit jours, en remuant de temps en temps; on ajoute alors 2 litres de vinaigre blanc d'Orléans, 1/2 litre d'eau de Cologne, 60 grammes d'extrait de benjoin, 60 grammes d'extrait de storax, 125 grammes de vinaigre pur et 4 grammes d'alcali volatil. Pour donner de la couleur, on ajoute encore de l'orseille, puis on filtre au papier.

LA TRAVAILLEUSE.

PATRON DÉCOUPÉ DE GRANDEUR NATURELLE

PLANCHE 890

Robe à corsage décolleté carrément et tunique dentelée représentée par la septième figurine de la planche de modes d'enfants, n° 890.

Ce modèle est dans les proportions convenables à une petite fille de sept à huit ans, c'est à dire un peu au dessous de l'âge indiqué par la gravure et sa description. C'est à dessein que nous avons fait cette réduction d'âge, car le même costume peut se faire avec avantage pour celui que nous avons choisi.

Le modèle est composé de sept parties : le dos, le côté, le devant et le jokey du corsage décolleté carrément et le dos, le côté ainsi que le devant de la tunique terminés par de grandes dents.

Cette tunique pourrait être figurée sur la jupe et celle-ci coupée plus longue et ronde du bas; mais comme le haut de la coupe de l'une et de l'autre est identique, nous avons préféré celle qui accuse le dentelé et qu'il est facile de prolonger jus qu'au bas de la jupe ronde.

Les trois parties de cette jupe présentent ensemble six dents du bas dont une dent et demie dans le devant, une dent et demie dans le dos et deux dents dans le côté. C'est donc trois dents que le devant comme le dos présentent chacun dans le bas, lorsqu'ils sont coupés doubles sans couture au milieu. Si l'on désirait le côté plus large au détriment du dos et du devant, on le pourrait faire en laissant au côté la largeur en plus que le devant et le dos aurait de moins dans leur ensemble, mais ce changement entraînerait

nécessairement une autre disposition de la dentelure du bas.

Ainsi que l'indique la description de la gravure, ce modèle se compose ainsi : robe de couleur au dessous, taffetas mauve ou de toute autre couleur d'une nuance fraîche, et au-dessus, robe de mousseline dont nous donnons le patron. Cette robe de mousseline est ornée de plis, biais et entre-deux, dessinant toute la disposition et la dentelure, choux de mousseline brodé au-dessus de chaque dent, tant à la jupe qu'à celles qui sont figurées au corsage, jokey rappelant cette disposition et, au bas des manches qui font partie de la chemisette, revers qui rappellent cette garniture.

Cette même coupe conviendrait parfaitement à un petit costume de deux couleurs simplement orné de biais liserés et très petites ruches. Dans tous les cas, les nœuds et grands bouts de ruban indiqués par le dessin seront d'un charmant effet.

Ainsi, un corsage décolleté, avec jokey en pointe, revers de manche et jupe dentelée, par dessus un corsage montant à manche coudée et jupe demi-courte ; les deux de nuances de taffetas assez différentes avec garniture ruchée au bord de celle de dessus, feront une charmante petite toilette de ville que nous recommandons d'une façon toute particulière comme composant le plus charmant petit costume pour enfant de sept à huit ans.

THIRIFOCQ.

THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — *Galatée.* — Reprise. — Débuts de M^{me} Sallard. — M^{me} Sallard avait déjà fait une certaine sensation au Théâtre-Lyrique, où elle avait joué le rôle de Gilda dans *Rigoletto* et celui de Marguerite dans *Faust*. Ses débuts dans *Galatée*, à l'Opéra-Comique, ont été accueillis avec une véritable faveur. L'air de la *Coupe* a été enlevé avec un brio et une voix magnifiques, et elle a dû redire le troisième couplet. Ce sera une excellente acquisition pour le théâtre. — Prochainement les débuts d'un nouveau ténor dont on dit le plus grand bien, M. Desjaspres. Il a choisi, pour subir la redoutable épreuve,

le rôle difficile de Zampa. Souhaitons-lui bonne chance. Il est jeune, amant de l'art, et a droit à tous les encouragements.

VARIÉTÉS. — *Les noces de Merluchet.* — Une pièce vraiment amusante, imitée du *Chevreuil*, un grand succès d'Odry. Que dire de cette reprise ? M. Gobain est loin de valoir Lassagne. Mais en attendant de payer avec la pièce, il en rend la monnaie ; c'est déjà quelque chose. M^{lle} Vernet, qui joue Louison, se défend mal contre l'embonpoint.

AMBIGU. — Après la *Czarine*, la *Prise de Pékin*, que l'on répète activement. Puis, après la *Prise de Pékin*, un grand drame de MM. Th. Barrière et Léon Beauvallet.

CHATELET. — Les *Pirates de la Savane* sont ents à reparaitre ; à quoi cela tient-il ? On parle d'une indisposition de miss Menken, n'est-ce pas plutôt la chaleur qui inquiète le directeur ?

PIERRE ZACCONE.

JARDIN MABILLE. — Bal tous les soirs. — Grande fête les mercredis et samedis.

AVIS

Les réclamations non accompagnées d'une des dernières bandes du journal seront considérées comme non avenues, cette formalité étant indispensable pour qu'il y soit fait droit.

PLANCHE 890

1. Toilette de petite fille. — Robe de foulard b'anc rayée de bleu. Petit corsage à bretelles ornées de petites ruches de rubans de taffetas bleu de ciel. Manches courtes. Guimpe de mousseline à petits plis ornée d'un entre-deux brodé. Manches pareilles. Bas blancs. Bottines de satin français bleues boutonnées de nacre.

2. Toilette de fillette. — Robe en toile écrue garnie dans le bas d'un plissé; sur le plissé un galon blanc. Fichu Marie-Antoinette à pélerine arrondie et grandes pattes, le tout bordé d'un plissé retenu par un galon blanc. Toquet de paille marron orné d'une écharpe de tulle brodé noir enroulée autour de la calotte. Corsage blanc à col de toile fine piquée et manches à coude avec poignet de toile. Bottines de cuir de Russie couleur écrue.

3. Costume de petite fille en popeline écossaise orné sur la jupe de trois petits velours cerise. Petite poche en forme d'écusson garnie d'un velours cerise. Corsage en popeline écossaise avec veste par dessus taillée toute droite n'arrivant pas plus bas que la taille et entourée de velours cerise. Col et manches de bati-te piquée. Chapeau de paille anglaise orné de velours noir et de fleurs des champs. Chaussettes blanches. Bottes de chevreau noir.

4. Costume de garçon. — Petite jupe à plis plats en drap de fantaisie léger bleu marine. Nœuds de gros grain bleu sur les côtés de la jupe. Veste à petites poches ornées de galon et sur chaque galon des losanges d'argent. Losanges d'argent boutonnant la veste. Sur la manche, trois galons terminés par un losange d'argent. Grand col de toile piquée. Chapeau canotier en paille anglaise orné d'un ruban bleu.

5. Toilette de petite fille. — Robe de taffetas rose décolletée carrée entourée d'un tuyauté de taffetas pareil. Manches courtes garnies d'un tuyauté découpé. Ceinture de taffetas rose à gros nœud avec pans terminés par un nœud. Gimpe de mousseline à plis avec manches garnies d'un poignet brodé. Bottes de satin français gris perle.

6. Costume canotier pour garçon de huit à dix ans. Blouse de popeline ou de drap léger gris poussière serrée à la taille par une ceinture vernie. Grand collet en étoffe pareille à la blouse avec ancre brodée aux coins. Pantalon bouffant serré au genou. Bas rouges.

7. Toilette de jeune fille. — Robe de dessus en taffetas mauve recouverte d'une jupe de mousseline blanche ornée de petits plis et d'un entre-deux. Tunique simulée par des dents en mousseline brodée, surmontées d'un entre-deux. Choux de mousseline brodée au-dessus de chaque dent. Corsage décolleté carré orné dans le bas des mêmes dents en mousseline brodée. Nœuds de taffetas mauve sur les épaules. Nœud de large ruban mauve attaché à la ceinture avec pans flottants. Chapeau de paille de riz avec couronne de campanules.

8. Costume de petit garçon. — Pantalon de toile écrue orné de petits galons de laine couleur corail. Veste arrondie ornée de même de galons corail. Chemisette de toile à plis, col et manches piqués. Bottes de cuir de Russie.

PLANCHE 894

Première mise. — Robe de sultane rayée, de couleur mauve. Jupe ronde, terminée par un volant en biais froncé, avec petite tête montée à plis très creux. Seconde jupe formant tunique, bordée en bas de dents surmontées d'un biais de taffetas mauve. Corsage plat, décolleté, à manches justes, ornées dans le bas de deux petits biais de taffetas mauve. Fichu-mantelet pareil à la robe, montant derrière, fermant en cœur devant et croisant à partir de la ceinture, d'où il retombe à pans pointus sur les côtés de la jupe; ce fichu-mantelet découpé à dents et entouré d'un biais de taffetas mauve, avec nœud-cocardé en taffetas mauve posé au bas des pans. Ceinture de même taffetas, fermée par un chou pareil. Un petit fichu de mousseline à bord dentelé rehausse le décolleté du corsage, et au bas des manches des petites manchettes dentelées répètent cette disposition. Au cou, gros médaillon or et améthyste, attaché à un velours noir. Petit toquet de paille noire, orné d'une plume frisée mélangée mauve et noir. Gants de chevreau. Bottines en satin gris tout étoffe à talons Louis XV. Ombrelle mauve pareille à la robe, avec manche de tuya.

La jupe ronde que représente cette figurine n'est ni courte ni longue; elle est disposée dans cette moyenne longueur ou 105 cent. devant correspondant à 109 ou 110 derrière, et coupée en six lés, dont celui du devant et ceux des côtés du devant sont de biais, les côtés du dos très peu biaisés et le dos coupé tout à fait droit, c'est-à-dire simplement composé d'un lé d'étoffe plié en deux dans sa longueur. Dans cette disposition, le dos et les côtés de la jupe sont plissés ou froncés, à volonté, à la ceinture, et le devant, ainsi que les côtés de devant, sont plats. L'ensemble du bas de cette jupe présente une largeur moyenne de 3 m. 50. Le volant qui la termine ne la prolonge pas; il est posé dessus, en sorte que ses fronces ou plis ne se déforment pas, et qu'ils peuvent y être fixés de place en place par des points (ceci est de rigueur pour le volant à tuyaux ronds). La seconde jupe présente la même disposition dans la partie du haut; elle est simplement plus courte.

Deuxième mise. — Robe de toile écrue. Jupe ronde avec volant monté à plis creux, avec trois petits biais de taffetas vert au-dessus. Seconde jupe coupée en tunique carrée devant, où elle est ouverte, et ornée des mêmes biais de taffetas vert que la première jupe, puis de trois grands biais verts posés en écharpe qui partent de la ceinture et se prolongent jusqu'au bas des côtés de la tunique, où ils se terminent par un petit volant surmonté d'un chou de taffetas très touffu. Le corsage, montant ou décolleté à volonté, se cachant sous un petit mantelet Louis XV; celui-ci à pans carrés devant, entouré d'un volant liséré de vert et d'un biais de même couleur. Derrière, ce mantelet forme fichu en s'arrêtant dans la ceinture, d'où s'échappe une petite basque disposée en éventail, et il présente un capuchon arrondi orné d'un biais vert. (Ce capuchon peut être mobile ou même supprimé, à volonté.) Une ceinture en pareil à la robe, bordée de vert, retombe, avec nœud plat et longs pans, sur la tunique, et ferme devant par un

chou de taffetas vert et petit volant qui la termine. Cette toilette est complétée par un toquet de paille belge, entouré de feuillage et de mûres métalliques; ces dernières nuancées depuis le cerise pâle jusqu'au noir. Un voile de gaze à pois, disposé de façon à retomber derrière ou à se ramener, à volonté, sur le visage; des gants de Saxe et des bottines en cuir de Russie, couleur naturelle.

Pour la coupe de la jupe ronde de cette toilette, même observation que pour la première, dont nous donnons plus haut le détail, et la seconde jupe ou tunique, disposée de même dans le haut, se termine du bas à deux degrés de longueur, c'est-à-dire le derrière plus long que les côtés.

Ces deux jolies toilettes sont sorties de la maison Leclerc-Vollant, qui en offre en ce moment un grand nombre destinées aux bains de mer ou à la campagne.

CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

Pour la Belgique et la Hollande :

M. BOUSQUET DE TOURTOUR, grande place, n° 28. (Entrée particulière, rue des Harengs, n° 20, à Bruxelles.)

Pour toute l'Angleterre :

A Londres, chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Davies street, Berkeley square.

Correspondants pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie :

Aux directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

Pour la Toscane et les Etats Romains :

M. Joseph KIERNERK, rue Cerrettoni, près l'hôtel d'York, n° 4663, premier étage, à Florence.

Agent for North America : S. T. TAYLOR, 391 Canal-Street, New-York.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONTEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

SE PUBLIE EN DEUX ÉDITIONS

L'ÉDITION MENSUELLE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 12 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 24 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 patrons découpés de grandeur naturelle, de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 40 fr. ; Départements, 42 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

L'ÉDITION BI-MENSUELLE

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 24 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 36 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 planches de broderies, morceaux de musique crochet ou tapisserie.
- 4° 24 patrons découpés de grandeur naturelle de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 45 fr. ; Départements, 49 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.



chou de taffetas vert et petit volant qui la termine. Cette toilette est complétée par un toquet de paille belge, entouré de feuillage et de mètres métalliques : ces dernières nuancées depuis le blanc jusqu'au noir. Un voile de gaze à pois, tomber derrière ou à se ramener devant le visage; des gants de Saxe et de Russie, couleur naturelle.

Pour la coupe de la jupe même observation que pour la tunique, nous donnons plus haut le détail, et la tunique, disposée de même dans le bas à deux degrés de longueur, la jupe derrière plus long que les côtés.

Ces deux jolies toilettes sont de la collection de M. Leclerc-Vollant, qui en offre un grand nombre destinées aux bains de mer.

CORRESPONDANTS

chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au 29, rue Gasparin, 29.
 Belgique et la Hollande :
 M. DE TOURTOUR, grande place, 10, particulière, rue des Harengs, 10 (s.)
 Angleterre :
 M. Edouard CARRIÈRE, 57, D'Albany square.
 Autriche, l'Allemagne, la Russie :
 M. des postes de Cologne et de Brême (s.).
 Italie et les Etats Romains :
 M. CERRETONI, rue Cerrettoni, près l'hôtel de la Ville, premier étage, à Florence.
 North America : S. T. TAYLOR, 10, New-York.

LA

LE MONTEUR

L'ÉDITION MENSUELLE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 12 numéros grand in-8°
- 2° 24 gravures de modes colorées
- 3° 12 patrons découpés de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

MANTE

DE L'ENFANCE

ÉDITION BI-MENSUELLE

ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 12 numéros grand in-8°, format de luxe, de modes colorées, de broderies, morceaux de musique ou tapisserie.
- 12 patrons découpés de grandeur naturelle de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 19 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.



LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

JOURNAL LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, PROFESSIONNEL

BUREAU D'ABONNEMENT : 64, RUE SAINTE-ANNE, A PARIS

GRAVURE 895 — TAPISSERIE — PATRON COUPÉ

VISITES DANS LES MAGASINS

L'EMPLOI du foulard, qui est si bien la soierie de la chaleur, va s'accroissant de plus en plus; nulle femme ne quitte Paris sans emporter quelques-uns de ces jolis costumes, qui se composent : d'une jupe de pékin rayé et d'une tunique de foulard uni, la chemisette et les manches étant assorties au jupon. La *Colonie des Indes*, en prévision de cette grande vogue, vient encore de renouveler tous ses assortiments de nuances, les plus claires continuent à rester les plus élégantes; le gris La Vallière, le maïs rosé, la nuance souffre, le gris nacré, le vert laitieux, le bleu de Sévres, sont particulièrement adoptés pour les costumes Watteau. La *Colonie des Indes* possède aussi un choix complet de rayures crécle; par ces grandes chaleurs,

les fonds blancs à rayures fines sont d'une fraîcheur charmante.

Pour les robes simples et qu'on veut faire sans tunique, c'est encore à la *Colonie des Indes* qu'il faut en demander les éléments, car rien n'est varié comme les dispositions de ses semis sur fonds de toutes nuances; ses fleurettes ont une délicatesse idéale, et ses semis de pétales rivalisent avec les plus beaux chinés.

Depuis que la *Colonie des Indes* a découvert un procédé qui rend le foulard imperméable à l'eau, elle a augmenté, dans de grandes proportions, la place que sa souplesse et son brillant lui assureraient dans la toilette des femmes.

Sur lettre affranchie, la maison de la *Colonie des Indes* envoie de nombreux échantillons à toute personne qui en fait la demande.

C'est encore s'occuper de toilette que d'indiquer aux dames les jolies machines à coudre de M. Martougen, qui a songé spécialement à elles en faisant fabriquer de nouveaux guides qui permettent à toute personne, même à la moins habile en couture, d'exécuter tous les genres d'ornements sur les robes : piqûres des biais, ourlets des volants, bordures soutachées, etc. Avec les instructions qui sont envoyées en même temps

que la machine, on comprend très bien comment on doit s'en servir, et il n'est pas nécessaire de prendre des leçons.

Toute la parfumerie à base d'alumine pure est une spécialité de la maison Laboullée, aujourd'hui dirigée par M. Bonnamy, qui est l'inventeur de cet excellent produit, voit chaque jour surgir des contrefaçons qui lui causent un grand préjudice.

Il faut que nos lectrices prennent note qu'il n'a pas de dépôt et que le savon d'alumine pure ainsi que le fard d'alumine si utile pendant les chaleurs pour tonifier la peau sans l'altérer, ne se trouvent qu'à la maison Laboullée.

Il en est de même de son vinaigre de toilette, qui entretient la peau dans un état de fraîcheur perpétuelle, et que l'on emploie avec grand succès en lotions mélangé d'eau ou en en versant un petit flacon dans un bain. Après un voyage c'est d'un effet sûr pour faire disparaître toute trace de fatigue.

Nous avons dernièrement commis une erreur relativement aux machines américaines de l'inventeur Elias Howe (dont le seul dépôt à Paris est chez MM. André, Fontaine et C^e).

Il paraît que quelques-unes de nos lectrices ont fait une confusion et ne se sont pas rendu compte que la supériorité de ces machines était due à leur fabrication dans le pays même de leur célèbre inventeur, Elias Howe. Du reste, en les essayant, on s'aperçoit qu'elles possèdent tous les genres d'avantages que l'on souhaite : vivacité de mouvement en même temps que douceur, solidité et régularité dans le travail.

Leurs qualités sont bien constatées dans tous les ateliers où elles sont employées, et aujourd'hui les dames françaises les recherchent autant que les dames américaines elles-mêmes.

Quant aux prix, comme la taille et la destination de la machine le changent nécessairement, il est toujours préférable de s'adresser à MM. André, Fontaine et C^e, qui donneront à ce sujet tous les éclaircissements désirables.

L'on sait que la transpiration est fort nuisible à la chevelure, elle fait fréquemment tomber les cheveux et plus souvent encore elle les décolore.

Si l'on veut éviter ces graves inconvénients, il faut user, et surtout pendant les chaleurs, de l'eau de la Floride, qui les empêche de tomber et qui les ramène à leur nuance primitive lorsqu'ils l'ont perdue.

M. Guislain, qui seul possède le secret de cette admirable préparation, conseille pendant les chaleurs d'ajouter à l'usage de l'eau de la Floride celui de la pommade. Celle-ci complète les effets de

l'eau, en neutralisant tout à fait les acides de la transpiration.

C'est grâce à l'habitude de se servir de l'eau de la Floride que deux des plus célèbres comédiennes de Paris ont dû de conserver leur chevelure intacte, malgré un âge où d'ordinaire on a besoin d'avoir recours aux artifices; nous dirions bien ici leurs noms, si tout ce qui ressemble à une indiscretion ne nous était défendu. Mais bon nombre de nos lectrices les reconnaîtront et seront tentées de les imiter.

Nous recommandons tout spécialement l'emploi de l'extrait de fleurs de lis de Bayle pendant la saison des chaleurs.

C'est en effet le seul remède infailible pour prévenir et effacer le hâle, la couperose, les efflorescences, les boutons et feux au visage, et surtout ces vilaines taches appelées rousseurs ou masque.

Effet prompt et sans corrosif.

Nous ajouterons que l'extrait de fleurs de lys, dont le célèbre chimiste Bayle a découvert le secret, a la merveilleuse propriété d'effacer les rides et d'arrêter instantanément le cours des années.

Il est donc facile d'embaumer sa jeunesse et d'avoir toujours vingt ans.

Dépôt général à la pharmacie, 64, rue Basse-du-Rempart. Prix du flacon, 5 fr.

Les abonnés de ce journal recevront deux flacons franco contre l'envoi de 10 fr.

JULIE DE PUISIEUX.

La mode a parfois de singuliers caprices; on se demandera un jour comment nos Parisiennes, dont on connaît le goût exquis, ont pu porter pendant si longtemps des peignes aussi disgracieux, aussi incommodes : peigne à charnière, peigne doré, peigne argenté, peigne russe, peigne acier, peigne jais, peigne-applique, et enfin peigne verroterie. — Il était impossible qu'une pareille mode durât. Nous constatons avec infiniment de plaisir la renaissance du peigne d'écaille, le seul que puisse porter une femme du monde.

Le peigne d'écaille, sobre d'ornement mais à forme gracieuse, a reparu sur la tête de bien des élégantes au dernier grand bal de M^{me} la comtesse de Portalès. Personne n'ignore que c'est dans les splendides et hospitaliers salons de l'aimable comtesse que s'imposent les nouvelles toilettes et les nouvelles coiffures. Attendons-nous donc à voir reparaitre avec éclat ce complément, cet ornement indispensable d'une jolie coiffure.

COURRIER DE LA MODE

Il est vraiment difficile de parler en ce moment d'autres choses que des toilettes blanches, car la température impose les étoffes légères, et le blanc restera toujours ce qu'il y a de plus élégant en ce genre.

Pour le bal, car on danse en toutes saisons, il n'y a que le cadre des quadrilles qui diffère, pour le bal donc, voici la suprême élégance : c'est la robe de mousseline très claire, avec broderie en gerbe composée de fleurs en relief, c'est-à-dire dont les pétales sortent de la broderie, du moins d'un seul côté ; ainsi, chaque feuille se trouve brodée sur la robe par moitié et détachée sur l'autre. C'est admirable comme exécution.

Aussi, fait-on ces robes très simplement, avec ou sans traîne, et posées sur un transparent de couleur.

Elles ont pour ceinture une grande écharpe brodée de même aux bouts, ou un ruban très large de la couleur du transparent. C'est si beau que cela peut très bien servir pour robe de noce. En ce cas, il y faut ajouter de la dentelle, et la traîne doit être fort longue.

Les robes moins luxueuses d'ornements comportent toutes la tunique, ou au moins le pouf relevé derrière.

On dispose, en ce cas, un petit volant dans le bas, avec une tête arrêtée par un entre-deux ; au-dessus du volant, une série de plis plats en hauteur faisant tuyaux d'orgue et arrêtés au milieu par une piqure.

Ce qui fait l'originalité de cette disposition, c'est qu'elle n'est pas droite, mais s'adapte parfaitement aux courbes de la tunique relevée, qui complètent la robe. Il se comprend que les plis montent très haut sur les côtés et ont peu d'élévation devant et derrière.

La tunique à volant et à entre-deux forme pouf derrière, et est relevée par des nœuds abeille en mousseline ou en ruban, suivant que la robe est ou non posée sur un transparent.

Le corsage peut se décolleter carré avec entre-deux, ou se faire tout plat pour être porté avec un fichu à pans repliés sur la jupe.

Enfin, une robe encore plus simple, c'est le dernier modèle créé par M^{me} Godon, et qui mérite une mention spéciale.

C'est la robe de tarlatane très claire, ornée en bas de cinq biais pareils surmontés par cinq autres biais de simple toile satinée fixés par une piqure très fine.

Le mantelet ou la polonaise qui accompagne cette jupe n'a pas un autre ornement, et on ne peut se figurer combien la combinaison est heureuse, parce que le biais de toile fait l'effet d'un biais de satin blanc à se tromper à deux pas, et l'opposition du mat au clair n'a jamais été mieux employée.

C'est M^{me} Godon, qui fournit un grand nombre de nos lectrices, et elles reconnaîtront sans doute son goût dans nos descriptions de toilettes blanches.

Il y a encore à vanter chez elle une grande variété de charmants petits costumes pour la campagne et les bains de mer, qu'elle dispose de préférence avec des percales à rayures très fines, et plutôt avec de très petits volants fixés par des biais piqués qu'avec de grands volants.

On ne porte pas de soierie pendant les grandes chaleurs, mais cela n'empêche pas d'en acheter, car il se passera à peine quelques semaines avant qu'elles reprennent leur place dans toutes les toilettes.

Disons donc, à titre de renseignements, que les chinés vont probablement lutter avec les rayures, et que la *Compagnie Lyonnaise* a des semis d'ailes de papillons fort séduisants, ainsi que des bouquets composés de fleurs de différentes espèces qui font un bel effet sur des fonds de nuances claires, telles que vert sauterelle, qui est un vert mordoré, et bleu laiteux, qui est un bleu glacé de blanc avec des reflets nacrés.

Les chinés picotés de noir sont toujours les favoris des femmes simples, car ils peuvent se porter en beaucoup de circonstances.

On en compose de charmants costumes en les ornant seulement avec du taffetas noir.

Si c'est un costume court, on fait le jupon en reps satiné à raies noires et blanches, avec trois ou cinq petits biais de taffetas noir coupés par une ganse de soie blanche.

On garnit le second jupon ou plutôt la tunique avec trois petits volants en biais ourlés et très bas.

Le corsage a un ornement carré du même genre et si la tunique fait pouf, elle a pour ceinture une écharpe de taffetas noir à volants de même qui vient former un beau nœud très large sous le pouf et retombe en pans arrondis mais courts.

Le haut du corsage, formant chemisette, et les manches doivent être pareils au jupon.

Pour costume de voyage, la *toile mexicaine* (fort improprement nommée toile, puisque c'est une étoffe de laine) a toutes les préférences de la mode, qu'elle mérite pour sa solidité.

Le grand genre, c'est de ne pas l'orner en soie, mais avec des galons plats assortis ou des galons de laine fine.

On ne soutache plus que le piqué blanc très négligé ou les costumes d'enfants, encore n'est-ce que les costumes de campagne; la soutache se pose alors sur des toiles écruées de ce genre nommé toile de Laval.

Pour les petites robes plus habillées, on garnit les dents rondes de la polonaise ou de la tunique de taffetas ou de popeline avec des sequins de passementerie de soie blanche.

Le petit jupon est rayé si la robe est unie et uni si la robe est rayée.

Le corsage est pareil au jupon et à demie caché par une petite veste *senorita simulée* sur le corsage et en même étoffe que la tunique.

La petite veste est ornée des mêmes sequins de passementerie blanche.

La maison du *Chérubin* fait des choses charmantes pour sa clientèle nombreuse qui est entre son troisième et son quinzième printemps, c'est un âge délicieux, mais pas pour les couturières, qui ont beaucoup de peine à concilier le bon goût et la simplicité qui seule convient aux enfants.

La maison du *Chérubin* y a réussi, et toutes les jeunes mères le savent bien.

En fait de chapeaux, des fanchons imperceptibles et surtout des toquets.

La paille noire est très bien portée; on choisit la forme plus ou moins haute, suivant sa physionomie, et on pose l'ornement tout juste à plat sur le sommet avec un petit rappel en dessous. C'est le dernier genre.

L'ornement est volumineux: c'est une rose monstre *en taffetas*, telle que Leroy l'a créée le premier; c'est une pivoine, une grappe de raisin noir à grains métagés et de maturité inégale. Ce sont des coquelicots avec feuillage de dentelle noire, des fleurs des champs de grosse dimension et surtout tous les genres de fleurs formant cocarde, la rose et les marguerites en première ligne.

Avant de finir, un petit détail qui a son importance. Le gant clair est absolument proscrit de la toilette de jour, sauf en peau de Suède ou de Saxe. Le gant orange a grande faveur et remplace le gant paille. Le blanc ne se porte plus absolument qu'aux noces, on lui préfère le saumon, le gris bleuté, le mats rosé, etc.

JULIE DE PUISIEUX.

Amour et comédie

(DRAME INTIME)

L'ENTERREMENT

Je passais.

Une porte tendue de blanc frappa mes regards. Je m'arrêtai.

Pas de franges aux draperies, pas d'initiales, pas de chiffres orgueilleux; mais sur le drap mortuaire, au sommet du cercueil, sur un coussin de velours, trônait majestueusement une couronne de fleurs d'oranger.

Un peu plus bas, un bouquet de violettes entourées, comme d'une ceinture, d'immortelles blanches et noires, répandait dans l'air son parfum et sa tristesse.

Sans doute, pour les indifférents, il n'y avait rien là de bien extraordinaire; mais moi, je devinai tout un poème dans cette lugubre mise en scène.

Je me découvris et m'approchai.

Après avoir respectueusement jeté quelques gouttes d'eau bénite sur le cercueil, je me mêlai à la foule, qui attendait, morne et triste, l'arrivée du commissaire ordonnateur.

Le visage d'un jeune homme qui prit la tête du convoi m'impressionna vivement.

A l'air de sombre tristesse répandu sur ses traits, je fus convaincu qu'une grande affection ou une profonde sympathie devait l'unir à celle qui n'était plus, et ma curiosité, à laquelle s'unissait un intérêt réel, s'accrut encore.

Je me mis donc au dernier rang et je suivis le cortège.

Un vieillard était auprès de moi.

— Monsieur est de la famille? demandai-je, après avoir échangé avec lui quelques formules banales de politesse.

— Non, monsieur, me répondit-il; mais j'ai pour ainsi dire vu naître cette chère enfant, et j'aurais amèrement regretté de ne pouvoir lui rendre ce dernier et pénible devoir.

— Vous l'aimiez?

— Oh! monsieur, plus peut-être que si elle eût été ma propre fille; mais pas autant cependant que ses vertus, sa douceur, sa bonté lui méritaient de l'être.

Le vieillard soupira et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

La conversation paraissait devoir en rester là, quand des sanglots, provoqués par les dernières paroles du vieillard, éclatèrent auprès de moi.

Je me retournai.

Deux jeunes filles, dont les visages étaient cachés dans leurs mouchoirs, fondaient en larmes. C'étaient les deux sœurs de la morte.

Je ne pus me défendre d'une certaine émotion.

Le vieillard s'en aperçut.

— Vous-même, monsieur, me dit-il au bout d'un instant, connaissez-vous donc cette famille?

— Nullement, répondis-je.

— Parler de ceux qui ne sont plus, reprit le vieillard d'une voix altérée, est parfois une consolation pour ceux qui restent, et si vous désirez savoir ce qu'était celle...

— Oh! de grand cœur! exclamai-je en l'interrompant.

— Laissez-moi me recueillir, et, à la sortie du cimetière, je vous donnerai les détails que vous désirez connaître.

Quand les dernières pelletées de terre furent jetées sur le cercueil, le vieillard prit mon bras.

— Venez, me dit-il.

Une heure après, assis tous les deux sous les délicieux ombrages du parc Monceaux, voici ce qu'il m'apprit.

II

L'ANGE DU FOYER

La pauvre enfant dont nous avons accompagné les dépouilles mortelles était l'aînée des deux sœurs dont les sanglots m'avaient si péniblement ému durant le trajet, et, à ce titre, elle avait accepté courageusement sa part de la tâche qui incombait à sa mère, restée veuve avec trois enfants.

Laborieuse, économe, modeste dans ses goûts comme dans ses désirs, elle put, affectueusement secondée par sa mère, amener un peu d'aisance dans le ménage, et elle vit, avec la douce satisfaction d'un devoir noblement rempli, grandir ses sœurs sans qu'elles aient trop à souffrir de la misère.

Malheureusement, elle était atteinte d'une maladie qui pardonne rarement, et les efforts qu'elle faisait pour surmonter son mal, joints aux privations inséparables d'une position précaire, ne pouvaient que hâter fatalement les progrès de la maladie.

Un ami de la famille, celui-là même dont le visage m'avait frappé au moment de la levée du corps, fût peut-être le seul qui s'aperçut de l'état de Gabrielle.

C'était le nom de la jeune fille.

Il se sentait pour elle une vive sympathie, et nous ne croyons pas trop nous aventurer en affirmant que là était le secret de sa clairvoyante perspicacité.

Nous devons dire aussi que la pauvre enfant avait vu une espérance d'avenir dans la sollicitude que lui témoignait Georges (ainsi s'appelait le jeune homme), dont l'âge et la position semblaient autoriser des prétentions qui ne demandaient qu'à être divulguées pour être accueillies avec joie.

Mais Georges était muet sur la nature de ses sentiments.

Il pouvait aspirer à sa main... Et Gabrielle l'aimait de cet amour modeste, réfléchi, qui ne se révèle que par des nuances qui échappent à ceux qui en sont l'objet.

Georges aimait ailleurs; elle s'en doutait.

Et cette souffrance cruelle que cause l'amour incompris venait aggraver les progrès de la maladie qui devait la conduire au tombeau.

Et puis, qui pourrait affirmer que c'était bien à Gabrielle que s'adressait ses vœux plutôt qu'à une autre de ses sœurs?

C'est ce que la suite de cette histoire nous apprendra.

Quoi qu'il en soit, c'est lui qui, dans une pensée d'expiation, de remords peut-être, avait déposé d'une main pieuse, sur le cercueil, le bouquet de violettes entourées d'immortelles qui m'avait frappé.

A cet endroit de son récit, le vieillard s'interrompit.

De larges gouttes de pluie mirent forcément un terme à notre entretien, et cette circonstance fâcheuse me fut particulièrement désagréable.

— Je viens ici tous les jours, me dit le vieillard avec une pointe de gracieuse malice; il ne tiendra qu'à vous d'en apprendre davantage.

J'acceptai avec reconnaissance cette espèce de rendez-vous qu'il me donnait, et nous nous quittâmes.

Divers motifs étrangers à ce récit m'éloignèrent de Paris, et ce ne fut qu'au bout d'un an que, par une circonstance tout à fait fortuite, je rencontrai cet aimable vieillard.

Je l'abordai. Il me reconnut.

Comme on le pense bien, je lui demandai des nouvelles de la famille à laquelle je m'étais un instant trouvé mêlé.

— Hélas! me dit-il, les choses sont bien changées; avec l'ange du foyer, sont parties la paix et l'harmonie.

— Comment cela? demandai-je.

La réponse du vieillard fut le sujet d'un second entretien, qui fera celui du chapitre suivant.

III

LES DEUX RIVAUX

Armand est un excellent garçon.

Il appartient à une famille très honorable, et, s'il n'était de relations fort difficiles, il pourrait passer pour un charmant compagnon; mais il a une idée fixe qui absorbe toutes ses facultés, une marotte qui le rend insociable: il ne voit, il ne connaît, il ne comprend qu'une chose, la chimie, son unique passion.

Selon lui, ce n'est que par l'étude et par la science qu'on acquiert que l'on peut faire sortir de cette agglomération, parfois monstrueuse, de sentiments contraires, une expérience pratique, suffisante pour se créer une existence paisible et douce... à deux; car, en dépit de son apparente froideur, il y a au fond de son cœur, presque à l'état d'intuition, un sentiment secret qui lui affirme que l'homme n'a pas été créé pour vivre seul.

Mais un obstacle insurmontable semble se dresser devant lui: où trouvera-t-il une femme qui comprenne ses aspirations? Il sait qu'en fait d'égoïsme, la femme ne le cède en rien à l'homme, et cette pensée l'effraye.

Cependant, ô bonheur! il croit avoir rencontré cette merveille. Elle a vingt ans. C'est la sœur de la pauvre fille dont nous avons accompagné les dépouilles mortelles au cimetière.

Elle se nomme Adèle.

Elle est jeune, elle est jolie: deux précieux avantages; mais elle est vaniteuse et... jalouse. Jalouse, entendons-nous; elle ne l'est qu'au point de vue de son défaut capital: la coquetterie; c'est là à peu près le seul sentiment auquel elle soit accessible. Mais, ne voulant pas se livrer au hasard d'une vie aventureuse qui compromettrait sa réputation de fille sage, sentiment né de l'éducation morale qu'elle a reçue, elle a jeté son dévolu sur le chimiste, dont elle espère bien faire un mari... à sa convenance.

Sans doute, il ne réalise pas l'idéal qu'elle avait rêvé, et elle en fut d'autant plus convaincue quand Georges, le héros de notre premier chapitre, que ses affections, tristement évanouies dans la mort de l'infortunée Gabrielle, avait tenu quelque temps éloigné de cette maison, vint tout à coup la ranimer par sa présence, regrettée quelquefois.

— Quelle est la femme, dit-il un jour à Adèle, qui oserait affirmer qu'elle ne cultive pas, dans un petit coin ignoré de son cœur, un idéal qu'elle se plaît à revêtir de toutes les perfections physiques et morales, et avec lequel elle serait heureuse de passer sa vie.

— Qui vous l'a dit? demanda Adèle, rougissante et confuse.

— Personne ne m'a dit, reprit Georges sans se déconcerter, que ce que je viens de dire soit vrai pour vous; mais avez-vous bien fait toutes vos réflexions avant de choisir Armand? Ecoutez-moi, Adèle. Vous savez quelle sincère affection m'unissait et m'unit encore à vous, à votre famille... Je ne voudrais pas vous savoir malheureuse. Il m'est pénible de détruire vos illusions, si toutefois vous en avez quelques-unes sur Armand, ce dont je doute; mais, je le connais, et je ne trouve pas en lui toutes les qualités propres à assurer votre bonheur.

— Vous m'effrayez!

— Il ne faut pas, ma chère enfant, attacher à mes paroles plus d'importance qu'elles n'en ont en réalité, ajouta Georges en s'approchant davantage d'Adèle, qui devint rêveuse; ce que je vous dis m'est dicté par le profond et sincère intérêt que je vous porte, et, je vous le répète, je crains qu'Armand...

— Mais il n'est pas un mauvais parti, et ses espérances dans l'avenir...

— Toujours le même mobile! Mais, prenez garde, ses espérances peuvent être chimériques.

— Pourquoi? Armand est un habile chimiste. Il fera de brillantes découvertes...

— C'est lui qui le dit.

— Et la fortune...

— Oui, la fortune... ou la ruine couronnera son œuvre, je sais tout cela. Mais, supposons qu'il réussisse selon vos désirs. Avez-vous songé à l'existence que vous devrez mener jusque-là? à l'isolement dans lequel il vous faudra vivre? Croyez-moi, Adèle, je connais le cœur des femmes, et aucune d'elles ne peut vivre sans amour.

— Armand m'aime.

— C'est possible... Mais vous, l'aimez-vous?

Adèle garda le silence.

Cette question, à laquelle elle ne s'attendait pas, la troubla profondément.

Georges avait frappé juste, et, dans cette circonstance, c'était sa propre cause qu'il plaidait.

L'absence qu'il s'était imposée n'avait point affaibli l'affection qu'il avait jadis pour Adèle, et ce ne fut pas sans douleur lorsque, après des déceptions qui ne lui permirent pas de donner suite au projet d'union qu'il avait formé, et qui avait

été une des causes principales de la mort de l'infortunée Gabrielle, il eut la pensée de revenir vers la sœur de l'amie qu'il avait perdue, qu'il crut s'apercevoir que la place qu'il ambitionnait dans le cœur d'Adèle était prise, et par qui? par un homme qu'il savait incapable de la rendre heureuse, du moins à son point de vue.

Il regretta alors de s'être montré si négligeant, puisque cette négligence avait eu pour résultat de favoriser, d'encourager même les prétentions d'Armand. Il résolut de persévérer et de faire tous ses efforts pour mettre, comme dit le vieux dicton populaire, des bâtons dans les roues.

L'entretien que nous venons de rapporter avait profondément impressionné Adèle.

Sa pensée se peupla de tendres et doux souvenirs.

Elle en était là de ses réflexions, quand Armand vint, comme de coutume, lui faire sa cour. Nous serions plus vrai en disant qu'il venait passer une ou deux heures auprès d'elle, ne sachant trop quelle contenance se donner, et ne trouvant rien de mieux à lui dire qu'à lui parler de ses nombreuses opérations et des mystères de son laboratoire.

Voulant à tout prix sortir du trouble et de l'indécision qu'avaient fait naître les paroles de Georges, elle interrompit brusquement Armand au beau milieu d'une démonstration scientifique à laquelle se mêlait, à de rares intervalles, quelques paroles fugitives d'amour.

— Vous m'aimez donc? s'écria-t-elle tout à coup, feignant de s'apercevoir seulement des sentiments d'Armand.

— Ah! mademoiselle! exclama le chimiste tout interdit, et en faisant exécuter à ses bras un mouvement de télégraphe qui en toute autre circonstance eût fait pâmer de rire la jeune fille, assez moqueuse de son naturel, pouvez-vous me faire une semblable question? Mais c'est me demander pourquoi la fleur aime le soleil, ce grand *générateur* qui...

Adèle, pressentant une nouvelle tirade de science, l'interrompit encore.

— Vous me surprenez, fit la malicieuse jeune fille, qui voulut pousser le pauvre garçon jusqu'en ses derniers retranchements.

— Cependant, mademoiselle, vous auriez dû...

Armand roulait de grands yeux effarés, et faisait subir aux bords de son chapeau un martyre indescriptible.

Adèle avait bien envie d'éclater.

Ce fut pourtant avec le plus grand sérieux, mitigé par un ton d'ingénuité charmante qui

acheva de troubler l'infortuné chimiste, qu'elle lui répondit :

— Dame! il ne faut pas trop m'en vouloir, car jusqu'alors vous ne m'en avez rien dit, et, vous en conviendrez avec moi, cela m'importe davantage que toutes vos expériences dont vous m'entretenez sans cesse.

— C'est vrai ce que vous dites là, mademoiselle, soupira Armand, de plus en plus décontenancé.

Et, voulant réparer sa maladresse, il essaya de formuler une déclaration en règle; mais, hélas! l'émotion à laquelle il était en proie ne lui en laissa pas la faculté, et ses efforts n'aboutirent qu'à le rendre plus ridicule encore.

Alors, sentant bien qu'il ne pourrait rester plus longtemps dans une position si périlleuse pour son amour, il tira de sa poche un énorme rouleau de papier et le tendit à la jeune fille.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'est-ce que cela?

— Prenez et lisez! déclama Armand d'un ton solennel.

Satisfait autant qu'effrayé de son audace, il se leva et s'enfuit.

IV

LA DÉCLARATION

Adèle donna d'abord un libre cours à son hilarité, puis, en véritable fille d'Ève qu'elle est, elle ouvrit le volumineux dossier.

C'était un véritable mémoire où se trouvaient inscrites jour par jour, *et depuis six mois*, mêlées à de véritables formules scientifiques, toutes les impressions d'Armand et toutes ses pensées intimes.

Ce mémorandum nous ayant été communiqué, il nous a paru curieux, et nous n'avons pu résister au désir d'en soumettre au moins la fin au lecteur; ce passage suffira pour lui donner une idée du tout. Il se terminait ainsi :

« Enfin, que dirais-je de plus, mademoiselle? Durant l'immense travail qui s'élaborait dans le *creuset* de mon âme, j'ai essayé de tous les *réactifs* que la science met à notre disposition pour connaître la *nature des corps*, pour séparer les divers *éléments* qui les composent. Faut-il vous le dire, mademoiselle? la loi suprême des *affinités* rassembla, comme malgré moi, les *molécules* indivisibles de mes sensations, et vos doux regards sont devenus pour moi l'*oxygène* sans lequel nous ne pourrions exister. Le feu de vos beaux yeux a allumé dans mon cœur un foyer mille fois plus

incandescent que celui de mes *fourneaux* quand je fonds du *carbone* pour en faire du *diamant* ; car, il faut que vous le sachiez, je cherche pour vous et pour moi la *Pierre philosophale*. Je crois l'avoir trouvée. Pourquoi mon corps, semblable à un *matras*, n'a-t-il pas la transparence du verre ? Vous verriez combien mon cœur, cet *alambic* de tout notre être, est rempli de vous. **JUGEZ SI JE VOUS AIME!!!!** »

— Presque autant que ses *alambics*, ses *matras* et ses *serpentins* ! s'écria Georges, qui était venu juger de l'effet de ses paroles de la veille, et qui, voyant Adèle absorbée par sa lecture, s'était avancé doucement et lisait par-dessus son épaule.

Adèle se retourna vivement, et répondit à la réflexion du jeune homme par un franc éclat de rire. Lui-même ne s'en fit pas faute.

A dater de ce moment, le chimiste était perdu dans l'esprit d'Adèle.

V

A MALIN, MALIN ET DEMI

Malgré cela, Adèle ne voulait rien brusquer.

Il était évident pour elle qu'Armand n'était point sympathique à Georges, mais celui-ci ne s'était point nettement, franchement expliqué sur les motifs de son antipathie, et Adèle hésitait. Elle attendit donc encore quelques jours avant de faire connaître sa réponse au chimiste.

De son côté, Armand était si convaincu de l'irrésistibilité de ses arguments, qu'il se montrait plus expansif, plus confiant, et paraissait en quelque sorte comme infatué de son succès.

Ceci ne faisait pas entièrement le compte de Georges, que la présence de cet original auprès d'Adèle offusquait.

Adèle refusait toujours de se prononcer.

Georges, lui, sans vouloir en aucune manière s'engager sérieusement, se contentait de le harceler sans cesse de ses quolibets, prenant un malin plaisir à interrompre par ses visites les entretiens amoureux de l'infortuné chimiste.

Enfin, le lendemain d'une partie de plaisir organisée par Georges, et à laquelle celui-ci ne manqua pas d'assister, le pauvre garçon fut tellement bafoué, ridiculisé que, n'y tenant plus, il demanda à Adèle ce qu'elle avait résolu.

Il est vrai de dire que pendant cette journée, trop longue pour lui, absorbé qu'il était par un problème qu'il ne pouvait parvenir à résoudre, trop courte au gré des autres, enivrés par le plaisir d'une promenade délicieuse, il prêta ad-

mirablement le flanc aux tracasseries d'Adèle et aux taquineries incessantes de Georges.

Aussi quand, le lendemain, il se présenta chez Adèle afin de connaître sa réponse, celle-ci lui rendit son manuscrit, et accompagna sa restitution de ces paroles peu encourageantes pour lui :

— Renoncez, monsieur Armand, à vos espérances ; je craindrais de ne pouvoir vivre en paix avec la dame de vos pensées, et, permettez-moi cet avis : je crois que la chimie, à mon sens, a peu de charme en amour.

Puis, se tournant vers Georges, qui avait voulu être témoin de la déconfiture du pauvre diable, elle lui tendit la main.

— Merci de m'avoir ouvert les yeux ! lui dit-elle.

Armand, rempli de confusion, s'était éloigné sans répondre.

— Al ons ! fit Georges en à-part, j'aime mieux la fin du proverbe : « Qui m'obsède me chasse, » pour lui que pour moi.

Quant au dénouement final, nos lectrices l'ont déjà deviné, sans qu'il soit besoin d'allonger cette historiette déjà trop longue.

FRÉDÉRIC DÉMOURET.

AVIS IMPORTANT

Si quelques-unes de nos lectrices, à la suite de bals fréquents ou de veilles prolongées, s'apercevaient d'une diminution, si légère qu'elle fût, dans leur chevelure, nous leur dirons, avec la certitude du succès : Faites usage de la lotion Caumont.

Cette lotion, composée des meilleurs végétaux, a une action immédiate contre la chute des cheveux ; en outre, elle enlève instantanément toutes les pellicules qui obstruent les tubes capillaires et nuisent à la conservation, à la beauté de la chevelure.

M. Caumont, qui a l'honneur d'être le seul coiffeur de S. M. l'Empereur Napoléon III, vient aussi de faire une précieuse découverte. Sa teinture, dite teinture Caumont, dont le résultat est infailible et sans danger, ne tache ni la peau, ni le linge.

Nous ajouterons qu'elle est unique en son genre à cause de son innocuité et de la beauté des nuances que l'on obtient. Chaque flacon contenant une couleur différente, depuis le blond le plus clair jusqu'au noir le plus foncé, on est sûr, de toujours atteindre et de ne jamais dépasser la couleur que l'on désire ; aussi, recommandons-nous cette teinture d'une façon toute spéciale.

st une

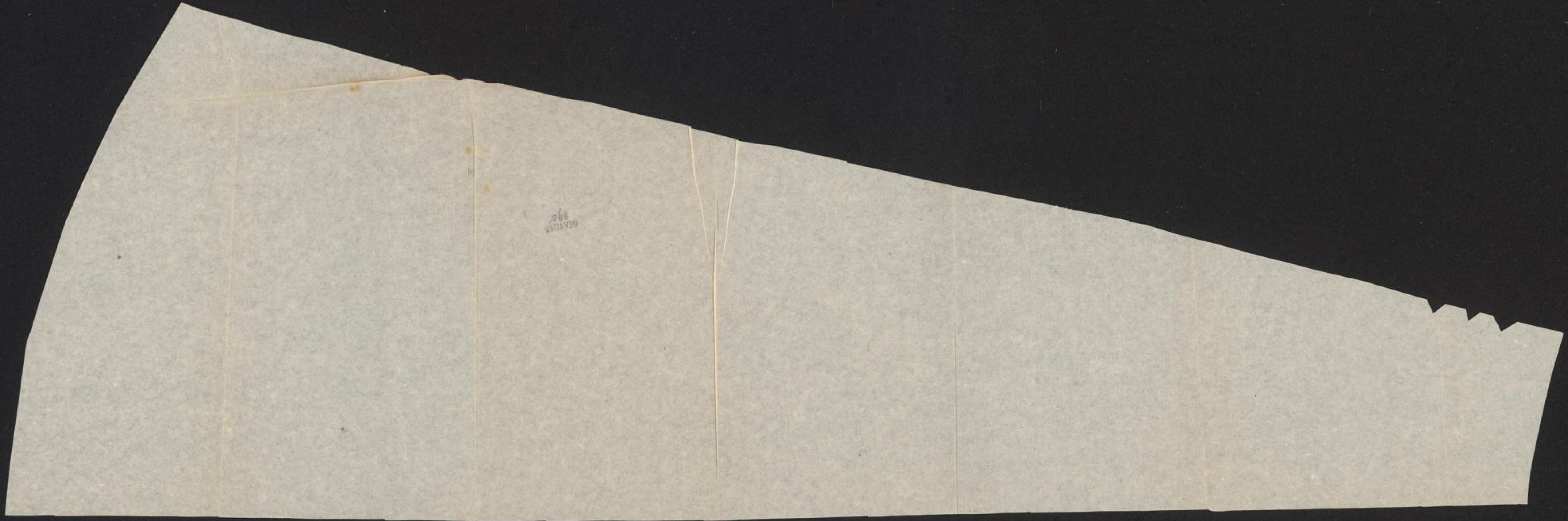
je, de
rom-

ard,
asse

polo-
ge et

GRAVURE
895

e
nt
a-
is-
un
u-
ue
ea
du



Handwritten or stamped mark, possibly a date or number, located near the center of the paper strip.

895

895

895

895



895

895

GRANVILLE N° 886

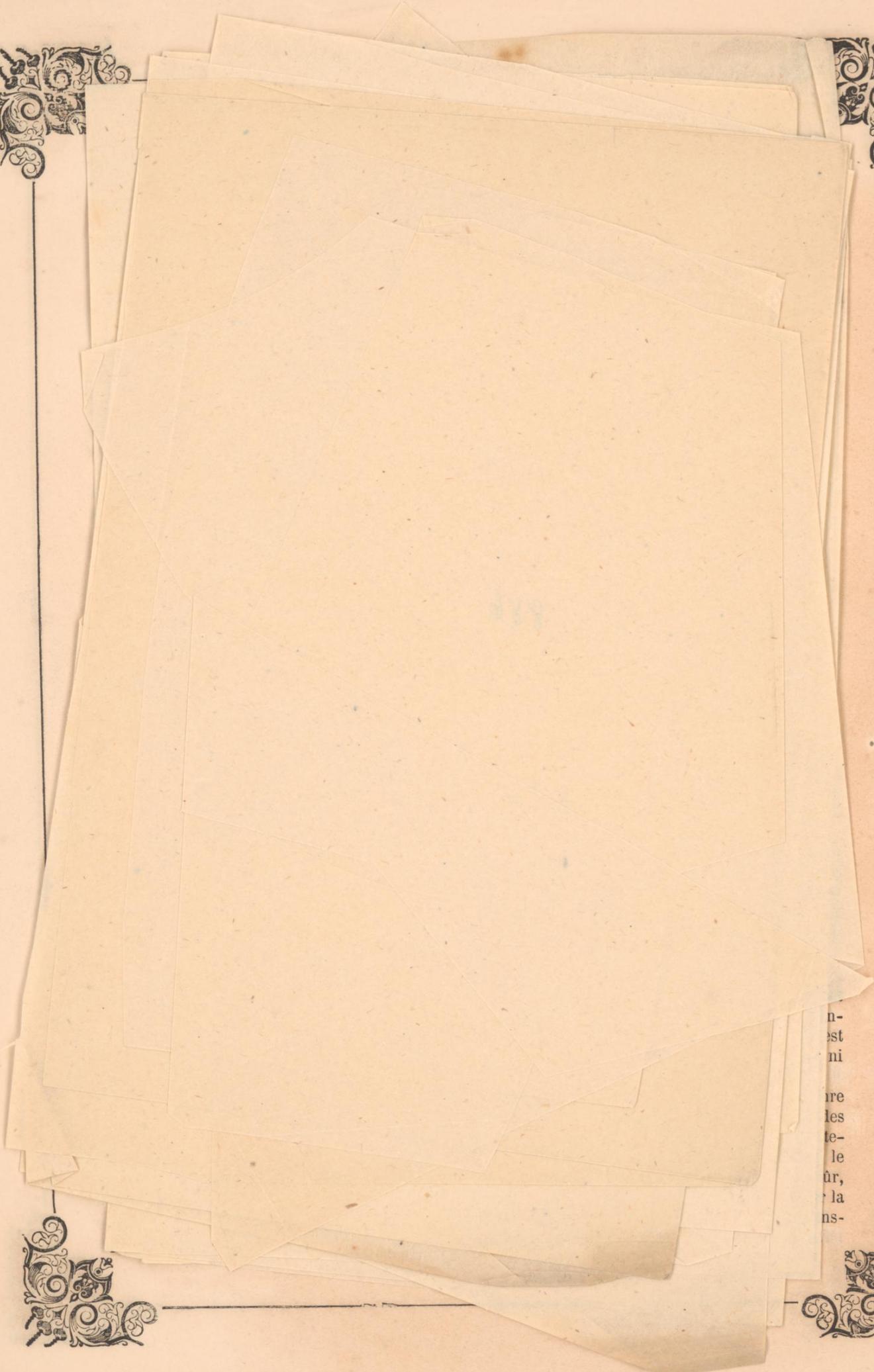
886

886



886





n-
est
ni

re
les
te-
le
ür,
la
ns-

LA VIE D'UN RÊVE

Chantilly est une demeure éminemment royale. Ce petit *village*, littéralement situé au milieu des perspectives, des ombrages et des eaux qui l'enserrent, possède mille solitudes choisies, qu'on ne trouverait ailleurs qu'éparses ou moins sûres. — Pour le promeneur aussi bien que pour l'artiste, c'est l'oasis moins le désert.

Il y a une dizaine d'années, j'habitais Chantilly.

En général, rien de plus commun que les rencontres dans le genre de celle que je veux dire. Mais rien de plus original et de plus vrai que celle dont je veux parler.

En deux mots, c'était un beau vieillard qui, tous les soirs, à l'heure où l'atmosphère devient tiède, où la brise se repose, où le ciel se fait pur, alors que le sol s'enflamme de tons rougeâtres et que chaque brin d'herbe semble se changer en tige d'or, je le trouvais seul, toujours à la même place, sous un bouquet de marronniers situé dans l'angle de l'hippodrome, à l'entrée de la promenade des *Lions*.

Une fois assis sur son banc de mousse, le visage tourné, comme un vieux cacique, vers le soleil couchant, on eût pu le prendre en effet pour un adorateur en prière, tant il y avait de sérénité, de calme, dans sa contemplation.

Le jour où, par une sympathie un peu curieuse, je l'avoue, j'allai prendre place à côté de lui, il m'accueillit, en souriant par un mot : — « Vous voilà ! » — et ce seul mot commença notre causerie. Alors, sous les allures du solitaire, m'apparut peu à peu l'esprit du gentilhomme, de celui qui se souvient parce qu'il a beaucoup vu.

Dieu sait tout ce qu'il connaissait de la vie qu'il m'expliquait à la manière d'un savant étudiant la nature, une loupe dans une main et un scalpel dans l'autre ; mais n'y trouvant que des beautés, c'est-à-dire des consolations. Il en résultait que ses paroles avaient des habitudes un peu bibliques ; et que sa voix, comme celle des anciens oracles, affectait cette gravité, quelquefois douce, mais toujours solennelle, qui devait faire les croyants.

Un soir, notre causerie accoutumée s'était terminée par ces mots :

— La vie est un rêve, — et ce rêve est une femme.

— Oh ! oui, une femme !... répliquai je, de manière à lui faire entendre que je l'avais compris.

— Vous devancez ma pensée, fit le vieillard, et c'est ainsi, lorsqu'on est jeune, qu'on dépasse souvent le but qu'on croit avoir atteint.

Ce qu'il me conta alors n'était qu'un apologue. Mais je le répète parce qu'il est sage et vrai.

— Si longtemps qu'il y ait de cela, il m'en souvient, me dit-il. Pourtant j'étais si jeune qu'à peine pouvais-je marcher.

C'était par un beau soleil du mois de mai, sur le gazon qui bordait le jardin de ma mère. Je venais de me faire bravement ma première bosse au front. Ayant voulu essayer pour la première fois mes jambes, au troisième *cavalier-seul*, j'étais tombé sur le nez. Alors ELLE m'apparut, devant moi, sur la même pelouse, calmant ma peur par ses caresses ; et me tendit la main pour m'aider à recommencer.

Je ne l'avais jamais vue, et cependant il me sembla la reconnaître.

On ne me l'avait jamais nommée, et cependant je l'appelai tout de suite par son nom.

Je compris, au premier regard, que je l'aimerais toujours ; et qu'elle me serait fidèle. Et je lui promis de ne l'oublier jamais.

Elle paraissait du reste n'avoir guère plus que mon âge. C'était une fraîche créature, toute blanche, avec de beaux et longs cheveux blonds, avec de grands yeux bleus, purs comme le ciel quand il est sans nuages, et des petites lèvres roses qui ne s'ouvraient que pour sourire.

Elle partageait mes jeux. Je la voyais à toute heure. Je ne sais d'où lui venaient les bonnes choses qu'elle me montrait sans cesse. Mais elle m'en donnait souvent ; et elles m'en promettaient toujours.

Enfant, je lui confiai mes premiers chagrins. Mais sa pitié fut toujours gaie. Dès qu'elle touchait à mes larmes, je me sentais consolé.

Au collège, je la revis encore.

Incorrigible espiègle, elle se glissait et grimpa partout ; — jusque sur la perruque de notre vieux maître, qu'elle endormait en lui soufflant dans les yeux, pour se donner le plaisir de lui attacher des cornes. Peu à peu cependant il lui poussait de la raison. Il lui prenait des caprices d'un sérieux étrange ; et un jour que, plein d'enthousiasme, je recevais sur la tête une magnifique couronne *d'amplification* française, elle allongea son frais minois jusque par-dessus l'épaule du

recteur pour me glisser dans l'oreille cette flatterie mensongère : — Tu MARCELLUS ERIS !... Tu seras un Lamartine ou un Châteaubriand.

Puis elle devint tout à fait une jeune fille, et je commençai à la voir moins souvent.

Je la regardais avec plus de désirs. Mais près d'elle je me sentais plus timide. D'ailleurs elle avait pris des allures si folâtres, qu'elle ne se laissait guère approcher, et que je ne la voyais plus que de loin, heureuse pourvu qu'elle fût suivie ; — comme le papillon qui s'envole sous la main qui croyait le saisir.

Puis elle grandit encore pour devenir une belle femme.

Coquette ainsi que toutes ; rayonnante d'amour et de promesses ; infatigable au plaisir ; ne marchant que sur les fleurs qu'elle effeuillait en chemin ; semant les désirs derrière elle, et m'entraînant malgré moi dans les plus enivrantes folies, en me répétant chaque soir : — Bah ! nous serons sages demain !...

Puis, plus tard, elle se convertit en effet, mais pour recommencer d'autres erreurs. De prodigue, elle se fit tout à coup austère. Elle me souffla dans le cerveau mille rêves d'ambition insensée, me stimulant par son ardeur nouvelle, et me reprochant ma faiblesse lorsque je m'arrêtais fatigué.

Enfin un jour que je relevais la tête, je ne la vis plus devant moi.

Et comme je maudissais tout haut ses promesses trompeuses, j'entendis une voix qui me répondait :

— Ingrat !

C'était elle qui, assise toujours à mon côté, se reposait comme je le faisais moi-même.

— Ingrat ! reprit-elle encore, pour qui ces plaintes ? Pourquoi ces regrets ? As-tu compté les peines que j'ai su t'épargner ? Les douleurs que, grâce à moi, tu n'as jamais senties ? Si je t'ai trompé, c'était pour ton bonheur. Notre destinée est commune. Tu vis de ma vie. Je mourrai de ta mort. Toujours devant toi comme ton ombre, je ne me suis arrêtée que lorsque tu n'as plus voulu me suivre. Rien n'est changé que ton courage. Je suis prête. Veux-tu encore marcher ?

Je la regardai.

Quoi qu'elle pût dire, la pauvre femme avait un peu vieilli. Son pied n'était plus aussi leste. Sa tête n'était plus aussi haute. Il y avait de la tristesse dans sa résignation. Et cependant elle brillait toujours de ce regard pur et de cet irrésistible sourire que nul homme, à tout âge, ne saurait oublier.

— ESPÉRANCE ! lui dis-je, en passant mon bras

sous le sien, il y a du bon chez vous. Vos folies sont ma faute. Je vous ai laissée trop libre. Mais nous ne nous quitterons pas pour cela. Seulement nous ne sommes plus assez jeunes pour courir. Oublions donc nos rêves. Mais restez à ma droite et soyez toujours mon appui.

— Hélas ! dis-je au vieillard, en lui offrant à mon tour un bras pour l'accompagner à sa demeure, je l'ai connue comme vous. Mais en ce moment je la cherche. Car la mienne n'est pas moins volage ; et sans doute c'est ma faute aussi.

GEORGES BISSE.

UNE PARTIE DE MAIN CHAUDE

Un soir de l'été de l'an 1474, des jeunes filles et des jeunes gens jouaient à la main chaude dans une des rues de la ville de Sens (1). Un jeune tonnelier, nommé Garnier-Croullant, venait de prendre le rôle de patient, quand vint à passer un sieur Eudes Bouquot, apothicaire. Cédant à une inspiration malicieuse, notre homme toucha la main de Garnier et continua son chemin en se hâtant.

Le tonnelier dégage sa tête du tablier qui l'enveloppait, regarde autour de lui, voit l'apothicaire presser le pas et n'hésite point à dire : « C'est maître Bouquot ! » Confirmé par les rires des joueurs, il s'élança après Bouquot ; mais celui-ci refuse de se soumettre à la règle du jeu. Un apothicaire prendre la posture que chacun sait, fi donc ! On insiste, il s'échappe ; on le poursuit, il se réfugie chez son beau-père Jean Le Goux, et s'enferme dans une chambre.

Mais qu'est-ce qu'une porte contre la foule ? La serrure saute et maître Bouquot est saisi.

Jean Le Goux voulut intervenir en faveur de son gendre ; mais il ne réussit qu'à irriter les esprits. L'apothicaire fut entraîné et dut se soumettre ; et Dieu sait si les coups et les quolibets tombèrent sur le pauvre homme.

Ce Jean Le Goux était fils d'un cordonnier de Sens. Par son mérite, et l'intrigue aidant, il était parvenu aux fonctions de notaire et secrétaire de Louis XI. Hautain, peu délicat et fort vindicatif, il est haï dans la ville.

Furieux qu'on n'ait pas tenu compte de ses or-

(1) La rue Saint-Romain, près du Puits-d'Amour.

dres, il porta plainte devant le lieutenant général Lubin Rousseau, le procureur du roi Jean Girardin, et le prévôt de la ville Jean Bauchant. Ceux-ci firent le même soir mettre en prison Garnier et quelques-uns de ses amis.

Ces arrestations émurent la population qui se porta en foule vers la prison de Saint-Rémy, bâtiment peu solide. Les portes furent enfoncées, et les prisonniers portés en triomphe devant la maison de Jean Le Goux.

Nouvelle plainte du notaire devant les magistrats instructeurs, qui tentèrent de vains efforts pour amener les prisonniers à revenir d'eux-mêmes en prison pour réparer l'injure faite à la loi.

Le lendemain, Jean Le Goux, de plus en plus furieux et mécontent des premiers magistrats, porta une autre plainte devant des fonctionnaires dévoués à lui, en y ajoutant celle de déni de justice.

Il y eut enquête, et, quinze jours après, Jean Le Goux présentait à Louis XI une procédure terrible, dans laquelle les habitants de Sens étaient présentés comme animés du plus mauvais esprit contre le roi.

Louis XI, irrité, envoya à Sens deux commissaires chargés d'ordres secrets. Ceux-ci arrivèrent dans la ville la nuit et à l'improviste.

Les habitants dénoncés par Le Goux furent saisis dans leur lit, transportés sur-le-champ dans un bateau, et, liés comme des criminels, conduits à pied de Charenton à Vincennes. Ces prisonniers étaient : le procureur du roi, le lieutenant général, le prévôt de Sens, Garnier-Croullant, Simon Huet, arbalétrier; Guillaume Cordelat, charpentier; Guillaume Monsieur, Louis Jacquot, serruriers, et sept autres artisans.

Après trois mois d'une dure captivité, Garnier-Croullant, Guillaume Monsieur et Guillaume Cordelat furent pendus dans leur prison, trois autres furent bannis, le lieutenant Rousseaux devint presque fou; les autres accusés furent mis en liberté.

Cependant la colère de Le Goux n'était pas apaisée, et il n'attendait qu'une occasion pour compléter sa vengeance contre les Senonais qu'il détestait.

Ayant eu, quelque temps après, une discussion avec les magistrats chargés de la répartition de la taille, il se plaignit de nouveau à Louis XI, accusa la ville de rébellion; et le roi, outré, ordonna à Pierre de Bourbon de marcher contre la ville à la tête d'une armée et de la mettre à feu et à sang.

Le 29 avril 1474, Pierre de Bourbon passa par Villeneuve-le-Roi et se porta sur Sens.

Les habitants étaient dans la consternation. Jean Le Goux se réjouissait. Pour conjurer le danger, Antoine de Chabannes, comte de Damartin, grand maître de la maison du roi et tout à fait désintéressé dans cette malheureuse affaire alla trouver le prince et parvint à l'intéresser en faveur de la pauvre ville.

Le lendemain, tous les notables de la ville sortirent pour implorer la pitié du général. Le clergé marchait en tête de cette procession. Le doyen et trois chanoines portaient les reliques de la cathédrale, les magistrats venaient ensuite, puis les bourgeois.

Les clefs de la ville furent déposées aux pieds de Pierre de Bourbon par le lieutenant du bailli de Sens.

Les jeunes filles et les enfants sortirent en foule, criant miséricorde, et, du haut des remparts, on jetait à pleines mains des fleurs sur les pas des soldats.

Les troupes firent leur entrée dans la ville au son des cloches, l'épée nue. C'en était fait de la pauvre cité, si Pierre de Bourbon, touché de cette désolation et mieux instruit que Louis XI, n'eût pris sur lui d'empêcher toute violence, sous peine de la corde et jusqu'à nouvel ordre.

Les Senonais se justifèrent; et, après un séjour de deux semaines, les troupes quittèrent la ville aux cris de : Noël ! Noël !

Jean Le Goux et Bouquet, dit un chroniqueur, se retirèrent à Jouancy, près de Sens, et le premier mourut en se faisant saigner aux pieds dans un bain, de rage d'avoir échoué.

D'autres prétendent que le notaire de Louis XI fut assez habile pour se réconcilier avec les Senonais, en faisant octroyer à l'antique cité des droits et des privilèges importants, tels que le mairage, l'échevinage, un octroi sur les vins et les denrées qui passeraient par Sens, au profit de la ville, etc.

Cette version nous paraît la plus digne de foi. Quoi qu'il en soit de la fin de Jean Le Goux et de maître Bouquet, on voit qu'il s'en est fallu de bien peu de chose — de la volonlé d'un homme — que toute une ville de vingt mille âmes ne fût saccagée, les habitants massacrés, à propos d'une partie de main chaude.

Il est vrai que ce n'est pas là le fait le plus bizarre qu'ait à enregistrer l'histoire au chapitre des petites causes et des grands effets, témoin la *partie de barres* des Génois qui eut pour conséquences une révolution !

E.-M. DE LYDEN.

LA GROTTTE DES FOUS

On désignait ainsi autrefois, sans doute par ironie, dans les environs de Carcassonne, une excavation, œuvre de la nature, creusée dans le roc, et qui avait dû servir de refuge à quelque malheureuse famille albigeoise au temps où le comte de Toulouse, de sinistre mémoire, emplissait les contrées du Midi de sa hideuse renommée, semant partout sur son passage le meurtre et le pillage, sous le prétexte que les habitants étaient hérétiques et relaps. Mais à l'époque dont nous parlons, cette excavation était habitée par une vieille femme à qui l'on ne connaissait aucune relation dans le pays, et dont la manie, si toutefois c'en était une, avait ranimé des souvenirs éteints, et avait fait restituer à la grotte son ancienne dénomination.

Cette femme vivait dans l'isolement le plus complet, et, n'étaient les malheureux qui, par une longue expérience, savaient que jamais on n'était venu frapper en vain à la porte de son ermitage, on aurait pu ignorer que là vivait un être humain.

Ces visites cependant étaient rares, car la pauvre vieille passait, aux yeux de quelques-uns, pour folle, aux yeux des autres pour quelque peu sorcière, et la crainte qu'elle inspirait à ce dernier titre, justifiée par la superstition qui règne encore dans nos campagnes, suffisait pour éloigner les importuns de sa demeure.

Nous, qui ne sommes pas les esclaves de ces honteux préjugés, nous franchirons le seuil modeste de l'ermitage, et vous conviendrez avec moi que si la pauvre femme était véritablement atteinte de folie, c'était une folie douce et triste, empreinte d'un certain charme, et surtout d'une navrante et douloureuse poésie, ou plutôt, disons-le tout de suite, c'était un sentiment, hélas ! trop rare aujourd'hui, surtout en amour, une fidélité inviolable à la parole donnée qui avait fait de cette pauvre femme une martyre, une maniaque.

Quoi qu'il en soit, quand un voyageur étranger au pays, surpris par les singulières allures de Jeanne, interrogeait les gens du pays, ils n'hésitaient pas à répondre : « C'est Jeanne la Folle. »

L'intérieur de l'ermitage était d'une propreté exceptionnelle, et l'ordre le plus parfait régnait dans l'ensemble des objets qui le meublaient, ce qui déjà impliquait un démenti formel à l'hypothèse absurde des paysans.

Un tableau grossièrement peint attirait tout d'abord l'attention du visiteur. Il représentait une scène de bataille. Un jeune conscrit, à l'air martial, occupait le premier plan. Il avait un bras en écharpe, et, de celui resté libre, il serrait avec amour la hampe d'un drapeau lacéré. Au second plan, l'Empereur, suivi de son état-major, s'avancait vers le conscrit en lui tendant la croix.

Sans doute l'artiste avait voulu représenter quelqu'un de ces actes de bravoure que Napoléon aimait à récompenser.

Au bas du tableau était collé un fragment du *Bulletin de l'armée*, sur lequel on lisait le compte rendu de l'éclatante victoire remportée à Austerlitz le 2 décembre 1805, et, à la suite, la liste des noms de tous les braves que l'Empereur avait récompensés de sa main.

En première ligne était celui de Pierre Denis, celui probablement du jeune conscrit représenté sur le tableau, pour lequel, cela sautait aux yeux, l'artiste n'avait eu d'autre inspiration que le fragment de journal et les souvenirs de Jeanne.

Avait-elle donc joué un rôle dans ce drame mémorable ? C'est ce que la suite nous apprendra.

Chaque jour, la vieille femme époussetait le tableau avec soin ; chaque jour, elle l'entourait de fleurs nouvelles. Ce tableau était de sa part l'objet d'un culte, d'une vénération, d'une sollicitude dont on aurait cherché en vain à la distraire. Malgré cela, le temps ne l'avait point épargné : la toile s'était éraillée, les couleurs avaient perdu leur éclat... et aussi, hélas ! sur le visage de la pauvre femme les rides avaient remplacé la fraîcheur et la jeunesse.

Cette toile, ces rides cachaient un mystère, un mystère d'amour sans doute...

En effet, Jeanne avait été fiancée au fils d'un riche cultivateur du Languedoc, et ils étaient à la veille de voir s'accomplir par le mariage le plus cher de leurs vœux quand un incendie effroyable vint anéantir de fond en comble tous leurs projets d'avenir.

Le père du jeune homme fut complètement ruiné, et son fils, Pierre Denis, dut se résigner à partir pour l'armée, ses moyens ne lui permettant plus de se faire remplacer.

A cette époque, Napoléon n'était encore que premier consul.

Comme on le pense bien, les serments, les promesses les plus solennelles de fidélité furent échangés entre Pierre et Jeanne, et quand le tambour de la commune qu'ils habitaient se fit entendre pour rassembler sur la place de l

mairie les nouvelles recrues, que de larmes furent répandues, que de sanglots se mêlèrent aux roulements du tambour !

Pierre et Jeanne n'étaient pas les moins affligés. Longtemps ils se tinrent étroitement embrassés... Mais plus longtemps encore, sur la colline, on vit Jeanne agiter son mouchoir en signe d'adieu et de détresse.

Pierre se retourna plusieurs fois... lui aussi était mortellement triste ; mais la vie des camps calma bientôt ses regrets et les rendit moins cuisants.

Pierre était ambitieux, et quel sentiment ne cède pas devant l'ambition ?

Le premier échelon de sa fortune fut la croix d'honneur que lui avait remise Napoléon sur le champ de bataille d'Austerlitz. Bientôt il monta en grade, et si parfois encore Jeanne se présentait à son souvenir, elle n'éveillait plus en lui, pour ainsi dire, qu'un sentiment de tendre compassion, d'amitié peut-être, mais l'amour était parti.

Lors des désastres de Waterloo, Pierre fut fait prisonnier, et quand, après les traités de 1815 il put rentrer en France, fidèle au serment qu'il avait fait à l'empereur, et qui, à son point de vue, lui interdisait de servir les Bourbons, il refusa de prendre du service et gagna le Danemark, où il se fixa.

Le besoin d'activité qui le dévorait le fit se jeter dans des spéculations hardies qui lui réussirent, et bientôt il eut dans les affaires le même succès qu'il avait eu sur les champs de bataille.

Le pays, Jeanne, n'existaient plus dans son esprit qu'à l'état de vague souvenir.

Ses nombreuses relations lui permirent de contracter un brillant mariage, mais il ne devait point trouver de ce côté le bonheur après lequel il soupirait, tant est vrai cet aphorisme de Voltaire « qu'un parjure jamais ne devient légitime. » Ce à quoi nous pourrions ajouter : que jamais le bonheur n'est possible pour celui qui se parjure.

La femme qu'il avait prise le rendit le plus malheureux des hommes, et ce fut presque avec bonheur qu'il vit, après plus de vingt ans de mariage, la mort de sa femme.

Une fois libre, il jeta un regard désolé autour de lui ; il se trouva bien seul, isolé, presque perdu au milieu d'un pays auquel ne le rattachait aucun lien, car sa femme ne lui avait point donné d'enfant ; puis, les quelques amis qu'il s'était faits pendant ses jours de prospérité l'avaient fui peu à peu, rebutés qu'ils étaient par le caractère de sa femme.

Alors seulement il se souvint de ses jeunes an-

nées ; il songea à Jeanne... au pays, qu'il voulut revoir. Il réalisa sa fortune et revint en Languedoc.

Combien il trouva de changement ! A peine s'il put se reconnaître au milieu d'une génération nouvelle : les anciens avaient disparu et ceux qui survivaient n'avaient gardé aucun souvenir de ses traits ; les jeunes ne le connaissaient point.

Abreuvé d'amertume et la mort dans l'âme, il allait quitter ce pays où tant de souvenirs l'attachaient, quand le hasard, ou plutôt la providence, le conduisit là où vivait la seule personne qui se souvint de lui, la seule dans le souvenir de laquelle il occupait toujours la même place.

Là aussi la vieillesse avait exercé ses ravages, mais là battait un cœur qui n'avait point vieilli ; car le cœur n'a point d'âge, dit un vieux proverbe.

Jeanne avait perdu de bonne heure ses parents et quand elle se vit en présence de deux cercueils, elle chercha vainement autour d'elle sur qui laisser déborder le trop-plein de son cœur, trésor d'affection et d'amour qui ne demandait pour répandre ses largesses qu'une âme qui comprît la sienne, qu'un cœur qui répondit au sien. Mais il n'en était point ainsi.

Cependant de riches partis se présentèrent... Elle les refusa tous, car aucun ne lui offrait les garanties qu'elle ambitionnait.

D'ailleurs, n'avait-elle pas juré à Pierre de l'attendre !

C'est après avoir perdu son père et sa mère que, dégoûtée de la vie, elle résolut de se retirer à la grotte des Fous, qui, à l'aide de quelques aménagements indispensables, était devenue une demeure presque confortable.

Que lui importait la solitude ! Y en a-t-il pour les cœurs sincèrement épris ?

Donc, Pierre était sorti de la ville, et se dirigeait tristement vers les environs, quand, éprouvant le besoin de se reposer, il alla frapper à la porte de l'ermitage qu'habitait Jeanne.

Personne ne lui répondit ; alors, soulevant le cliquet, il entra.

Jeanne, absorbée par les soins qu'elle prodiguait à son tableau chéri, n'avait point entendu qu'on avait pénétré chez elle.

Son œuvre quotidienne achevée, elle se releva en envoyant un baiser au principal personnage.

Pierre était resté interdit sur le seuil.

Qui était cette femme ?

Que signifiait ce tableau, qui lui rappelait le plus beau jour de sa vie ?

Jeanne s'était mariée sans doute... elle était

heureuse... ce ne pouvait être elle... elle ne l'aurait point attendu...

Toutes ces pensées se heurtaient dans son esprit, et des larmes involontaires vinrent humecter les yeux du vieux soldat.

Il s'avança... Seulement alors Jeanne s'aperçut de la présence d'un étranger... Elle se retourna... leurs yeux se rencontrèrent... mais leurs cœurs seuls se reconnurent, et, sans prononcer une parole, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Quinze jours plus tard, les cloches sonnaient à toute volée.

Les habitants avaient revêtu leurs habits de fête, et la joie rayonnait sur tous les visages... puis, à midi, un joyeux cortège, précédé des *violoneux* traditionnels coquettement enrubanés, déboucha sur la place de la mairie... enfin, des boîtes d'artifice éclatèrent au moment où Pierre et Jeanne (on ne disait plus Jeanne la folle, mais Jeanne la bienheureuse), accompagnés de leurs amis, s'avancèrent bras dessus bras dessous au-devant du maire, qui les attendait sur le perron avec tous les membres du conseil municipal.

Ensuite, on se rendit à l'église, et de ce jour seulement data le vrai, le seul bonheur de Pierre et de Jeanne.

Aujourd'hui, ils ne sont plus; mais leur souvenir est au milieu de toutes les pauvres familles par les bienfaits qu'ils ont répandus autour d'eux pendant le peu de temps qu'ils vécurent encore.

YORICK D'ISLANDE.

THÉÂTRES

OPÉRA. — Une indisposition de M^{lle} Battu avait retardé la reprise d'*Herculanum*, dont la troisième représentation a eu lieu devant une salle comble. Le succès est toujours partagé entre M^{me} Gueymard et Obin. Il est question de hâter les débuts de M^{lle} Hisson dans le *Trouvère*. Les études d'*Armide* se continuent. — Quelques journaux ont annoncé que l'Opéra songeait à monter le *Faust* de Gounod, avec M^{lle} Nilsson (Marguerite), Collin (Faust), Faure (Méphistophélès), M^{lle} Battu (Siebel) et Caron (Valentin). La nouvelle nous paraît prématurée, car un contrat passé entre l'auteur de *Faust* et M. Carvalho assure à ce dernier la possession exclusive des ouvrages représentés au

Théâtre-Lyrique, tant qu'il n'a pas laissé passer un an et un jour sans les jouer. Or ce délai n'est pas encore expiré depuis la dernière représentation de *Faust*, et rien n'assure que le théâtre de la Renaissance ne rouvrira pas par cet opéra.

GYMNASE. — *Le Mur de la vie privée*, comédie en un acte de MM. X. Y. Z. — L'article Guilloutet devait inspirer les auteurs. La tentative du Gymnase a été des plus heureuses et ne manquera pas d'être suivie par d'autres, car le sujet est loin d'être épuisé. — Champagnol trompe sa femme, il s'affiche partout. Maintenant il peut s'en donner à cœur joie; il ne craint plus les indiscretions des journaux. Mais son ami Dangly lui insinue que tous les X... des indiscretions parisiennes le concernent. Il dit la même chose à M^{me} Champagnol et lui propose de se venger en compagnie. Celle-ci alors fonde la société préservatrice des dames, qui doit leur permettre de démolir le mur qui cache la conduite des époux trop volages. Enfin, après mille tribulations, Champagnol retrouve la paix dans sa maison et jure de ne plus avoir recours à cet article terrible. — Landrol est superbe en Champagnol; il joue ce rôle avec une finesse et un esprit extraordinaires. Blaisot et Francès tiennent avec succès leurs personnages. M^{lle} Sylvi a enfin un rôle digne de son talent; elle l'a rempli avec une verve sans pareille, électrisant la salle entière par un cri de l'âme. M^{lle} Magnier mérite aussi sa part d'éloges.

THÉÂTRE DU PRINCE IMPÉRIAL. — *La Morte ou une aventure mystérieuse*, drame en quatre actes et cinq tableaux de MM. Ancelot et L. Buguet. — *L'Attaque de la diligence*, épisode militaire en trois tableaux, de MM. Alexandre Flan et J. Prével. — Cette idée de femme épousant un vieillard, alors qu'elle aime un jeune homme, et qui, morte, ressuscite pour celui qu'elle aime et s'en va vivre avec lui, a fait joliment du chemin depuis le jour où M. Ancelot s'en était emparé. Mais n'importe! elle a été saluée comme une vieille connaissance, et le public l'a accueillie par des bravos qui s'adressaient surtout à M^{lle} Fleury, à Colombier, à Donato, aux principaux interprètes enfin. — Quant à *L'Attaque de la diligence*, c'est un vaudeville bien vivant, amusant, joyeux et qui fait rire.

CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE. — Le Cirque de l'Impératrice se fait toujours remarquer par la variété et la perfection de ses exercices. Dans la représentation du 16 juillet, on ne comptait pas moins de treize scènes différentes, non compris les intermèdes comiques exécutés par les clowns et qui n'étaient pas la partie la moins attrayante de la représentation.

PIERRE ZACCONE. A

PATRON DÉCOUPÉ DE GRANDEUR NATURELLE

Le modèle contenu dans ce numéro est celui de la robe noire relevée et à corsage décolleté que représente la deuxième figurine de la planche n° 895.

Cette jupe, comme la plupart de celles que nous coupons, se compose de six lés : quatre côtés le dos et le devant.

Le patron du dos de cette jupe est nécessairement par moitié de largeur, puisqu'il représente le dos plié en deux. Il est marqué de trois coches ou coups de ciseaux dans le haut du bord du papier qui se réunit au côté du dos.

Le patron de côté du dos est rapporté au dos dans sa partie marquée de trois coches ou coups de ciseaux. Il s'arrondit du bas en remontant vers le côté du devant, où il devra former deux ou trois plis sous la rosace qui retient la partie relevée du côté de la jupe.

Le patron de côté du devant est rapporté au côté du dos dans sa partie marquée de deux coches et se plisse naturellement en face des plis qui se pratiquent, ainsi que nous le disons plus haut, au côté du dos. Ces plis se pratiquent, du reste, le plus souvent, lorsque la couture qui réunit ces deux parties est terminée.

Le patron du devant, par moitié comme celui du dos et pour la même raison, c'est-à-dire représentant le lé de devant plié en deux, se rapporte au côté du devant par le bord du papier portant une coche.

Ainsi, en rapportant nos quatre parties du patron de jupe, moitié du dos avec côté du dos, côté de dos avec côté de devant, et côté de devant avec devant, en commençant par la réunion des deux parties marquées de trois coches, puis celles marquées de deux pour finir marquées d'une seule coche, la jupe est parfaitement assemblée; les plis de côté formant le relevé au lieu où est prononcé l'échancrure complète le façonnement, à l'exception du milieu du dos, qui se fronce un peu aussi sous la garniture.

Ici, cette garniture se compose d'une bande bouillonnée. Une même bande bouillonnée à petite tête et rehaussée en dehors d'un volant à gros pli termine la garniture de la jupe. Ce volant est liséré, de la couleur de la sous-jupe.

Ce patron est complété par trois parties qui composent le corsage : le dos, décolleté carrément, le côté et le devant, décolleté carrément, comme le dos, et indiquant les pincés. A la taille s'adapte une ceinture dont nous n'avons qu'à faire de donner le patron, puisqu'elle se fait par une bande droite, et du haut, dans la partie décolle-

tée de ce corsage, se pose un volant plissé à gros pli, dont le bord est liséré, et l'attachement également pris dans un liséré de la couleur de la robe de dessous.

Cette dernière et demi-courte, terminée par un volant rappelant le bas de la première jupe.

Ce costume est surtout très élégant lorsque les deux robes qui le composent sont de couleurs tranchées, telles que notre planche gravée le représente.

THIRIFOCQ.

PLANCHE DE TAPISSERIE

Le dessin de tapisserie de ce mois est le modèle d'un tapis de table, que l'on peut terminer en carré, ou en octogone en supprimant le coin avec la coquille.

La grandeur peut s'obtenir à volonté en répétant les ornements des bordures et en ayant soin de placer le motif du milieu dans la moitié de la grandeur et en fixant le centre.

Les bordures peuvent servir séparément pour portières et meubles.

Les modèles d'un coussin et d'un tabouret peuvent également être pris d'une manière facile sur ce dessin.

PLANCHE 895

Toilette pour les Eaux. — Première mise. — Costume de plage. Jupou de drap toilé blanc, festonné en bas avec de la laine rouge; deux galons de laine rouge au-dessus et après un intervalle de trois centimètres, deux autres galons de laine complètent l'ornement. Seconde jupe, s'enroulant à l'aide de fronces au bas et relevée de chaque côté par un ruban de laine rouge avec deux coques et pans demi-longs. (La coupe des deux jupes identique, c'est-à-dire de forme ronde l'une et l'autre, la seconde présentant seulement plus de largeur et moins de longueur, le changement de forme ne se produisant que par la façon à fronces et le relevé des côtés.) Corsage froncé devant et fermant dans le dos par de gros boutons de laine rouge; autour du cou, un petit col droit festonné, semblable au feston de la première jupe, manche plate avec ornement de laine rouge, brodé en bas. Capuchon de même étoffe avec demi-pélerine attenante, dont la forme est ronde derrière, échancrée sur l'épaule et pointue devant; le tour bordé de lacet rouge et brodé en laine rouge. Ceinture de laine rouge à grands pans noués derrière et simplement frangés du bas. Petites bottes en cuir naturel de Russie, avec bords et glands de laine rouge.

Il est nécessaire de ne rien exécuter de ce costume autrement qu'en laine, car la laine est la seule étoffe qui résiste facilement à l'humidité et à l'eau de mer.

Secondé mise. — Robe courte en algérienne jaune

à raies satinées noires ornées en bas d'un volant tuyauté de taffetas noir avec un biais formant tête et quatre centimètres, au-dessus un second biais semblable. Seconde jupe très bouffante en taffetas noir, relevée des côtés sous deux nœuds à longs pans, de taffetas bouton d'or, cette jupe entourée d'un volant comme la première, mais liserée de taffetas bouton d'or. Au-dessus du volan, un bouillonné noir liseré de taffetas bouton d'or et un autre pareil, qui retient les fronces au milieu du bouffant de la jupe (ce bouffant est obtenu soit par des plis ou fronces à la ceinture, soit par un peu d'arrondi dans chaque lé et particulièrement par les plis du relevé des côtés ainsi que par les fronces de la couture du milieu du derrière). Corsage en taffetas noir, décolleté carrément devant et derrière, entouré d'un petit volant liseré de taffetas bouton d'or; guimpe intérieure et montante, ainsi que manches justes en algérienne semblable à celle du jupon. Ceinture ronde, sans pans, attachée par un chou en taffetas mêlé noir et bouton d'or. Lingerie de baptiste plate piquée. Chapeau annamite en paille de riz blanc avec pouf de roses jaunes (Persian Yellon) et croisillons de velours noir ornant le bord, puis velours noir qui le fixe sous le chignon. Bottines de cheveau mat avec laçure apparente et lacet jaune. Gants de Saxe sans boutons.

CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

Pour la Belgique et la Hollande :

M. BOUSQUET DE TOURTOUR, grande place, n° 28. (Entrée particulière, rue des Harengs, n° 20, à Bruxelles.)

Pour toute l'Angleterre :

A Londres, chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Davies street, Berqueley square.

Correspondants pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie :

Aux directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

Pour la Toscane et les Etats Romains :

M. Joseph KIERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel d'York, n° 4663, premier étage, à Florence.

Agent for North America : S. T. TAYLOR, 391 Canal-Street, New-York.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

SE PUBLIE EN DEUX ÉDITIONS

L'ÉDITION MENSUELLE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 12 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 24 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 patrons découpés de grandeur naturelle, de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

L'ÉDITION BI-MENSUELLE

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 24 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 36 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 planches de broderies, morceaux de musique crochet ou tapisserie.
- 4° 24 patrons découpés de grandeur naturelle de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 19 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.

à raies satinées noires ornées en bas d'un volant tuyauté de taffetas noir avec un biais formant tête et quatre centimètres, au-dessus d'un volant de quatre centimètres. Seconde jupe très bouffante levée des côtés sous deux noeuds de taffetas bouton d'or, cette jupe comme la première, mais liserée de taffetas bouton d'or. Au-dessus du volant, un volant de taffetas bouton d'or et un volant de taffetas bouton d'or au milieu du bouffant est obtenu soit par des plis, soit par un peu d'arrondissement particulièrement par les plis du revers par les fronces de la couture. Corsage en taffetas noir, décolleté et derrière, entouré d'un petit bouton d'or; guimpe intérieure aux manches justes en algérienne simple. Ceinture ronde, sans pans en taffetas mêlé noir et bouton d'or. Chapeau en taffetas blanc avec pouf de roses jaunes et croisillons de velours noir ornés de boutons noirs qui le fixe sous le menton. Gants de Saxe sans boutons.

CORRESPONDANTS

Chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au boulevard des Capucines, 29.
 en France et la Hollande :
 chez M. TOURTOUR, grande place, au boulevard de la République, 10, Paris.
 en Angleterre :
 chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, D'Armagh Street, London.
 en Autriche, l'Allemagne, la Belgique, la Russie :
 chez M. des postes de Cologne et de Bonn.
 en Italie et les Etats Romains :
 chez M. CERRETONI, près l'hôtel de la Ville, premier étage, à Florence.
 en Amérique : S. T. TAYLOR, 15, New-York.

LA

LE MONITEUR

L'ÉDITION MENSUELLE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS.

1° 12 numéros grand in-8°
 2° 24 gravures de modes coloriées
 3° 12 patrons découpés de robes ou confections

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

TIFFEN® Color Control Patches

© The Tiffen Company, 2007

ANTE

DE L'ENFANCE

ÉDITION BI-MENSUELLE

ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

grand in-8°, format de luxe,
 de modes coloriées,
 de broderies, morceaux de musique
 ou tapisserie.
 découpés de grandeur naturelle de
 confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 18 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

JOURNAL LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, PROFESSIONNEL

BUREAU D'ABONNEMENT : 64, RUE SAINTE-ANNE, A PARIS

GRAVURE 902 — PATRON COUPÉ — GUIPURE

VISITES DANS LES MAGASINS

PLUSIEURS de nos abonnées, venues à Paris pour les fêtes du mois dernier, nous adressent une singulière question...

Comment se fait-il qu'il n'y ait à Paris aucune femme couperosée ? Pas une n'est affligée du masque ni des taches de rousseurs.

La réponse est bien simple, aimables lectrices ; si vous êtes allée vers la Madeleine, dans l'après-midi, vous avez dû remarquer la foule de somptueux équipages qui encombrent les abords de la pharmacie, 64, rue Basse-du-Rempart.

Toutes les Parisiennes connaissent cette adresse, et le secret le voici :

Le célèbre chimiste Bayle y a établi le dépôt général de son Extrait de fleurs de lis qui efface

en quelques jours et sans brûler la peau : les rides, les taches de rousseur, le hâle, la couperose, le masque, qui, de plus, dispense de l'emploi des fards et arrête instantanément la marche des années.

Le prix du flacon est de 5 francs.

On trouve à la même adresse :

L'Eau antipelliculaire de Bayle, flacon, 6 fr. ;

La Pommade antipelliculaire de Bayle, le pot, 5 fr. Infaillibles pour détruire les pellicules, arrêter la chute des cheveux et les empêcher de blanchir.

M. Callebaut vient de créer un guide tout spécial pour exécuter les nouvelles broderies mexicaines en lacets de laine de couleur qui vont se porter beaucoup à l'arrière saison ; cela complète la série très-intéressante de ses guides pour les ouvrages de fantaisie.

La maison Callebaut a obtenu un assez grand nombre de médailles et est placée sous des patronages trop honorables pour avoir besoin d'être recommandée, mais il est bon de constater qu'elle se tient au courant de toutes les nouveautés afin de faciliter à ses clientes l'exécution de modèles à la mode.

Quant à ses prix toujours si modérés, il est

bon de les demander directement. M. Callebaut s'empressera de faire parvenir, à toute personne qui en fera la demande affranchie, une notice étendue sur les machines à coudre de sa fabrication, en indiquant leur usage, leur dimension et leurs différents prix.

On s'est mépris sur ce que nous disions dernièrement à propos de la parfumerie de M. Bonnamy.

Il ne s'agit en effet pas d'un traitement médical mais seulement de soins tout spéciaux apportés à la fabrication de ses savons, de ses vinaigres et de ses fards à bases d'alumine pure qui, composés d'éléments très purs et avec les précautions d'un pharmacien (M. Bonnamy s'étant occupé de pharmacie avant de devenir parfumeur), offrent naturellement plus de garanties que la parfumerie de beaucoup de maisons qui sacrifient assez facilement les précautions pour obtenir des produits flatteurs.

On peut affirmer sans crainte d'être démenti que les cosmétiques à base d'alumine pure de M. Bonnamy ne craignent aucune rivalité; ils remplissent leur but d'embellir et d'assouplir la peau, de la tonifier au besoin, et cela sous la forme la plus agréable et la plus parfumée.

Nous insistons sur ces produits parce qu'ils sont relativement nouveaux.

Quant au reste, la maison Laboullée, aujourd'hui dans les mains de M. Bonnamy, conserve toute la supériorité qui l'a rendue si justement célèbre.

Personne n'est plus à Paris et la plupart des voyageurs ont été respirer sur les plages où la brise de mer rafraîchit sans cesse la température.

La mer si favorable à la santé ne l'est pas toujours à la chevelure, et, pour prévenir ses effets irritants, il est bon d'employer l'eau de la Floride, qui n'est pas une teinture, mais elle conserve aux cheveux leur couleur primitive et la leur rend lorsqu'ils deviennent blancs.

M. Guislain, seul, possède le secret de cette eau si vantée; il veille à sa composition avec un soin et un talent qui s'accroissent encore de sa longue expérience. Aussi faut-il bien se méfier de certaines contrefaçons qui cherchent à entraîner la clientèle de M. Guislain.

La manière d'user de l'eau de la Floride est des plus simples. On s'en frotte la tête tous les jours avec une petite brosse douce et peu à peu les cheveux reviennent à leur teinte primitive.

L'effet est encore plus sûr lorsqu'on emploie, concurremment avec la pomnade composée par M. Guislain et qui est un auxiliaire fort utile à

cette *Eau de la Floride*, si excellente qu'elle a une réputation européenne.

On parle beaucoup des machines à coudre, et leur fabrication a pris depuis deux années une extension immense. Elle est due en grande partie à l'importation américaine, celle surtout qui s'est faite par la maison André Fontaine qui seule a le privilège de vendre les modèles d'Elias Howe, le célèbre inventeur des machines à coudre.

Sans doute ces machines, déjà excellentes en sortant des mains de l'inventeur, avaient peu à gagner, néanmoins elles ont encore été perfectionnées d'année en année et elles sont certainement aujourd'hui à leur dernier degré de perfectionnement. Il est facile de s'en assurer rien qu'en les visitant; douces, faciles à conduire, elles méritent bien le surnom de *Silencieuse* qu'on prodigue depuis quelque temps très légèrement à toute espèce de machines à coudre qui n'ont pas pour appui l'autorité du nom célèbre d'Elias Howe.

Tous les jours la mode a de nouveaux succès à enregistrer, mais aussi tous les jours de nouvelles étoiles se lèvent pour perpétuer le vrai goût, qui a été un peu sacrifié dans ces dernières années.

Une maison de grand genre vient d'ouvrir ses salons au centre du Paris élégant; la maison *Bérangère*, 6, boulevard des Capucines, va suivre tous les principes des maisons sérieuses, et non de celles qui ne doivent leur réputation qu'aux modes scandaleuses et excentriques.

Déjà j'ai vu des costumes qu'on préparait pour la comtesse de G...; ces costumes de chasse étaient d'une richesse et d'une originalité sans pareilles.

J'ai remarqué d'autre part des toilettes de ville en satin et en dentelle d'une coupe nouvelle, et d'un genre totalement inconnu jusqu'à ce moment. Ce n'est ni le style Empire, ni le trop vrai Louis XV; appelons-le costume *Bérangère*, c'est un si joli nom pour un si joli costume!

Dans le salon voisin, nous voyons les chapeaux et les coiffures qui vont faire leur apparition avec le 1^{er} septembre.

Il y a des chapeaux Louis XIV et des toquets Henri II, pour les costumes de chasse, qui sont d'une crânerie telle qu'à côté de ces modes jeunes, fraîches et hardies, le style Régence est pâle, terne, presque effacé.

Lorsque vous aurez fait vos visites, mesdames, dans la maison *Bérangère*, vous vous demanderez comment il se fait que vous ayez pu être des femmes élégantes avant de vous être fait habiller chez *Bérangère*.

JULIE DE PUISIEUX.

Le Coin de rue.

En vue de la saison d'automne qui commença, d'après les prédictions, plus tôt que de coutume, les magasins du *Coin de rue*, 8, rue Montesquieu, mettent en vente des séries d'étoffes nouvelles et particulièrement des lainages de fantaisie à des prix absolument incroyables de bon marché. C'est une bonne nouvelle que nous donnons avec empressement à nos abonnées, et elles nous en remercieront.

Seulement elles doivent se hâter, car dès que le *Coin de rue* annonce des nouveautés, elles sont très vite enlevées par son immense clientèle.

Cette fois, il annonce des surprises. On s'attend à de petits miracles !

Si cette maison, dont les résultats sont immenses, livre à des prix exceptionnels ses soieries et ses lainages, elle peut à plus forte raison livrer des toilettes ou costumes à des prix accessibles à toutes les bourses. Aussi a-t-elle, à cet effet, des ateliers immenses où elle a su réunir l'élite des couturières, qui, grâce à leur bon goût et aussi à leur grande habileté, peuvent en fort peu de temps composer et couper des toilettes dignes de nos plus grandes élégantes.

Dans ce moment, le *Coin de rue* fait établir pour l'automne des toilettes qui feront révolution dans la mode; aussi sa nombreuse clientèle attend-elle avec impatience l'exhibition de ces nouvelles modes.

Nous invitons donc nos abonnées à aller visiter les magasins du *Coin de rue*, 8, rue Montesquieu; là, assurément, elles trouveront chaussure à leur pied.

Quant à celles de nos abonnées qui se trouvent éloignées de cet établissement, elles peuvent, par correspondance, s'adresser au *Coin de rue*; elles y trouveront promptitude, bon goût et prix vraiment exceptionnels.

La mode a parfois de singuliers caprices; on se demandera un jour comment nos Parisiennes, dont on connaît le goût exquis, ont pu porter pendant si longtemps des peignes aussi disgracieux, aussi incommodes : peigne à charnière, peigne doré, peigne argenté, peigne russe, peigne acier, peigne jais, peigne-applique, et enfin peigne verroterie. — Il était impossible qu'une pareille mode durât. Nous constatons avec infiniment de plaisir la renaissance du peigne d'é-

caille, le seul que puisse porter une femme du monde.

Le peigne d'écaïlle, sobre d'ornement mais à forme gracieuse, a reparu sur la tête de bien des élégantes au dernier grand bal de M^{me} la comtesse de Portalès. Personne n'ignore que c'est dans les splendides et hospitaliers salons de l'aimable comtesse que s'imposent les nouvelles toilettes et les nouvelles coiffures. Attendons-nous donc à voir reparaitre avec éclat ce complément, cet ornement indispensable d'une jolie coiffure.

COURRIER DE LA MODE

On a tant vanté la Normandie qu'elle est devenue une annexe de Paris qui envahit de plus en plus les plages normandes. Cette année, la foule est partout, et si l'on ne prend ses précautions à l'avance on ne peut trouver ni une maison ni même une chambre; tout est loué, occupé, retenu; depuis la pointe d'Honfleur jusqu'à Isigny, les moindres localités reçoivent leur contingent de foule, et au moment du 15 août cette foule s'est encore accrue de tous ceux qui ont fui devant la fête du 15 août. C'est un immense chasseur-croiseur; les étrangers, les provinciaux viennent par bandes admirer les splendeurs officielles, et les citadins vont rechercher les splendeurs de l'Océan qui parlent à toutes les âmes, quel que soit du reste leur degré de développement.

Je cite comme très nouvelle une toilette portée à Deauville par la comtesse d'Al.

Un jupon de toile du Mexique (soie et laine) bleu de ciel; au bas du jupon un volant pareil surmonté d'un bouillonné; autour du volant et de chaque côté du bouillonné, petite ruche de taffetas bleu de ciel. Jupe Abeille, relevée tout à fait derrière et beaucoup sur les côtés, de manière à dessiner les deux ailes d'une abeille; ruche de taffetas bleu découpé garnissant la jupe et choux de taffetas sur les côtés.

Corsage ouvert en cœur avec valenciennes froncée en dedans.

Large ceinture de taffetas bleu de ciel à pans très courts effilés dans l'étoffe.

Médaille formé d'un camée antique cerclé d'or mat, suspendu au cou par un velours bleu de ciel.

Chapeau Watteau en paille blanche paré autour d'une ruche plate de taffetas noir liserée d'une petite dentelle; agrafe de boutons de rose princesse de côté.

Les chapeaux *annamites* ont beaucoup de succès à Dieppe et à Trouville.

On sait qu'on appelle ainsi ces chapeaux un peu pointus du sommet, à grands bords plats, sur lesquels se trouve un semis de petites croix de velours noir.

Ils ont de larges brides en velours noir nouées sur le chignon derrière; on les double de taffetas bleu de ciel, mauve ou rose.

Les formes de chapeaux sont tellement variées qu'on peut se coiffer à l'air de son visage. Si l'on n'est pas complètement à son avantage c'est qu'on est bien maladroite.

Les jeunes femmes semblent préférer pour chapeaux habillés les formes Valois un peu élevées de calotte avec plumes frisées mêlées à une coquille de dentelle.

Dans les plumes on niche souvent un petit oiseau-mouche brillant comme une pierrerie.

Les chapeaux Létorière sont tout couverts de plumes frisées avec les bords en velours de la nuance des plumes et, de côté, une traîne de fleurs.

C'est ravissant en gris et en bleu avec agrafe de fleurs de vigne d'un blanc rosé ou de mauves rose pâle.

On prépare les feutres pour l'automne, la saison des chasses et des promenades à cheval.

L'*Andalou*, noir, avec bordure de velours, couronne de plumes noires et aigrette, sied à merveille aux frères beautés.

Le Dubarry gris, à bords plats liserés de velours gris, orné d'une écharpe de velours enroulé et d'un bouquet de plumes de côté, convient mieux aux figures de fantaisie.

Pour les chapeaux fermés d'automne, on mélangera beaucoup la paille et le velours.

La maison Leroy nous promet de grands changements.

Il paraît que les chapeaux seront très élevés sur le front, très empanachés, se rapprochant tout à fait du style Louis XVI.

On va copier des chapeaux sur les vieilles gravures. Nous verrons probablement du *renouveau* très original.

Le temps est très variable aux bords de mer. Les femmes qui n'ont emporté que des costumes clairs se trouvent fort embarrassées.

Il y a une manière bien simple d'assombrir une toilette, c'est de poser sur un jupon de percale rayée une jupe de cachemire noire retroussée en paniers.

La chemise russe se porte pareille au jupon et on complète la toilette par un petit double collet de cachemire.

Ce collet est orné de guipure, de passementerie, ou soutaché en couleur.

Un dessin de soutache rouge imitant des branches de corail ou un losange de corail mêlé de perles produit un effet charmant sur du cachemire noir.

On orne aussi ces collets d'un double rang de soutache d'or.

Les tuniques de cachemire mises sur du foulard rayé composent des toilettes bien plus élégantes que la percale. Rien n'est chatoyant comme le foulard Laintou blanc à rayure cerise.

La *Colonie des Indes* a peine à répondre à ses nombreuses commandes, et quand on entre dans ce magasin ou voudrait tout emporter.

Il y a là tant de dessins frais, nouveaux, éclatants ou délicieusement nuancés!

Le genre cachemire avec ses belles palmes d'or sur large rayure noire ou pourpre fait des robes de chambre d'une artistique élégance.

Pour demi-toilette, voici des camaïeux, des dessins Watteau avec le petit nœud de bergère sur fond or pâle, blanc de nacre, fleur de pêcher, coucher de soleil, vert malachite, etc.; des semis de bouquets ou de fleurs détachées sur les gris les plus doux: gris anglais, perle, gazelle, gris héliotrope, fleur de lin, argent, aluminium, gris Saxe, etc.

Pour le soir ou la toilette habillée, on choisit surtout de belles nuances pures ou des foulards changeants.

Le scarabée, le bronze florentin, gorge de pigeon, sont préférés le jour, et le soir triomphent le rose hortensia, vert clair de lune, rayon d'aurore, turquoise, vert glacier, œillet de poète, blanc des Indes, mauve des Alpes, etc.

La variété de ces costumes est devenue facile, même pour les femmes modestes, au lieu d'encombrer leurs caisses de costumes faits qui arrivent le plus souvent froissés, elles emportent leurs étoffes et se font envoyer une petite machine à coudre de la maison Martougen (système Wheeler-Willson), grâce à laquelle leurs femmes de chambre et elles-mêmes, en s'amusant, se confectionnent de charmantes et nouvelles toilettes.

Pour les robes blanches cette méthode est dou-



Thirifocq, Editeur.

364.

Imp. Becquet, Paris.

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE,

La Gazette des Familles,

LA GAZETTE DES DAMES ET DES DEMOISELLES

Paris, Rue de la Fontaine Moliere, 39^{bis}

Robes Foulards de la Colonie des Indes, Rue de Rivoli, 53.

Machines à coudre de Brunswick & Co, Rue Richelieu, 29.

29.g.943

blement précieuse, car l'organdi ou la mousseline ne souffrent pas d'être chiffonnés.

Tel est le secret des reines de quelques casinos des bords de l'Océan qui apparaissent dans toutes les réunions avec des toilettes éclatantes de fraîcheur.

Elles avaient eue l'heureuse idée de faire mettre dans leur bagage une machine à coudre de la maison Martougen.

JULIE DE PUISIEUX.

AVIS IMPORTANT

Si quelques-unes de nos lectrices, à la suite de bals fréquents ou de veilles prolongées, s'apercevaient d'une diminution, si légère qu'elle fût, dans leur chevelure, nous leur dirons, avec la certitude du succès : Faites usage de la lotion Caumont.

Cette lotion, composée des meilleurs végétaux, a une action immédiate contre la chute des cheveux ; en outre, elle enlève instantanément toutes les pellicules qui obstruent les tubes capillaires et nuisent à la conservation, à la beauté de la chevelure.

M. Caumont, qui a l'honneur d'être le seul coiffeur de S. M. l'Empereur Napoléon III, vient aussi de faire une précieuse découverte. Sa teinture, dite teinture Caumont, dont le résultat est infaillible et sans danger, ne tache ni la peau, ni le linge.

Nous ajouterons qu'elle est unique en son genre à cause de son innocuité et de la beauté des nuances que l'on obtient. Chaque flacon contenant une couleur différente, depuis le blond le plus clair jusqu'au noir le plus foncé, on est sûr, de toujours atteindre et de ne jamais dépasser la couleur que l'on désire ; aussi, recommandons-nous cette teinture d'une façon toute spéciale.

COURRIER DE PARIS

Une chose tout à fait charmante, c'est une distribution de prix au grand Concours.

Un professeur de rhétorique s'avance et, passant devant le fauteuil de l'Excellence, s'incline avec un onctueux sourire, — ce sourire du bedeau qui, en époussetant l'église, fait au galop une génuflexion devant l'autel. — Il monte à la tribune, et de sa manche retire un épais manuscrit bariolé de ratures. Frémissement d'attente. Il tousse, arrange ses papiers, assujettit mieux son pince-nez, dispose sa toque, tousse de nouveau et fait un geste... Il va commencer?... Non, il boit son verre d'eau. Même manège ; enfin, d'une voix prétentieuse à laquelle il cherche à donner les intonations de la conversation, d'un ton familier et insinuant, avec un sourire, il lance : *De utilitate studiorum classicorum !*

C'est du latin ; dans l'auditoire court un murmure de satisfaction ; on se penche avec intérêt. Le discours est long : peu à peu la voix de l'orateur se fatigue et devient de plus en plus monotone ; la salle s'échauffe ; un nuage qui passe rend la salle plus sombre encore ; les auditeurs, emboîtés les uns dans les autres, sont pris de crampes, d'autres commencent à sommeiller insensiblement ; une petite flûte qui essaye tout bas une gamme chromatique laisse échapper un couac intempestif, qui seul jette quelque diversion. — Chaque quart d'heure, régulièrement, le ministre sourit ; alors un murmure d'approbation court parmi les gradins des professeurs, contenu par la discrétion qui convient à ce sombre séjour. Puis l'Excellence reprend sa position normale, un doigt sur le front, l'œil rêveur levé vers le plafond.

Le torrent d'éloquence latine coule toujours ; à travers une vague somnolence, on distingue quelques noms marqués en chiffres connus : Cicéron, Charlemagne, César ; cette fois, le Conseil d'instruction a souri avec plus de finesse encore : Horace nous a amenés à parler des paisibles ombres où nous irons tous nous délasser des pénibles travaux de l'intelligence. La voix faiblit encore, mais les gestes deviennent plus énergiques ; on parle de chassapots et de canons rayés, si j'ai bien deviné du moins ; catapultes lançant des globes d'airain ? Ceci nous annonce la fin. Enfin, d'un ton expirant, avec le regard de Phé-

dre mourante, tourné vers l'idole, l'orateur termine par quelques mots sur le ministre à la fois intelligent et ferme qui sut donner un éclat nouveau, etc.

Que c'est beau, en somme, la tradition ! Au temps où le latin était encore d'un usage courant dans le droit, dans la médecine, dans la politique, dans la philosophie, ce discours avait une raison d'être ; mais aujourd'hui ?... N'importe, il est plus florissant que jamais ! A l'heure où j'écris, d'honorables professeurs polissent leur dernier *jamjam* et leur suprême *quousque*. Ils prononceront le discours. Personne n'y comprendra mot et la cérémonie recommencera au mois d'août prochain.

Je vais reproduire, d'après M. Lockroy, une scène de vaudeville fort gaie. C'est la reine de Mohély et les échelles de son palais qui en font les frais :

Il paraît qu'un jour un jeune diplomate européen avait une communication importante à faire à S. M. Fatouma. Il part pour sa résidence ; il arrive. L'échelle était retirée. Il s'approche néanmoins. Entre les piquets se promenait un chambellan, — un chambellan indigène, — c'est-à-dire un chambellan vêtu comme Adam avant le péché. Un chambellan qui n'avait rien pour se couvrir, pas même sa clef !

— Peut-on voir la reine ? demande le diplomate.

— L'échelle est retirée.

— Alors c'est impossible ?

— Complètement impossible.

Le jeune diplomate ne pouvait attendre au lendemain. Il se grattait la tête, désolé, quand soudain il avise un gros arbre, superbe, dont une branche, assez forte, s'étendait au-dessus de la cage. Voilà mon affaire, songea-t-il. Et aussitôt, utilisant tout ce qu'il avait appris de gymnastique, dans sa jeunesse, il se met à grimper comme un fou.

— C'est tout à fait contraire à l'étiquette ! criait le chambellan qui avait deviné son projet.

Mais qu'importe l'étiquette ? Mon diplomate enfourche la branche ; il s'avance ; il approche de la cage... la branche plie... Que lui importe ?

— Grande reine ! s'écrie-t-il...

La reine lève la tête et l'aperçoit au-dessus d'elle, perché comme un oiseau. La conversation s'engage.

— Tout cela est contraire à l'étiquette, continuait à crier le chambellan.

Encore une fois, qu'importe l'étiquette ? Le diplomate remplit sa mission. Il fait les compli-

ments d'usage lorsque, tout à coup, la reine s'écrie :

— L'audience est levée !... La branche casse !

Il était trop tard. Le diplomate était en route pour la terre... et tombe... O surprise ! et tombe sur quelque chose de mou, qui s'aplatit, s'écrase, et le sauve... Et ce quelque chose, en s'aplatissant, murmurait :

— C'est complètement contraire à l'étiquette ! Le chambellan avait fait matelas.

Après une longue et douloureuse maladie, miss Adah-Isaacs Menken est morte dans son domicile, rue de Caumartin. La pauvre fille semblait, il y a longtemps déjà, se douter de sa fin prochaine. Il y a deux mois et demi, au début de sa maladie, elle dit tristement : « Je suis perdue pour le théâtre et pour la vie ! »

Miss Menken n'était pas une femme vulgaire. On sait qu'elle a fait la guerre en Amérique. Elle est fort goûtée comme poète au delà de la Manche et de l'Océan. Ses travaux théologiques sont très estimés par les pasteurs. Sa science et son érudition la désignaient à de plus nobles exercices que les cavalcades équestres où nous l'avons admirée. Comme tragédienne, elle a eu à la Havane, dans le Kentucky et à Londres de grands succès. Elle jouait les « Marie Laurent » ayant en plus que cette dernière une beauté incontestable et une plastique merveilleuse... Je le répète, la femme qui vient de mourir n'était pas une femme ordinaire, et ceux qui l'ont connue en parlaient avec la déférence que commandent les intelligences supérieures.

La *Revue de poche* a bien agréablement raillé le romancier populaire, M. Ponson du Terrail, qui, dans le *Petit Moniteur*, joue un rôle éminemment éducateur et moralisateur :

Rocambole, d'après les calculs des meilleurs statisticiens, aurait deux cent deux ans ; il aurait pendant sa vie acheté onze mille grammes d'acide prussique, tué cent mille enfants, volé quatre-vingt-douze coffres-forts, il s'est évadé soixante-neuf fois, a été guillotiné trois fois...

Ce n'est pas mal, comme vous voyez. Eh bien ! Rocambole a trouvé une sœur, toujours bien entendu fille de M. Ponson du Terrail, qui paraît destinée à fortement le dégommer. Elle répond au nom de la *Femme immortelle*. On lit dans le feuilleton du 24 juin :

Le bourreau mit le feu au bûcher, et les flammes tourbillonnèrent autour d'elle, se faisant jour au travers d'un épais nuage de fumée.

Une heure après, acheva le marquis de la Ro-

che-Lambert, « il ne restait plus du vampire » qu'un monceau de cendres fumantes, et ce pendant cette femme n'était pas morte. »

Nous trouvons dans le *Charivari* un singulier moyen donné par Jules Denizet pour reconnaître les chiens qui sont ou non enragés :

« Si vous avez ou si vous rencontrez un chien suspect, allongez-lui un coup de pied ou flanquez-lui un coup de canne. S'il crie, il n'y a pas de danger, il n'est pas enragé ; mais s'il se tait, c'est qu'il est enragé : tuez le vite. »

Après la méthode Denizet pour reconnaître la rage, il n'est peut-être pas inutile de publier le remède indiqué par Robert Briquet (du *Tintamarre*).

« Quand on est mordu par un chien hydrophobe :

» Rentrer bien vite chez soi ; ne rien dire à sa femme, la mordre cruellement en faisant semblant de l'embrasser, et aller se faire cautériser immédiatement tout seul.

» Bonne nourriture, bon vin ; et attendre tranquillement le résultat. »

Voilà un moyen simple de trancher la question du divorce.

M. Henri de Pène, en signalant dans l'*Indépendance* le demi-silence qui se fait autour des décorations littéraires, rappelle l'histoire d'un homme de lettres qui fit, sans y arriver—le plus grands efforts pour décrocher la croix.

C'était pour lui, pensait-il, un moyen d'effacer les erreurs de jeunesse dont sa vie demeura toujours attristée et dont l'amertume abrégée ses jours.

Un ami s'était chargé de visiter pour lui, dans l'intérêt de sa candidature au ruban rouge, si ardemment convoité, le ministre de l'intérieur.

Il rencontre, sur le boulevard, cet agent dévoué de ses plus fervents désirs.

— Eh bien ! avez-vous vu le ministre ?

— Oui.

— Comment a-t-il été ?

— Mais...

— Voyons, dites moi la vérité, a-t-il été bien ou mal pour moi ? Que vous a-t-il dit ?

— Non, il n'a pas été mal ; certainement, il n'a pas été mal.

— Mais enfin, qu'a-t-il dit ?

— Il a dit : « Vous pouvez répondre à X... qu'il peut être tranquille ; je dirai au préfet de police de ne pas l'inquiéter. »

Quelle chute !

Toujours ce rocher de Sisyphe de son passé

retombait sur la tête du malheureux X... Il aspirait à un brevet d'honorabilité ; on lui répondait par une assurance d'impunité.

La *France musicale* annonce que, sous peu, un violoniste d'un nouveau genre va faire son tour d'Italie. Cet artiste phénoménal, qui s'est fait applaudir dans une série de concerts à Berlin, est né sans bras ! Il joue du violon avec ses pieds, et voici comment il s'y prend.

Il s'assied, et l'instrument fixé sur un tabouret, est placé devant lui ; il tient l'archet avec les deux premiers doigts du pied gauche, et, avec les doigts du pied droit, il touche les cordes.

Il paraît que son apparition ne laisse nullement une impression désagréable, et qu'il est même parvenu à un certain degré de mécanisme.

A Leipzig, où il s'est fait entendre, il a joué un andante de Bériot et une romance de Meyerbeer. C'est le fils d'un pauvre maître d'école de village en Prusse.

M^{lle} Nilsson a, dans la Grande-Bretagne, comme chez nous, plus que chez nous, des fanatiques. On assure qu'un lord sur le retour a payé vingt-cinq guinées, à un machiniste, une épingle tombée, pendant la représentation, des cheveux de la blonde Ophélie.

A ce propos, le *Sport* raconte cette historiette retrospective :

Un autre rossignol suédois, Jenny Lind, après une représentation donnée à Liverpool, fut portée en triomphe à son hôtel. Le lendemain matin, à dix heures, Jenny partait pour Manchester. Tandis qu'elle montait en voiture à la porte de l'hôtel, de nombreux enthousiastes s'élançèrent dans l'escalier, demandant à voir la chambre où l'artiste avait passé la nuit, ce qu'on leur indiqua de bonne grâce. Ils s'y précipitent, se jettent sur les rideaux, les housses, les portières, les serviettes, les draps, les mettent en pièces avec frénésie, s'en font des cocardes et des décorations, redescendent l'escalier quatre à quatre, et sont aussitôt remplacés par une autre cohue d'enragés qui se livrent au même pillage.

Un instant après le sac de la chambre, on vit s'asseoir à la table d'hôte un vieux monsieur arrivé de Londres la veille et dont le visage exprimait l'étonnement et la terreur.

— Qu'avez-vous ? lui demandèrent les convives. Vous est-il arrivé quelque catastrophe ? Etes-vous indisposé ?...

— Oh ! dit-il à demi-voix, d'un air mystérieux et craintif, les habitants de Liverpool sont fous, archifous ! ce sont même des fous dangereux !...

— Dangereux ! dit le chœur surpris.

— Il doit y avoir là-dessous quelque grand mystère politique, quelque terrible conspiration. On me prend peut-être pour un conspirateur, grand Dieu !

Le chœur commençait à croire que le bonhomme avait un léger coup de marteau, lorsqu'il reprit en frissonnant de tous ses membres.

— Ce matin, j'allais sortir de ma chambre, lorsque des hommes en fureur s'y précipitent, arrachent et déchirent mes rideaux et mes draps, et maintenant ils parcourent la ville avec ce signe de ralliement à leurs chapeaux et à leurs boutonniers !... Mystère, mystère !...

Un rire homérique accueillit la révélation de l'honnête vieillard : les enthousiastes de Jenny Lind s'étaient trompés de chambre !

JULES THIERRY.

BIBLIOGRAPHIE

L'éditeur Heu vient de faire paraître, sous le titre de *Mignonnette*, une charmante valse du jeune André Zaccone, le fils de notre ami et collaborateur Pierre Zaccone.

Cet éditeur est plus intelligent que la généralité des directeurs de théâtres. Si le jeune débutant eût été porter une pièce quelque part, on lui eût répondu naturellement : « *Faites-vous jouer d'abord...* »

Ce qui fait que MM. les directeurs en arrivent à jouer les *Ours* qu'ils ont refusés dix ans plus tôt. Tout vient en son temps.

Nous en savons quelque chose !...

L'ÉTOILE D'UN FUMEUR

Le moins sage a souvent la chance pour appui.

Il y a quelques jours, en rentrant chez moi, j'y trouvai, installé au coin du feu, un ami, littérateur charmant, avec lequel, depuis quinze ans, j'ai entretenu des relations fraternelles.

— Je viens te chercher ! me cria-t-il, en entrant, nous partons pour Evreux, tout à l'heure. — Ma mère me marie... Un parti superbe !! Tout est arrêté. Vois !... Les paroles sont échangées entre grands parents, il ne s'agit plus que de l'approbation des futurs conjoints ; voilà, comme j'entends le mariage... Et toi ??

— Moi ? hum !... enfin, si ça t'arrange, répondis-je, en prenant la lettre de sa mère.

— Bah ! ça fait plaisir à ma mère !... D'ailleurs, vois-tu, ce mariage n'aura pas lieu si je ne dois pas être heureux. J'ai foi en mon étoile ! Et, continua mon ami, avec la volubilité des esprits enthousiastes, — je ne suis pas fâché de rompre avec la vie parisienne... je m'ennuie, j'ai besoin de l'air des champs. *O rus!* les longues nuits calmes et les jours tirés au cordeau provincial me sourient. La maison maternelle pleine de lessives à l'iris, de tricots et de confitures me retrempera.

Le bon sourire de ma mère, les champs, les bois, les blonds épis de topazes...

— Mais nous sommes en octobre ! m'écriai-je, pour couper court à la rustique pastorale de mon ami.

Cette perspective de frimas arrêta son élan.

Or, ici, je dois vous dire que mon ami, — que nous nommerons Maxime Debray, pour ne pas froisser sa modestie littéraire, — est le garçon le plus gai, le plus spirituel, le moins amateur des champs et le plus antipathique au mariage que je connaisse. C'est, en outre, un mortel « né coiffé » — que l'on nous pardonne la trivialité de l'expression en faveur de l'image, — car, avec mille raisons à l'appui, il peut se targuer de la protection de la providence qu'il nomme son étoile.

Un paragraphe me frappa dans la lettre de sa mère :

« Sûre de l'attractive beauté de M^{lle} Brun, ta future, disait-elle, il te sera facile par amour

» pour elle de te corriger d'un défaut déplacé en province, chez le gendre d'un notaire! »

Quel est donc ce défaut que tu vas être à même de sacrifier à l'amour? demandai-je à Maxime, avec l'étonnement d'une amitié trop prévenue.

— Est-ce que je sais moi! il faut sans doute renoncer à mon horreur pour les cravates blanches... Quitter la canne Casal ou les boutons Fontana! Nous verrons bien.

Et les actions de la province me semblèrent baisser dans l'opinion de Maxime en raison contraire de son geste; il avait franchement haussé les épaules!

Le jour même, à trois heures, nous arrivions à l'embarcadère.

Maxime emportait cinq cents cigares! — J'avais oublié de vous dire qu'il fume à ce point de renoncer à tout plaisir, à toute affaire, plutôt que de rester deux heures sans cigare.

Comme nous arrivions, le deuxième appel sonna. Quelques wagons pleins étaient fermés. Enfin! nous en trouvâmes un complètement libre. Mais au moment d'y entrer, nous aperçûmes trois voyageurs ornés de nombreux colis volants, qui se dirigeaient vers nous.

— En voiture, Messieurs! cria l'employé préposé à l'emballage de tous.

— Allons! dis je à Maxime, il faut renoncer à être seuls.

— Bah! tu es toujours embarrassé de rien toi, répondit-il vivement. Tu vas voir! seulement rappelle-toi que tu ne me connais pas et que je suis *sourd!* attention!

Habitué aux excentricités de Maxime, je ne dis mot.

Debray, se juchant sur le marche-pied du wagon, avança le corps dans le compartiment, et, d'après le mouvement de ses bras, parut fort affairé.

Les retardataires attendaient déjà depuis un moment, ne comprenant mot à sa pantomime; ils murmuraient.

Il y avait là le père, un homme sérieux, à lunettes; la fille et un collégien à favoris!

— Ah! ça, que diable fait-il donc ce monsieur? commença le papa d'un ton rogue, — est-ce qu'il ne va pas bientôt se décider à entrer ou à sortir.

— Attendez, papa, il arrange ses bagages, fit la jeune fille dont un voile cachait les traits presque complètement.

— Ah! mais... il nous bassine à la fin! cria le collégien progressiste, en se dressant sur ses souliers ferrés comme un jeune coq sur ses ergots. — Attendez! je vais lui parler, moi!

Puis se tournant vers moi:

— Dites donc, Monsieur, voulez-vous m'aider un peu? nous allons l'envoyer... s'asseoir ailleurs!

— Oh! oh! fis-je, permettez jeune homme! je ne suis pas partisan du pugilat; j'ai déjà essayé de parlementer avec ce monsieur, il ne m'as pas répondu, d'où je conclus qu'il est sourd... peut-être muet! qui sait? Voyez tout seul!

Contre mon attente, le lauréat barbu se retrancha derrière son père et ce fut ce dernier qui posa la main sur l'épaule de Maxime.

Mon ami se retournant, salua, sourit, et, s'asseyant sur le marche-pied, me jeta un regard attendri.

Puis, alors, comme un homme peu pressé, mais attentif, il laissa pendre ses jambes sur la voie et attendit.

— Monsieur! cria le vieillard en colère, cela n'a pas de nom! et, à moins que vous n'avez loué ce wagon pour vous seul, il est inconcevable que...

Maxime, après l'avoir écouté avec le regard fixe et la main entourant l'oreille (geste familier aux sourds), interrompit son speech.

D'une voix douce et les yeux sur moi il répondit:

— Merci, merci, Monsieur, de ma part et de la sienne! Ce tendre intérêt a droit de me toucher pour mon pauvre ami! mais heureusement, vous le voyez, — et il me désignait, — il est calme en cet instant, *les deux accès* de ce matin l'ont anéanti! D'ailleurs, j'ai pris mes précautions. *La camisole* est là! Entrez donc, je vous retiens là, moi... et...

Le vieux monsieur qui écoutait Maxime les yeux écarquillés et la bouche béante, fit un bon en arrière, ramassa trois colis échappés à sa stupeur et, suivi de ses enfants, se précipita en tête du convoi en criant:

Le plus souvent que je me fourrerai dans le wagon d'un fou! Imbécile de sourd va! je me plaindrai à l'administration, et...

Un employé coupa court aux récriminations du père de famille en le poussant dans un wagon.

Cette scène, plus vite passée que rendue, était à peine terminée que, furieux, je m'élançai vers Maxime.

Je le trouvai en train de se désopiler la rate sur les coussins du wagon conquis. Mais, je partageai bientôt son hilarité, me consolant dans la force de mon amitié, convaincu que là, comme dans les bons ménages, il y a toujours une victime.

Quatre heures après nous étions attablés devant le délicat dîner de M^{me} Debray.

On causa mariage.

A un moment choisi, Maxime s'écria :

— A propos !... Quel est donc ce... défaut, ma chère mère, que ta province ne daigne tolérer ?

— Je n'ai pas dit *positivement* la province, répondit M^{me} Debray un peu gênée, mais, vois-tu, cher enfant, le papa Brun est âgé... il a des... idées... ses habitudes ! et... le cigare lui est antipathique !

Maxime avança la lèvre inférieure en haussant les épaules.

— Mais, maman, ce n'est pas mon beau-père que je vais épouser !!! Ceci est une affaire entre moi et ma femme, n'aie pas peur va, je la déprovincialiserai !!

Et déposant un baiser sur la main de sa mère, il reprit gaiement !

— En attendant où allons-nous ce soir...? au théâtre ? au...

— Au théâtre ! fit M^{me} Debray scandalisée, — tu n'y penses pas... avant tes visites ?

— Mes visites ? Quelles visites ?

— Mais, mon enfant, la famille Brun... leurs parents... nos...

— Nos amis, ceux des Brun, et les amis de tous ceux-là ! exclama Maxime avec une rageuse volubilité. — Eh bien, alors, je vais aller fumer ! Au diable les notaires !

Et il s'éloigna, en effet, après avoir allumé un cigare.

Je restai pour faire un bésigue avec M^{me} Debray.

A peine avions-nous marqué quelques mariages que Maxime, le cigare aux lèvres, rentrait furieux.

— Qu'as-tu, mon enfant ? lui demanda sa mère en abandonnant le jeu.

— Son étoile pâlit ! fis-je d'un ton moqueur.

— Il s'agit bien d'étoile ! répondit mon ami du ton dont on dit : imbécile ! — Que le diable emporte Évreux ! La première personne que je rencontre au café est ce vieil animal du chemin de fer ! Comprends-tu cela ? et justement je venais de retrouver un ancien camarade !...

— Ah ! ah ! Comment t'en es-tu tiré ? interrompis je en riant.

— Je suis sorti, parbleu !

M^{me} Debray nous regardait, mais une de ses amies arriva, impossible de lui donner le mot de l'énigme !

Maxime me fit un signe et, munis de cigares, nous sortîmes.

Le lendemain, pendant le déjeuner, le fils et la

mère débattaient les détails de la toilette de présentation. C'était le grand jour !

Un domestique coupa court au débat en présentant une lettre à M^{me} Debray.

Sur l'enveloppe se détachait en gros caractères le mot *Pressée*.

— Vous permettez ?

Et la mère de Maxime l'ouvrant, la parcourut, pâlit et la tendant à son fils s'écria :

— Je me trompe, ou je lis mal ! vois donc !... C'est impossible !...

Je me levai par discrétion, mais M^{me} Debray me prit aussitôt le bras.

— Restez, restez ! M. de Lussan, vous nous aiderez à comprendre...

Maxime, qui avait souri d'abord, se jeta sur un siège pour rire à gorge déployée à la fin de sa lecture.

— Ah ! ah ! ah ! scandait-il, comment c'était... oh ! c'est impayable ! ah ! la vieille bête !

Et il me passa la lettre.

M^{me} Debray était atterrée.

« Madame, disait le pli,

» Vous étiez mon amie, du moins j'eus la faiblesse de le croire jusqu'à ce jour. Mais une amie ne doit jamais céder la vérité, fut-ce aux dépens de ses propres enfants.

» Si ma fille eût été muette, Madame, je vous eusse avoué qu'elle avait perdu l'usage de la parole.

» Un défaut passe... Une infirmité reste.

» M. Debray me fera l'honneur de *comprendre* que tout est rompu.

» Une explication *verbale*, saisie *trop difficilement* par lui, nous serait pénible à tous deux. » Sa disparition du café et notre entrevue *au chemin de fer*, devant *son ami*, m'en ont convaincu pour jamais.

» Votre dévoué, *néanmoins*,

» Achille Brun,

» Ex-maire, notaire, marguillier,
» conseiller municipal.

» P. S. M^{me} Brun et sa fille sont parties ce matin pour Alger. »

— Voyez-vous?... mon étoile ! criait Maxime au comble de la joie. — Quelle chance ! Rater un pareil beau-père ! C'est *elle* qui m'a inspiré en wagon ! Oh ! les notaires !!!

M^{me} Debray, effrayée de cette animation incompréhensible pour elle, me regardait anxieusement.

— Tiens ! c'est vrai ! maman ne sait pas...

Lussan, explique donc... Et Maxime de rire de plus belle.

Alors, il me fallut raconter la scène du wagon, ce que je fis, interrompu par les lazzis et le rire de Maxime.

— Grand enfant ! gémissait la pauvre mère, — voilà pourtant où nous conduit ta fatale passion ! Quelle chance funeste que les Brun se trouvent... Oh ! mais, je vais le détromper... lui écrire...

— Garde t'en bien ! s'écria Maxime en devenant sérieux tout d'un coup. Mon étoile est là !!! Je ne devais pas être heureux ! Tiens, puisque tu veux me marier, laisse nous faire ! Avec Lussan, nous te trouverons une bru à ton goût. A Paris, par exemple ! Il n'y a qu'un Paris dans l'univers ! Là, on fume... on rit... on... comprend tout !...

— Mais, objectait la pauvre mère timidement, la dot était superbe, l'honorabilité des parents reconnue... la...

— Peuh ! interrompit mon ami, nous trouverons mieux que tout cela ! Je te dis que cette rupture est un bonheur ! tu verras... ne t'inquiète point ! tout vient au gré de qui sait attendre !

Et cajolant, flattant sa mère, il arrêtait à moitié sur ses tremblantes lèvres les plaintes qui s'en exhalaient.

— Mon Dieu ! murmurait elle entre le sourire et les pleurs, je suis vieille, j'aurais voulu te laisser au milieu d'une famille aimée, estimée. Cependant, si tu crois... n'en parlons plus... Mais songes-y, hâte un établissement qui me donnera le repos, le calme...

Sois tranquille, mère, nous allons trouver ton bonheur et le mien !!!

— Mon Dieu ! que la liberté est une belle chose ! Que Paris est grand et la province... mesquine ! s'écriait quelques jours plus tard Maxime fumant et de nouveau étendu devant mon feu. — Si ma mère venait se fixer à Paris ; je ne voyagerais plus !

— Marie-toi, elle viendra.

— Ah ! oui, à propos ! Nous allons chercher une femme, hein ?

— Où ?

Où tu voudras ! ça m'est égal !... Je démèlerai bien le bon grain de l'ivraie, va !

— Parbleu ! m'écriai-je moqueusement, n'as-tu pas ton étoile !

Mon concierge entra à temps pour m'éviter un speech, car Maxime, sur ce chapitre, se montre intraitable.

L'homme de la loge apportait une lettre.

Elle était timbrée d'Evreux, et ne contenait que ces mots :

« M. Brun est totalement ruiné ! La maison » dans laquelle était tout son avoir a fait banqueroute !!!

» Ce matin M. Brun avait disparu.

» Le pays est en émoi.

» Bénissons la main de la providence... »

— Hein ? mon étoile !!! fit Maxime en interrompant ma lecture, — y croiras tu maintenant ?

— Ma foi, répondis-je confondu, hasard, providence ou étoile, tu es né...

— Bah ! laisse les trois, reprit en riant mon ami :

Numero Deus impare gaudet !

Et le meilleur des trois est l'étoile du fumeur.

L. MAX.

ALBUM DE LA TRAVAILLEUSE

RECETTES DIVERSES

Nous allons commencer notre causerie par deux recettes de liqueurs d'une exécution facile et peu dispendieuse.

Kirsch de ménage. — On fait macérer pendant un mois une certaine quantité de noyaux de cerises concassés avec leurs amandes ; on ajoute ensuite un tiers de noyaux d'abricots, sans leurs amandes, et on laisse infuser pendant deux mois, après lesquels on passe la liqueur et on la filtre au papier.

Ce kirsch se conserve dans des bouteilles bien bouchées et cachetées.

Liqueur de noyaux d'abricots. — On fait macérer pendant quinze jours dans deux litres d'alcool à 33° une centaine de noyaux d'abricots concassés, et les amandes mondées d'une trentaine d'autres ; on fait un sirop en mettant deux kilo-

grammes de sucre pour un litre d'eau; on passe l'alcool, on tamise pour enlever les noyaux, puis on mêle le liquide au sirop et l'on met en bouteilles.

La liqueur de noyaux de pêches se fait de la même manière.

Confitures de melons d'Amérique. — On coupe deux melons en morceaux d'un centimètre carré environ; on les met dans une bassine sur le feu avec 350 grammes de sucre pour 500 grammes de fruits; on met de l'eau de manière que le fruit baigne complètement. On ajoute quatre oranges coupées en quartiers, on a le soin d'enlever les pepins; on exprime le jus de quatre citrons et l'on met le zeste de deux. On laisse réduire le tout pendant cinq heures sur un feu peu ardent, mais au bout d'une heure, il faut enlever le zeste. On parfume à la vanille.

A cette époque de l'année où les fortes chaleurs peuvent se faire sentir d'un jour à l'autre, les recettes suivantes pourront être les bienvenues :

Moyen d'empêcher le lait de tourner. — Il suffit de mettre un gramme de bicarbonate de soude dans un litre de lait. Ce moyen est infaillible.

Les glaces et les sorbets, si agréables, l'été, dans un dîner, pourront s'exécuter à la maison, si l'on suit exactement les indications suivantes :

Cuisson du sucre pour glaces et sorbets. — Pour faire cuire le sucre au *petit lissé*, on s'y prend de la manière suivante : mettez dans un grand poëlon, sur un bon feu, un verre d'eau et du sucre en quantité suffisante. Pour que le sucre ne s'attache pas, remuez toujours et laissez faire seulement deux ou trois bouillons, alors le sucre sera cuit au *petit lissé*.

Voici la manière de faire la préparation de différentes glaces.

Glace aux groseilles. — On exprime le sucre d'un kilogramme de groseilles et de 250 grammes de framboises. Pour bien faire cette opération, on fait un peu amortir les fruits sur le feu, mais se gardant bien de les laisser cuire. Ensuite on mêle à ce jus trois quarts de litres de sucre cuit au *petit lissé*.

Glace à la framboise. — Pour trois quarts de sucre au *petit lissé*, mettez une livre et demie de suc de framboises et une demi-livre de suc de groseilles.

Glace à la fraise. — Mêmes proportions et même mélange que pour ci-dessus, mais en remplaçant les framboises par des fraises.

Glace à l'abricot ou à la pêche. — On prend une vingtaine de l'un ou de l'autre de ces fruits; on les écrase, on les passe au tamis de crin et l'on ajoute à ce jus un litre de sucre cuit au *petit lissé*; on laisse infuser trois heures, on parfume avec le jus de trois citrons et l'on passe une dernière fois.

Glace au citron. — On met dans une terrine un litre de sucre cuit au *petit lissé* et un grand verre d'eau, puis le jus de six citrons et le zeste de trois; on couvre la terrine d'un linge, on laisse infuser pendant une heure et l'on passe au tamis, sans presser.

Glace aux oranges. — Elle se fait de même manière, mais en employant moitié oranges, moitié citrons.

Glace à la crème de vanille. — On met dans une petite bassine de cuivre non étamé 4 hectogrammes de sucre, sept jaunes d'œufs, un bon morceau de vanille; on mélange le tout, on ajoute un litre de crème un peu épaisse; on pose la bassine sur le feu et l'on tourne jusqu'à ce que la crème s'attache à la cuiller, mais sans aller jusqu'à l'ébullition; puis on laisse refroidir et l'on fait glacer.

Manière de faire les glaces. — Il faut se procurer une sorbetière en étain, puis un seau en bois un peu plus élevé que la sorbetière et percé au fond d'un trou à y passer le petit doigt, afin que les eaux qui se formeront puissent s'écouler. On place au fond du seau un gros morceau de glace solide que l'on couvre de glace concassée et d'un lit de salpêtre ou de gros sel de cuisine; on pose la sorbetière et on emplit le tour jusqu'en haut, lit par lit, avec de la glace concassée et du sel. La proportion est d'un kilogr. de sel pour huit kilogr. de glace. L'opération doit se faire sans interruption et autant que possible dans un lieu froid et sec. On remplit aux deux tiers la sorbetière par l'une des compositions indiquées tout à l'heure; on la couvre de son couvercle et on la tient par l'anse pour la faire tourner vivement de droite à gauche, et cela pendant dix minutes; on découvre alors la sorbetière et au moyen d'une longue cuiller de bois, on remue la préparation pour détacher toute la partie glacée et la ramener au centre. On recouvre, on la tourne encore;

au bout de cinq minutes on la découvre de nouveau pour mêler les parties glacées et l'on continue ainsi jusqu'à ce que le mélange soit suffisamment pris et qu'il présente une masse moelleuse sans glaçons apparents. On fait alors écouler l'eau en ôtant par-dessous le petit bouchon que l'on a dû mettre au commencement de l'opération pour fermer le trou du seau; on achève de remplir ce dernier avec de la glace et l'on couvre avec plusieurs torchons; le moment de servir ne doit pas être éloigné; à cet instant on en forme une bombe ou on le met dans des verres.

Les sorbets diffèrent des glaces en ce qu'ils sont moins sucrés et contiennent un cinquième de liqueurs alcooliques; il faut aussi les remuer plus souvent pour éviter les glaçons qui se formeraient vu l'absence du sucre. On y met aussi moins de salpêtre.

On fait des sorbets au kirsch, au marasquin, au malaga, au café; on y ajoute de l'eau-de-vie.

Terminons par une dernière recette qui a trop d'analogie avec les précédentes pour que nous ne la donnions pas ici, c'est un rafraîchissement pour soirées d'été ou d'hiver :

Punch à la romaine. — On met dans un demi-litre d'eau une livre et demie de sucre au petit lissé, le zeste d'un citron et le suc de huit; on passe au tamis et l'on fait prendre à la glace dans la sorbetière. Au moment de servir on y ajoute trois blancs d'œufs battus en neige et trois quarts de verre de rhum. On remue bien le tout.

LA TRAVAILLEUSE.

THÉÂTRES

VARIÉTÉS. — *Les Chambres de bonnes*, 3 actes. — Ce théâtre semble tout désorienté depuis que le public se blase sur les productions de MM. Halévy, Meilhac et Offenbach. Il ne sait plus à quel vaudeville se vouer, et l'on dirait qu'il a perdu la conscience de sa valeur et le souvenir des succès passés.

Les Chambres de bonnes n'est pas peut-être un vaudeville moins intéressant ni moins spirituel que

les autres. Mais il n'y a rien de neuf, rien d'inattendu, et l'on croirait assister à une pièce que l'on a vue vingt fois sans enthousiasme. Ce n'est pas de la sorte que l'on fera croire au public qu'il y a autre chose au monde dramatique que la *Belle Hélène* et le *Pont des soupirs* ou la *Grande Duchesse*. Est-ce avec intention que l'on nous sert ces pauvretés, et est-il vraiment utile de les raconter?

On a ri certainement, mais on n'a pas été désarmé, et vraiment il faut espérer que l'on nous tient en réserve d'autres nouveautés pour cet hiver.

GYMNASE. — *Fanny Lear*, comédie en 5 actes par MM. Halévy et Meilhac. — Cette fois, les auteurs des pantalonnades des Variétés et des Bouffes ont voulu aborder le genre sérieux, et ils nous donnent une comédie.

Cela s'appelle *Fanny Lear*, et, je le déclare, il nous serait bien difficile de raconter cette pièce.

Elle commence bien pourtant. — Il y a un premier acte original, incompréhensible mais étrange...

On se trouve dans un château inconnu, situé en un département qui ne peut figurer que sur la carte du *Tendre*. On s'y fait la cour, on s'y parle tout bas dans les couloirs, on s'y embrasse même; c'est un chuchotement mystérieux, un doux murmure de baisers et de paroles d'amour. — Où sommes-nous? — J'ai peur de le demander.

C'est ainsi que cela commence.

Puis — nous tournons au drame vulgaire — une femme singulière fait irruption dans la pièce; femme interlope qui s'est achetée un mari et veut entrer dans le monde, et qui, pour atteindre son but, ne reculerait devant aucune audace.

Cela tourne au mélodrame et cesse aussitôt d'être intéressant.

En somme, ce n'est pas un succès, tant s'en faut, et nous le regrettons pour M^{me} Pasca, qui y est vraiment remarquable.

CHATELET. — *Les Pirates de la Savane* (reprise). — Hélas! elle est morte, la pauvre charmante artiste, dont la beauté, la grâce, la jeunesse, avaient pu un moment galvaniser et faire vivre ce malheureux drame des *Pirates*.

Il ne fallait rien que la personnalité de miss Adah Menken pour opérer un tel miracle, et maintenant qu'elle n'est plus là pour animer tout de son souffle, voyez!

La tritise pièce est là, avec sa prose essoufflée, avec ses incidents vulgaires, avec tout ce vieux répertoire qui sert depuis vingt ans aux faiseurs de mélodrames.

Qui sait?

Il y aura peut-être cependant un regain de succès;

mais, croyez-le bien, cela ne sera dû qu'aux décors, aux ballets et peut-être aussi à M. Laray, qui fait oublier Dumaine dans le rôle du malheureux Andrés.

CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE. — Toujours Avolo, et Russels et ses fils.

Salle comble tous les soirs.

PIERRE ZACCONE.

Au **PRE CATELAN**, bois de Boulogne, dimanche prochain, à deux heures précises, grand Concert d'harmonie par la musique des *Zouaves* de la garde, sous l'habile direction de M. *Hemmerlé*. Pour la première fois, cette remarquable musique exécutera avec clairons et tambours le *Souvenir du camp*, grande scène musicale et militaire, de l'effet le plus grandiose.

Après la visite au camp, tous les dimanches et tous les mercredis, grande fête au parc d'Idalie, à Vincennes.

Bal, illumination, grand cotillon réglé par M. Repauzy.

La fête commencera à huit heures du soir.

JARDIN MABILE. — Ouvert tous les soirs. Mercredi et samedi grande fête.

AVIS IMPORTANT

Les réclamations non accompagnées d'une des dernières bandes du journal seront considérées comme non avenues, cette formalité étant indispensable pour qu'il y soit fait droit.

PATRON DÉCOUPÉ DE GRANDEUR NATURELLE

Le modèle découpé, de grandeur naturelle, contenu dans ce numéro, est celui d'une casaque représentée par la deuxième figurine de la planche n° 902.

Cette casaque est ajustée. Le dos étroit à la taille, sans couture au milieu. La basque, demilongue des côtés, présente une coupe arrondie du bas qui l'accourcit devant et particulièrement derrière, où elle atteint à peine 10 cent. de longueur, en sorte qu'elle y forme une échancrure qui sera recouverte en partie par les deux longs bouts qui s'échappent du nœud qui est fixé à la taille. La manche est étroite dans toute sa longueur et forme bien le coude, avec la coupe du dessous, son échancrure du haut, du moins, indiquée par une marque pratiquée à la roulette dans le patron.

Devant, cette casaque a juste la largeur nécessaire pour fermer à l'aide de boutons, et la pince y est aussi indiquée par une marque pratiquée à la roulette.

Comme complément, dont il était inutile que nous donnions le patron découpé, elle présente derrière deux grands bouts flottants s'échappant d'un nœud.

Ces bouts sont d'environ 80 cent. de longueur. Ils sont étroits du haut et s'élargissent jusque vers le bas, où ils sont taillés à trois angles; en sorte que celui du milieu y forme la pointe. Une garniture en dentelure, posée dessus tout autour, y accuse comme une patte dentelée superposée; puis, du bas, les bouts se terminent par un effilé composé de petits glands. Le nœud qui fixe le haut de ces bouts à la taille se compose d'un plissé contournant une patte à bouton qui forme boucle.

La garniture de la basque rappelle absolument celle des bouts; puis à l'encolure, ainsi que sur les coutures de côté et devant d'emmanchure, ainsi qu'au bas des manches, une dentelure posée dessus complète la garniture du modèle.

THIRIFOCQ.

PLANCHE DE GUIPURE

1. Dessin pour housse, dessus de lit, grands rideaux. On peut l'exécuter soit sur du filet de même grandeur que le dessin indiqué, soit sur du filet plus gros, ayant même des mailles d'un centimètre carré; on alternera en damier ces grands carrés avec des carrés de batiste, au milieu desquels on intercalera des carrés au filet, ainsi que l'indique le dessin.

2. Pelotte duchesse; si on l'exécute sur gros filet, ce dessin sera convenable pour dessus de tabouret.

3. Quart d'une housse; on l'exécutera sur gros filet avec mailles d'un centimètre; on l'encadrera d'une dentelle en grosse guipure Cluny, ou bien brodée en guipure sur filet.

4. Dentelle pour encadrer des objets d'ameublement faits en guipure Cluny, ou bien pour encadrer des rideaux de mousseline.

5 et 6. Entre-deux en guipure pour dessus d'ourlet de jupon d'enfant ou de pantalon.

7. Entre-deux pour grands rideaux et dessus de lit; on l'alternera avec des bandes de batiste unie ou bien des bandes de satin de la couleur de l'ameublement.

PLANCHE 902

Première mise. — Robe en crépon double nuance tan ou brun Bismark), garnie de chicorée de taffetas du même ton. En bas, grand volant orné en haut et en bas de la ruche de taffetas. Le corsage est plat, uni et montant, avec petite ruche aux épaules et au bas des manches, plates également. Mantelet ample, formant pélerine, ronde derrière et pans longs et arrondis devant. Le mantelet a une ruche chicorée noire autour des pans et jusqu'à la ceinture, où il s'ajoute une dentelle noire de 25 à 30 cent. de haut.

Sur le milieu de chaque pan est posée une cocarde en ruche chicorée noire. La même ruche existe autour du cou.

Ce modèle, très riche et très distingué, sort de chez M^{me} Leclère-Vollant, qui a ajouté à ses salons pour la confection un atelier spécial de toilettes de ville, de ces toilettes précieuses à toutes les femmes, car on n'exécute chez M^{me} Leclère-Vollant que des nouveautés de bon goût et on y fuit l'excentricité.

Chapeau de paille noire, entouré d'une bande de velours noir accompagné d'un petit diadème de marguerites à cœurs noirs dans leur verdure. Les marguerites se continuent de distance en distance sur une barbe de dentelle noire, qui vient se fixer sous le cou avec une marguerite. Gants de Saxe et bottines de chevreau en peau mordorée.

Deuxième mise. — Robe de foulard bleu de ciel à corsage ou plutôt petite casaque dont les basques s'arrondissent en descendant de chaque côté de la jupe, ornée de dents pointues en pareil et d'un effilé à tête ronde formant des petits glands. Le dos de cette casaque figure une veste-mantelet en alpaga blanc, que l'on peut aussi faire en piqué blanc; elle est entourée de petites dents qui se perdent dans l'entournure et descendent le long du côté du devant, le devant étant aussi en alpaga blanc, jusqu'à la pince, et longs bouts de ceinture également en alpaga blanc entouré de dentelures, qui se terminent en triangle et par un effilé semblable à celui du bas de la basque, lesquels bouts sont fixés, du haut, par un nœud à plis grecs disposés en éventail et séparés par une agrafe plate ornée de quatre boutons.

Ce costume, dont la jupe est ronde, demi-longue et unie, se fait avec 10 mètres de taffetas ou foulard bleu de ciel et 2 m. 50 d'alpaga blanc.

Chapeau-toque en paille blanche, garni de guirlandes de campanules bleues, un petit pouf devant et deux barbes courtes de blonde bleue derrière. Gants gris-perle. Bottines de toile écruée lacées sur le pied, avec talons Louis XV.

La jupe de la robe est taillée ronde, demi-longue,

et le volant, qui doit se monter à la partie qui est dessinée à festons présente, entre chaque feston, une largeur double de celui-ci, et nécessairement de la hauteur suffisante dans chaque partie qui forme dent entre les festons, c'est-à-dire 40 cent. environ dans cette partie, où le volant forme pointe, et 30 cent. dans celle où il est creusé. Si le bas de jupe a en moyenne 3 m. 75 de tour, total du bas, le volant doit avoir 7 m. afin de ne pas manquer d'ampleur, et cette largeur doit être parfaitement répartie en six parties creusées qui se rencontrent avec les six lés, dont le milieu de chacun porte une marque arrondie qui simule une seconde jupe festonnée lorsque la garniture est posée. Dans son ensemble, le costume emploie environ 15 m. de taffetas en 70 de large.

CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

Pour la Belgique et la Hollande :

M. BOUSQUET DE TOURTOUR, grande place, n° 28. (Entrée particulière, rue des Harengs, n° 20, à Bruxelles.)

Pour toute l'Angleterre :

A Londres, chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Davies street, Berkeley square.

Correspondants pour l'Autriche, l'Allemagne, et la Russie :

Aux directeurs des postes de Cologne et à Sarrebruck (Prusse).

Pour la Toscane et les Etats Romains :

M. Joseph KIERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel d'York, n° 4663, premier étage, à Florence.

Agent for North America : S. T. TAYLOR, 391 Canal-Street, New-York.

On peut s'abonner aussi à tous les bureaux de messageries et chez tous les libraires.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

SE PUBLIE EN DEUX ÉDITIONS

L'ÉDITION MENSUELLE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 12 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 24 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 patrons découpés de grandeur naturelle, de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

L'ÉDITION BI-MENSUELLE

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 24 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 36 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 planches de broderies, morceaux de musique crochet ou tapisserie.
- 4° 24 patrons découpés de grandeur naturelle de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 19 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.

et le volant, qui doit se monter à la partie qui est dessinée à festons présente, entre chaque feston, une largeur double de celui-ci, et nécessairement de la hauteur suffisante dans cha... entre les festons, c'est-à-d... cette partie, où le volant dans celle où il est creu... moyenne 3 m. 75 de tour, avoir 7 m. afin de ne p... cette largeur doit être par... parties creusées qui se ren... dont le milieu de chacun p... qui simule ure seconde garniture est posée. Dans... emploie environ 15 m. de t...

CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

gique et la Hollande :

ET DE TOURTOUR, grande place, ée particulière, rue des Harengs, elles.)

l'Angleterre :

chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Da rkeley square.

ants pour l'Autriche, l'Allemagne,

eurs des postes de Cologne et à Prusse).

scane et les Etats Romains :

NIERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel 53, premier étage, à Florence.

North America : S. T. TAYLOR, eet, New-York.

onner aussi à tous les bureaux de t chez tous les libraires.



Centimetres
Inches
TIFFEN Color Control Patches
© The Tiffen Company, 2007

LA

LE MONIT

L'ÉDITION

PARAISSANT LE 15 DE

- 1° 12 numéros grand in
- 2° 24 gravures de mode
- 3° 12 patrons découpés robes ou confection

Prix d'abo

Un an : Paris, 10 fr. ;
mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

GANTE

ET DE L'ENFANCE

ÉDITION BI-MENSUELLE

1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- ros grand in-8°, format de luxe,
- res de modes colorisées,
- hes de broderies, morceaux de musique
- et ou tapisserie.
- ns découpés de grandeur naturelle de
- ou confections,

Prix d'abonnement :

Paris, 15 fr. ; Départements, 12 fr. ; six
mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

JOURNAL LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, PROFESSIONNEL

BUREAU D'ABONNEMENT : 64, RUE SAINTE-ANNE, A PARIS

GRAVURE 909 — BRODERIE — PATRON COUPÉ

VISITES DANS LES MAGASINS

QUAND le soleil, la poussière ou le vent auront hâlé votre teint et marqué votre visage de taches de rousseur; quand la couperose, les boutons, les feux vous feront regretter l'emploi des fards et autres cosmétiques dangereux, employez l'extrait de fleurs de lis de Bayle, qui se trouve à la pharmacie, 64, rue Basse-du-Rempart. Il rend en quelques jours jeunesse et beauté et efface les rides.

Le prix du flacon est de 5 fr.

On trouve à la même adresse l'au anti-pelliculaire de Bayle, 6 fr. le flacon, et la pommade du même nom, 5 fr. le pot, remèdes infailibles pour détruire les pellicules, arrêter instantanément la chute des cheveux et les empêcher de blanchir.

La *Colonie des Indes* commence à mettre en vente ses foulards de nuances foncées, destinés aux toilettes d'automne.

Ses nouveaux dessins, quoique très variés, reproduisent les principales dispositions adoptées par la mode actuelle.

On y voit moins de fleurs que sur les étoffes claires, encore beaucoup de rayures et beaucoup de dessins cachemires ou turcs qui, par l'éclat de leurs couleurs peuvent rivaliser avec les plus beaux brochés.

Depuis que le foulard est devenu, grâce aux procédés employés par la *Colonie des Indes*, à peu près imperméable, il se porte aussi bien l'hiver que l'été, et sa souplesse, qui l'empêche de se couper, en fait l'étoffe préférée pour sortir à pied et pour les robes de chambre. Il n'est guère de trousseau aujourd'hui où l'on n'en place quelques pièces, dont un certain nombre de blanches qui servent pour les manteaux de lit que l'on fait légèrement ouatés et piqués des deux côtés.

Les femmes bien élégantes emploient même le foulard de préférence au satin pour la confection des courtes-pointes.

On les entoure d'un biais ou d'un ruban de

couleur vive sur lequel on pose à volonté une petite guipure blanche.

La maison de la *Colonie des Indes* est en mesure de répondre à toutes les demandes, et on peut juger de la perfection de ses produits en lui demandant une collection d'échantillons par lettre affranchie.

C'est à tort que beaucoup de maisons font connaître par la publicité qu'elles fabriquent seules des machines à coudre entièrement silencieuses. La maison André-Fontaine, qui reçoit directement les machines de l'inventeur Elias Howe, peut à bon droit se vanter de livrer au public le meilleur système de machines à coudre.

Toutes les distinctions dont elles ont été l'objet, la célébrité attachée au nom d'Elias Howe, sont certainement les meilleures garanties de la perfection de sa fabrication.

A peine est-il utile d'ajouter qu'on peut, grâce à elles, exécuter toute espèce de travaux, depuis les plus simples jusqu'aux plus compliqués.

Le prix des machines varie naturellement en proportion du genre d'ouvrage que chacune peut produire.

Pour s'éclairer sur ce point, le mieux est de s'adresser directement à la maison André-Fontaine.

L'Eau de la Floride n'est pas une teinture, c'est simplement un puissant améliorateur de la chevelure, qui, en activant les fonctions de la peau lui rend la sève colorante qui donne la nuance aux cheveux.

Trop de personnes ignorent encore qu'un cheveu est un petit tube transparent dans lequel coule une liqueur dont les éléments varient suivant la couleur des cheveux.

La raviver et l'entretenir n'est pas du tout une chose merveilleuse, mais simplement l'application d'un traitement hygiénique.

On comprend, dès lors, comment il est possible à M. Guislain de teindre les cheveux avec une eau claire.

On comprend aussi que cela ne peut se faire en un instant, et qu'il faut un certain temps pour que l'eau de la Floride produise tout son effet sur une chevelure.

Cependant, comme l'effet s'aperçoit souvent avant la fin du premier flacon, l'eau de la Floride est devenue célèbre et fera certainement la fortune de M. Guislain, comme elle fait la joie de tous ceux qui l'emploient.

M. Bonnamy recommande beaucoup à toutes les personnes qui, sur notre invitation, ont adopté l'usage journalier de tous ses produits à base d'alumine, de ne pas faire usage d'autres

cosmétiques si elles veulent s'apercevoir de l'efficacité des siens.

Ceci est tout à fait important pour les savons et pour les fards.

On comprend, en effet, que chaque maison ayant une méthode particulière de fabriquer ses cosmétiques, il peut arriver que les éléments qui entrent dans la composition des uns nuisent essentiellement aux autres.

La pommade au quinquina, contre la chute des cheveux, qui a toujours été renommée, avant même que la maison Laboullée fût dirigée par M. Bonnamy, est aujourd'hui de sa part l'objet des plus grands soins.

Comme l'usage du quinquina n'est pas du tout chose indifférente, et que son absorption agit sur toute l'économie, il en prépare une qualité toute spéciale destinée aux jeunes enfants et y apporte cette délicatesse que mettent dans la pratique les parfumeurs qui ont été pharmaciens.

La maison Martougen fait de petites machines indispensables à tous les ateliers.

Aujourd'hui que les ornements se multiplient sur les moindres robes et qu'ils sont descendus des corsages sur les jupes, la rapidité avec laquelle elles fixent les galons, les velours, les têtes de volants, les lacets et toute espèce de menue passementerie, les rend plus précieuses à posséder qu'un groupe d'ouvrières.

Leur emploi est aujourd'hui devenu général, même dans les familles, et elles permettent à beaucoup de femmes d'élever le niveau de leur élégance sans augmenter le chiffre de leur budget.

Si l'on compare la dépense une fois faite de leur acquisition avec l'économie qui en résulte, on s'apercevra qu'au bout d'un temps très court le prix d'achat est couvert.

JULIE DE PUISIEUX.

COURRIER DE LA MODE

Les modes d'automne ne sont pas encore fixées, mais on voit déjà quelques modèles dans les maisons qui s'occupent spécialement de la nouveauté.

Une maison fort élégante, et qui a commencé sa réputation depuis déjà quelques années, la maison Bérangère, vient de s'établir, avec un grand luxe, boulevard des Capucines, 6.

Elle prépare, dans ce moment, une variété de modèles très magnifiques de ces robes mi-partie velours et satin.

Les plus charmants nous paraissent être ceux qui sont d'une seule couleur, car la différence de tissu produit tout naturellement une différence de tons.

Nous avons admiré particulièrement les deux robes qu'elle vient d'envoyer, à Nice, à lady S..., l'une en velours iris, jupon de satin pareil, l'autre en velours nuance vin de Bordeaux, jupon uni, pékiné, à raies de velours et de satin.

La robe iris avait des revers derrière; un pouf modéré qui semblait retenu par une cordelière de passementerie plate partant des deux côtés de la taille, remontant sur le corsage où elle décrivait un ornement carré; cette passementerie très étroite sur le corsage, allait toujours s'élargissant jusqu'au pouf sur lequel elle se croisait et était terminée par un très long effilé.

La tunique, longue derrière, avait tout autour un bouillonné de satin iris et une frange de même nuance.

Le jupon se voyait très peu derrière et était découvert très haut devant; il avait pour tête un bouillonné de satin pareil à celui qui entourait la tunique.

La mancheplate n'avait d'autre ornement qu'un double revers montant presque jusqu'au coude et orné de très petits biais bouillonnés.

La robe vin de Bordeaux était faite avec tunique à grandes dents; au milieu de chaque dent était jeté un bouquet brodé, composé exclusivement de cordonnet, de perles de grenat et de perles de jais noir, toutes très petites.

Le corsage n'était pas brodé, il avait seulement des épaulettes en biais, très larges et ne couvrant que la partie supérieure de l'épaule, sur lesquelles se reproduisait la même broderie. Le revers du bas de la manche portait le même ornement.

Trois rouleaux de satin vin de Bordeaux entouraient la tunique, les épaulettes et les parements.

Ces robes, d'un grand luxe, peuvent être facilement imitées en les simplifiant. Elles gardent ainsi leur cachet d'originalité, et la coupe gracieuse de la maison Bérangère y est cependant conservée.

On s'y occupe également beaucoup de la confection des toilettes noires, et d'ici à quelques

jours on y pourra voir des robes de velours, de faille et même de cachemire d'une distinction et d'une nouveauté parfaites.

La maison Bérangère fait aussi des modes, et assortit admirablement le chapeau à la toilette, ce qui devient de jour en jour plus adopté par les femmes élégantes.

Ses nouveaux chapeaux diadèmes seront certainement les plus jolis de la saison prochaine.

Les écossais nous sont revenus, et sous leur meilleure forme, c'est-à-dire en tartans; il faut des formes toutes particulières pour employer avec grâce cette étoffe chaude, épaisse et molle.

Le carrick irlandais qui se compose d'une sorte de pèlerine-cardinal jetée sur une jupe coupée en biais, jupon pareil et uni, a un style tout particulier.

Les écossais forty-secoud (vert et bleu) et robroy (rouge et noir) sont les plus distingués.

Le noir et blanc, à la condition que le damier en soit très large, fait aussi fort bon effet, surtout si on a le soin de le couper en biais.

Pour les vêtements plus simples que le velours et moins ordinaires que le tartan, il nous faut rappeler la maison Leclère-Vollant, qui vient d'ouvrir son exposition de modèles d'automne.

On sait qu'elle embrasse à la fois les robes, paletots, manteaux et les petites fantaisies d'intérieur, telles que vestes, ceintures, coins du feu, etc...

Nous citerons particulièrement ses costumes noirs dont les corsages forme paletot ont l'avantage de pouvoir être portés comme confections.

Un très joli modèle est celui de faille noire entouré d'un volant, retenu par un bouillonné de satin noir; il est accompagné d'une pèlerine-cardinal entourée de même et relevée dans le dos par un chou de satin noir.

Ses mantelets-Maintenon, arrondis derrière, à pans carrés devant et avec petite pèlerine-monsieur faits en cachemire entourés d'un biais de satin de noir ont également beaucoup de distinction et conviennent à tous les âges.

Tous les grands magasins de Paris s'occupent activement de la saison d'automne, c'est une sorte de course au clocher où le premier arrivé avec de jolis modèles et de véritables nouveautés est sûr d'être vainqueur.

Cette année, le suffrage public désigne les grands magasins du *Coin de Rue* comme ayant remporté le prix.

C'est, en effet, un spectacle plein d'éclat et d'intérêt, que celui de ces galeries où se presse la foule et encombrées de marchandises de tout genre.

Les grands magasins du *Coin de Rue* embrassent tout : les étoffes, les cachemires, le linge, la confection et même les robes faites, et cela sur une échelle si considérable qu'on peut y voir le modeste vêtement de l'ouvrière et le costume le plus luxueux de la grande dame.

Quelques maisons ont déjà offert des costumes à très bon marché dont la façon était comptée presque pour rien.

Le *Coin de Rue* fait bien mieux : il demande pour un costume à peine le prix de la façon, et il donne l'étoffe pour rien.

Ainsi, il offre un assortiment de jolis costumes d'automne en lainage fantaisie, composés d'une jupe et d'un petit paletot, ornés d'un petit volant gansé, au prix de 9 fr. 50, et depuis cet humble point de départ, il s'élève jusqu'aux choses les plus somptueuses, sans qu'il y ait interruption dans la progression de ses produits.

La mode continue à être aux rayures, toutes celles qui peuvent être faites en toutes étoffes il les possède.

Ses satins pékinés, à raies de toutes couleurs, pour jupons, qualité supérieure, sont cotés à 5 fr. 90.

Ses velours de soie du même genre commencent à 9 fr.

Les satins unis et les velours de toutes nuances destinés aux tuniques qu'on portera avec ces mêmes jupons sont livrés à des prix aussi exceptionnels.

Ces miracles de bon marché ne sont possibles qu'aux grands magasins du *Coin de Rue* qui soldent les affaires par millions et se contentent de bénéfices qui ruineraient toute autre maison ayant des débouchés moins considérables.

On retrouve le même système d'opérations à tous ses comptoirs.

Ils mettent en vente des tapis et des étoffes pour meubles qui ne permettront plus à personne de montrer un tapis usé ou des meubles fanés.

Ses comptoirs de lingerie nouvellement ouverts, présentent le même caractère d'une réunion de choses sérieuses et de fantaisies charmantes qui est dans les habitudes de cette maison.

Nous reviendrons avec détails sur les articles les plus saillants des grands magasins du *Coin de Rue*.

Ceci n'est que l'expression de l'effet que produit un premier coup d'œil jeté en passant sur ces immenses galeries.

JULIE DE PUISIEUX.

LA MAGLASTEN

LÉGENDE SUÉDOISE

I

Si jamais vous visitez la Scanie, ce grenier de la Suède, cette contrée pittoresque où des collines doucement ondulées portent de riants villages, où de grands parcs entourent les demeures seigneuriales, ne manquez pas de vous arrêter au château de Liunghy.

Le château de Liunghy se dresse avec majesté du sein des chênes et des bouleaux qui lui forment une verte ceinture. Mais, quelque imposant que soit son aspect, quelque riches que soient ses appartements, où le luxe moderne contraste avec la sévérité des meubles antiques, il ne vous offre rien d'aussi curieux qu'une corne toute ciselée, garnie en vermeil et posée sur un pied d'argent que décorent plusieurs figures.

En Suède, il existe bon nombre de ces cornes qui jadis servirent de coupes aux guerriers scandinaves dans les fêtes solennelles.

Celle-ci n'est pas un simple vestige du passé, un legs fait des aïeux oubliés ; elle a son histoire, une histoire légendaire, qui vaut la peine d'être racontée.

II

C'était vers l'an 1490, à l'époque où le valeureux Stenon Sture, bouclier vivant de la Suède, sauvait la patrie attaquée tantôt par les Danois, tantôt par les Moscovites, et n'avait qu'à agiter l'étendard de saint Erick pour faire lever en armes tous les paysans de la Dalécarlie.

Il y avait alors entre Christianstad et Ystad un endroit nommé Trollebo, c'est-à-dire *nid de sorcières*.

Quand tombaient les ombres grises du soir, pas un homme, eût-il le courage de Stenon Sture, ne se fût hasardé du côté de Trollebo ; car, à chaque pas, il eût cru voir se dresser devant lui les redoutables naines qui courent en rampant et devanceraient le renne le plus agile. Outre qu'elles ont pour compagnons ces forgerons ténébreux qui habitent l'intérieur des mines de fer, elles glissent le long des parois des rocs, et, fourmière de gnomes, descendent dans les profondeurs sinistres ou remontent sans avoir besoin de poulies, de cordes et de tonneau.

Les Trolles sont méchants, mais encore, en les prenant par l'amour-propre, peut-on en recevoir certains services tandis que les Trollides, voulant

sans doute rehausser l'exigüité de leur taille par la suprématie de leur domination, ne font grâce à aucun des malheureux qui se penchent vers elles pour les écouter.

Et qu'on ne juge pas de la force de ces sorcières par leur petite stature.

Au Trollébo, il y a une pierre gigantesque, un bloc de trente pieds sur vingt-quatre de large et vingt de haut. En vain, dans la contrée où tout se bâtit soit avec le sapin, soit avec la brique de Hollande, se demanda-t-on souvent comment une pierre si démesurée avait pu sortir de terre. A quoi les vieilles femmes répondaient en branlant la tête : « La *maglasten* était là quand nous vîmes au monde, et les aïeules de nos mères l'ont bien connue. »

On croyait savoir cependant à quelle époque la pierre magique avait fait son apparition. Quand la Scanie fut évangélisée, quand la première église eut dressé son clocher, les naines conçurent une violente colère. Réunissant leurs forces, elles apportèrent et brandirent cette masse granitique afin de démolir l'église en écrasant aussi les fidèles.

Les anciens dieux, chassés de leur Edda et privés de l'hydromel céleste, Odin, Freia, Thurr, Balder, en étaient donc réduits à se venger par le bras des naines.

Mais Christus veillait du haut de son ciel. Il n'eut qu'un signe à faire, et soudain la pierre échappa aux Trollides. L'église fut préservée et la messe s'y acheva paisiblement.

Chaque année, dans la nuit de Noël seulement, les naines ont la permission d'élever plusieurs piliers et d'y poser leur pierre, qui devient de la sorte une voûte sous laquelle ces petites fées forment des danses.

Comment peuvent-elles soulever ainsi la *maglasten*? Un enfant ne ramasserait pas plus aisément une plume que le cygne sauvage laisserait tomber dans son vol rapide.

Nul ne pouvait dire : « J'ai vu danser les naines ; » car celui-là eût été traité d'imposteur ; mais tous affirmaient que la *maglasten* était portée par des piliers durant toute la nuit de Noël.

III

Au manoir de Liunghy, il y a une noble dame que ces rumeurs ont mise en grand émoi.

C'est Yolande Ufstand, la plus belle et la plus vertueuse des châtelaines de la Scanie.

Yolande était veuve ; elle n'avait pas autour d'elle une couronne de doux enfants : son cœur, n'étant pas ouvert à la tendresse maternelle, s'ouvrit à la curiosité.

— Qu'avez-vous, maîtresse ? Pourquoi faites-vous de si ferventes oraisons à la sainte Vierge ? Pourquoi la lampe veille-t-elle dans votre chambre à l'heure où les ténèbres apportent le sommeil bienfaisant ?

— Je suis inquiète de ce qu'on dit des naines.

— Que peut-on vous avoir dit des naines qui depuis longtemps ne soit connu de vous ?

— C'est parce que chaque année on me répète la même chose, que je voudrais savoir si je dois y ajouter foi.

— Et quelle est cette chose ? demanda Gertrude, la vénérable nourrice d'Yolande.

— Tu as le droit de m'interroger, répliqua la noble dame, car tu as été ma nourrice et je t'ai en grande affection, chère vieille mère. Donc, je suis en peine de savoir s'il est possible que, dans la nuit de Noël, les naines lèvent la *maglasten* et la posent sur des piliers, comme nos paysans façonneraient sur des branches de sapin leur toiture de mousse.

— Oh ! ma fille, ne laissez pas pénétrer plus avant dans votre cœur cette pensée inquiète. Ne vous mettez pas davantage en souci des mystères qui doivent échapper à l'œil humain. Les fées n'aimant pas qu'on s'occupe de leurs œuvres ; et, puisqu'elles recherchent les solitudes pour y prendre leurs ébats, c'est la preuve qu'elles fuient tout témoin. Malheur à qui, par une curiosité indiscrete attirerait leur colère !

— Peu m'importe, nourrice, la colère des naines ! Je suis dans mon bon château de Liunghy, que m'a légué mon maître et seigneur Loepeld. J'ai dans mon oratoire de saintes reliques ; donc, je n'ai rien à craindre. Oh ! qui m'apprendra la vérité sur la *maglasten* ?

La noble dame disait cela en marchant avec vivacité et embrassant du regard ses serviteurs qui se trouvaient réunis dans le promenoir.

Ceux-ci comprirent cette sorte d'appel et restèrent muets d'effroi, se serrant les uns contre les autres.

— C'est, continua la dame, cette nuit même que la terre fête la naissance du Sauveur. Est-il vrai que cette nuit les naines vont venir déraciner leur pierre magique ?... Ah ! s'il se trouvait parmi vous un homme assez courageux pour aller voir par là ce qui s'y passe, je promets, par le ciel, de lui donner un habit neuf et mon meilleur cheval.

Les serviteurs frissonnèrent devant cette offre directe.

— Se peut-il que vous, qui pour la plupart avez combattu contre les Danois, vous soyez devenus si lâches !

IV

Un homme, qui était entré depuis quelque temps et ne s'était pas montré, sortit du cercle.

Il avait le front haut, l'air fier, le visage tailladé de balafres reçues à la guerre.

C'était Christian, le propre frère de la noble dame.

A sa vue, elle jeta un cri de joie. Il avait été si longtemps absent, si longtemps prisonnier des Danois !

— Est-ce bien possible que le ciel me rende mon valeureux frère ! Ne fais-je pas un rêve ?

— Non, Yolande, vous ne rêvez pas : le sort s'est lassé de peser sur moi. Je suis libre, libre ! s'écria-t-il en agitant les bras, et jamais je n'eus plus besoin de mouvement et d'aventure. C'est pourquoi, ô ma gentille sœur, je me réjouirai de tenter l'entreprise dont l'idée seule cause le frisson à vos serviteurs.

— Vous ! murmura la châtelaine. A peine arrivé vous iriez... Oh ! non ! je ne le veux pas.

— Et, je le veux, moi... parce que, pour un chevalier, le plaisir est dans le péril.

Elle joignit les mains, s'accusant tout bas.

— Quant à votre habit neuf et à votre meilleur cheval, vous les donnerez aux bons moines d'Efstad, et ce sera pour leurs pauvres.

Et sans écouter les supplications de la châtelaine, le chevalier ajouta gaiement :

— Mesdames les naines, ce sera affaire à vous. Je vais disposer toute chose pour mon départ.

V

La nuit a apporté ses ténèbres et ses rafales. Le vent chasse une neige fine qui se colle aux branches des sapins et fait frissonner les bouleaux. A travers l'ombre épaisse, vous entendriez alterner des plaintes et des sifflements aigus. Noël descend dans les brumes du Nord, ce Noël qui fut si lumineux et si poétique sous le ciel de l'antique Judée. Les rochers eux-mêmes ressentiraient ce froid sinistre et persistant, car la nuit a apporté toutes ses ténèbres et toutes ses rafales.

Rien ne l'arrête cependant, ce cavalier qui presse de ses genoux, soutient de la voix son bon cheval, et lui dit : « Courage ! » quand le pauvre animal glisse et trébuche sur le sol durci. En vain les flocons de neige pénètrent-ils dans ses yeux, en vain le givre fait-il hérissier sa barbe, en vain le vent agite-t-il les plis de la sarmarre qui recouvre sa cuirasse d'acier, rien n'arrête le cavalier.

— En avant, mon vieux compagnon, en

avant ! tu as vu bien d'autres périls et supporté de bien autres souffrances quand nous combattions aux côtés du glorieux Stenon Sture. Alors ce n'était pas le froid qui nous accablait, mais bien la chaleur du combat. Nous avons passé par des pluies de flèches et des bûchers de villes ; nous savons ce que c'est que la mort. Ainsi, en avant ! mon vieux compagnon, en avant !

Le cheval hennit et tantôt baisse la tête, tantôt l'agite avec terreur.

En prêtant l'oreille, on commençait à distinguer un bruit sourd et monotone, comme un ensemble de voix qui n'auraient toutes que le même son et s'uniraient dans une mélodie bourdonnante.

On entendait une sorte de piétinement cadencé, et cependant ce piétinement n'est pas celui que produit une danse de jeunes hommes et de jeunes filles.

Le cheval hennit et tantôt baisse la tête, tantôt l'agite avec terreur.

— Plus lentement, plus lentement, mon vieux compagnon ! ayons de la prudence ; examinons bien ce terrain. A présent, nous ne devons pas être loin de la *maglasten* ? Peut-être sont-ce les naines qui bourdonnent ainsi ; peut-être leurs petits pieds réunis font-ils ce bruit de pas ? Plus lentement, plus lentement, mon vieux compagnon !

VI

En ce moment la lune se leva, déchirant le rideau de nuées brunes qui l'avaient voilée. Sa clarté d'or pâle se refléta en plein sur le tronc noir des arbres et donna un étrange miroitement à la neige qui chargeait les branches. On eût dit que tout devenait aérien et transparent : les vapeurs de brouillard étaient transpercées par les rayons ; l'horizon se découpait maintenant avec sa ligne circulaire : la *maglasten* commença à apparaître.

A mesure que le chevalier avançait, le bloc devenait plus distinct. A cent pas, il se dressa, dans toute sa majesté, sur quatre énormes piliers qui semblaient avoir dû le supporter éternellement, tant ils étaient d'aplomb et équarris avec symétrie.

— On ne t'avait pas trompée, ô ma noble sœur, pensa Christian. Oui, pour la nuit de Noël, la *maglasten* est puissamment soulevée : oui, le bloc devient une toiture.

— Arrêtons-nous, mon fidèle compagnon, nous voici au pays des Trolles et des Trollides.

Le cheval ne hennissait plus ; il dilata ses yeux

et souffla de toute la force de ses naseaux ; deux naines s'était accrochées à la bride.

VII

L'une des naines tenait une corne merveilleusement ciselée, l'autre un sifflet d'argent.

Bien que leur petite taille permit à peine de les voir, on pouvait remarquer que leurs traits étaient d'une rare beauté : mais cette beauté même offrait quelque chose d'inférieur, et un sourire sarcastique relevait les coins de leurs lèvres fines.

Le bon chevalier fit mentalement une prière à son glorieux patron, tout en s'affermissant sur les étriers.

— Bonsoir, ami, dit une des naines. Encore que tu sois bien hardi de venir surprendre nos mystères, nous te pardonnons, car le courage nous plaît : les hommes ne nous y ont pas accoutumés. Bonsoir donc, et sois le bienvenu.

Les deux naines se prirent à rire en même temps. Les deux voix étaient si claires, qu'elles donnaient le son de la musique des cigales.

— Nous ne connaissons pas, dit la seconde, d'autre pouvoir que celui du Roi de la Montagne. Le Roi de la Montagne est le seul de qui nous recevions des ordres, du haut de la *maglasten* il t'a aperçu, et il a dit : C'est bien ! celui-là a dû être élevé parmi les taureaux. Et il nous a enjoint de t'apporter cette corne et ce sifflet. Avec ce sifflet tu attireras à toi autant de chevaux sauvages qu'il te plaira. L'hydromel contenu dans cette corne te rendra invulnérable à la guerre. Accepte nos présents, et tu auras sujet de t'en réjouir.

Christian prit avec simplicité le sifflet, qu'il suspendit à son cou afin de l'offrir à sa sœur, et la corne ciselée pour y boire l'hydromel.

Après une telle course et par le froid rigide qui l'enserrait, le chevalier n'était pas fâché de connaître la qualité du breuvage dont le Roi de la Montagne avait pu garnir son foyer granitique.

Il remercia les naines d'un signe de tête et leva la corne pour boire.

VIII

— Arrête, malheureux ! arrête, si tu ne veux périr !...

Ces mots prononcés d'un accent ferme, bien que doux, firent tourner la tête au chevalier.

Celui-ci avait pu être étonné par le spectacle de la danse magique : mais il fut saisi d'une respectueuse admiration à la vue d'un adolescent

si beau et si radieux, qu'il illuminait la terre et le ciel. L'aurore boréale n'a pas plus de clarté lorsqu'elle embrase les nues et empourpre les cimes de la chaîne des Dofrines.

Pas n'eut besoin Christian de demander : « Qui êtes-vous ? » à celui qui apparaissait dans un vêtement de rayons.

L'adolescent ne prit garde au grincement de dents des naines et de leurs sœurs, qui étaient accourues ; il continua de la sorte :

— Ta dévote oraison a été entendue par ton patron. Et comme ton patron ne peut quitter à son souhait le paradis, il m'a prié de venir te protéger. En un coup d'aile j'ai été près de toi. Adonc, pauvre homme, ne bois pas ce poison, et fuis au plus vite.

Sans laisser à Christian, éperdu, le temps de le remercier, il disparut. L'ombre qui enveloppa de nouveau le paysage sembla d'autant plus sinistre et plus épaisse.

Aussitôt Christian rejeta en arrière la liqueur contenue dans la corne, tourna bride et reprit au galop le chemin du manoir.

Le breuvage tomba en partie sur la croupe du cheval, qui bondit de douleur et perdit immédiatement ses poils. Mais le fidèle cheval, sentant le danger, n'en courut que plus vite.

Christian se disait : « J'ai vu les mystères des fées, et je rapporterai à ma chère Yolande la corne et le sifflet. Merci, ô mon patron ! merci, ô doux séraphin ! »

IX

Le cheval précipite sa course sans se soucier de la neige et des eaux glacées qui forment des miroirs perfides. Sa crinière flotte au vent, ses naseaux sont haletants, un feu semble jaillir de ses yeux dilatés.

Mais derrière le cheval on ne court pas moins vite.

Toute une légion de naines s'est mise à la poursuite du cavalier.

On peut entendre leurs petits pieds bondir comme le volant sur la raquette ; on peut entendre leurs rires de dédain menaçant. Elles sont aussi nombreuses que les feuilles de toute une forêt de bouleaux.

Ne tourne pas la tête, ô pauvre Christian ! car tu éprouverais le vertige, rien qu'à voir l'espace couvert de cette myriade de Trollides, qui vont plus serrées et plus rapides qu'une nuée de sauterelles dans les grands déserts de sable.

— Hourrah ! hourrah ! nous l'atteindrons bien. Hourrah ! tu n'as que les quatre jambes de ton cheval. Hourrah ! nous te prendrons et te

dépècerons sur la *maglasten*. Hourrah ! puisque tu as refusé de boire de notre hydromel, nous boirons ton sang goutte à goutte. Hourrah ! hourrah !...

— Va, mon fidèle ami, s'écrie le chevalier. Voici les hautes tours de Liunghy... Encore un effort, et nous sommes sauvés !

X

La sentinelle du guet, postée à la poterne du pont-levis, attendait avec anxiété le retour de Christian.

Les gens du manoir aimaient le frère de leur maîtresse, et ils s'étaient dit tristement l'un à l'autre :

— Celui-là ne reviendra jamais qui a été à la *maglasten*, dans la nuit de Noël.

— Ouvre ! ouvre ! c'est moi !

Christian franchit le pont-levis avec la rapidité de la foudre.

— Relève le pont, bien vite ! bien vite ! Les naines me poursuivent.

Il n'était que temps. Le bruit des petits pieds se rapprocha. Les naines durent s'arrêter au bord du large fossé.

Déjà Yolande, pleine de joie et d'admiration aidait ses suivantes à prodiguer des soins au chevalier.

— Oh ! que tu es brave, mon Christian !... comme je reconnais en toi notre père !

Des milliers de voix retentirent à l'unisson, telles que les grosses gouttes d'une pluie.

— Viens à ton balcon, noble dame, pour nous écouter.

— Que voulez-vous, messagères d'enfer !

— Notre roi nous a chargées de réclamer la corne et le sifflet traîtreusement dérobés par ton frère.

— Mon frère n'est ni un traître ni un larron. En allant à vous, il a obéi au commandement de son propre courage ; en me rapportant ces deux talismans, il m'a témoigné son amitié.

— Prends garde, noble dame. Si tu nous rends la corne et le sifflet d'argent, ta famille ne s'éteindra jamais et deviendra toute-puissante dans le royaume. Si au contraire, tu refuses de nous les restituer, la terre de tes aïeux tombera en des mains étrangères, et le château d'où tu te ris de nous sera consumé trois fois par la foudre.

Yolande, incertaine, demanda une heure pour se décider.

Sa nourrice était accourue, en lui disant :

— Ma fille, ma fille, j'avais eu raison de m'alar-

mer... Il y aura un malheur cette nuit, cette nuit même. Venez assister monseigneur Christian.

— Christian !... répéta la châtelaine avec un cri d'angoisse.

XI

Le brave se mourait. Déjà son cheval était mort.

— Oh ! doux frère, dit avec des sanglots la châtelaine tout échevelée, est-il possible que tu trépasses ainsi !... Malheur à moi qui t'ai envoyé à ta perte !...

Christian se ranima à la vue d'Yolande. Un faible sourire éclaira son visage livide.

— C'est moi, dit-il, qui ai voulu tenter l'entreprise. Je la referais encore, n'ayant jamais reculé devant un péril.

— O Christian ! Christian ! guérissez et j'irai en terre sainte demander pardon à Dieu de mon péché.

— Hélas ! petite sœur, je ne guérirai pas. Mais j'aurais pu aussi bien être tué par les Danois ; et je meurs consolé, puisque je vous ai revue ! Je veux mourir en chrétien, priez l'aumônier de venir à mon chevet.

XII

— Eh bien ! noble dame !... L'heure s'est écoulée... As-tu réfléchi ? Rendas-tu les talismans ?

— Partez, naines maudites, vous qui avez tué mon frère Christian ! Je ne rendrai ni la corne d'ivoire ni le sifflet d'argent, car c'est le legs d'un brave.

— Hourrah !... ton château sera consumé par la foudre...

— Peu m'importe si mon château doit périr un jour sous le feu du ciel, puisque déjà mon cœur est consumé par la douleur !...

XIII

Une faible clarté commençait à blanchir l'extrême limite de l'horizon.

Les naines diligentes reprirent en courant le chemin du *Trollebo*.

Elles n'avaient pas de temps à perdre ; car il fallait qu'avant le jour la *maglasten* eût été descendue de ses hauts piliers.

XIV

Fils de bonne mère, si vous ne voulez partager le sort du chevalier Christian, n'allez pas voir, dans la nuit de Noël, comment dansent les *Trolles* et comment le Roi de la Montagne boit son hydromel sur le sommet de la *maglasten*.

ALFRED DES ESSARTS.



606



909



909



909

909

1 Oct 1868



LE VIOLON MAGIQUE

ou

LE CHRIST EN VOYAGE

CONTE FLAMAND

L'atmosphère était lourde et chargée.

Un homme qu'on eût pu prendre pour un vieillard, lourdement appuyé sur un bâton noueux, cheminait paisiblement sur la route de Bruges à Ostende.

Harassé, il s'arrêta devant une ferme de riche apparence, et, s'adressant au maître, qui surveillait d'un œil exercé et jaloux la rentrée de ses moissons, il sollicita un verre d'eau pour se désaltérer, un coin de sa grange pour se reposer.

Le maître de la ferme le repoussa durement.

— Arrière! va-t'en d'ici, vil mendiant, s'écria-t-il avec fureur. Les gens de ta sorte ne peuvent apporter le malheur partout où ils s'arrêtent.

— Voyez, supplia le vieillard, mes membres sont brisés par la fatigue de la route, mes pieds ensanglantés par les cailloux des chemins!

— Va-t'en, te dis-je.

— Pitié, je n'en puis plus!

— Mais, va-t'en donc, cria encore une fois le fermier exaspéré, si tu ne veux pas que j'envoie mes chiens mettre en lambeaux les misérables restes de tes haillons.

Le vieillard s'éloigna en soupirant, et leva les yeux vers le ciel.

Quelques pas plus loin, il étendit la main vers cette demeure inhospitalière.

Au même instant, le ciel s'obscurcit.

De nombreux éclairs fendirent la nue et le tonnerre remplit les échos d'alentour de ses grondements formidables.

Puis, la foudre s'abattit sur les bâtiments de l'avare.

En moins d'une heure, il n'y eut plus là, où s'élevait tout à l'heure une riche ferme gorgée d'abondantes récoltes, qu'un monceau de ruines, qu'un amas de cendres.

Le mauvais riche et ses biens immenses avaient disparu.

Plus loin, le Christ, car c'était lui qui voyageait incognito, rencontra un pauvre colporteur, courbé sous le poids de son fardeau.

— Ami, lui dit-il, je suis fatigué, j'ai faim, j'ai soif, et je ne me sens pas la force d'aller plus loin.

— Pas même jusqu'à l'hôtellerie voisine? Je vous y ferai faire bonne chère.

— Vous êtes bien heureux d'être riche!

— Moi! riche? pas du tout. Seulement quand il y en a pour un, il y en a pour deux. Allons, venez!

— Je ne le puis pas. Je succombe à la fatigue.

— Alors, attendez-moi là; j'irai pour vous et pour moi, et vous n'y perdrez rien.

En parlant ainsi, le colporteur avait laissé glisser son fardeau à terre.

Il le déboucla, et en sortit une gourde.

— Tenez, en attendant, dit-il au Christ, buvez-moi ça; vous m'en direz des nouvelles.

Le Christ prit la gourde et but.

— Merci, fit-il, et soyez béni, vous qui avez l'âme bonne et compatissante; mais il est inutile d'accroître votre fatigue en allant à l'hôtellerie... cela me suffit. En échange du service que vous m'avez rendu acceptez ceci, c'est tout ce que je possède.

— Mais c'est un instrument magnifique que vous m'offrez là, exclama le colporteur, qui s'y connaissait, et dont le prix pourrait vous aider à poursuivre votre route. Je refuse. Allez-vous loin?

— A l'autre bout du monde.

— Raison de plus pour suivre mon conseil.

— Je ne puis vendre cet instrument; personne ne me l'achèterait, et il en sera de même pour vous si jamais vous cherchiez à vous en défaire, mais je puis le donner; acceptez-le donc en souvenir de moi; il possède des vertus inconnues, et peut-être ne regretterez-vous pas trop, un jour, de m'avoir rencontré.

Le Christ prit son bâton et se remit en route, laissant le colporteur assez embarrassé du don qui venait de lui être fait.

Quand il se retourna, le Christ avait disparu.

Le lendemain, le colporteur entra dans une ville de Brabant, Ravenstein, si mes souvenirs ne me trompent pas.

Le seigneur du lieu mariait sa fille à l'un de ses favoris.

Les paysans étaient en liesse, car rien n'avait été épargné pour donner une grande solennité aux fêtes du mariage.

Joutes, carrousels, rien n'y manquait, ce qui mit notre homme en gaieté.

Voulant participer à la joie commune, car il était d'humeur joviale, le colporteur prit son violon et, à tout hasard, il se mit à en jouer.

L'effet qu'il produisit fut immense.

Ses doigts semblaient être dressés depuis longtemps à cet exercice, et les sons que rendait l'instrument étaient merveilleux.

Si bien qu'en moins d'une minute, nobles et

manants, grandes dames et chambrières, soldats et roturiers se mirent à danser à qui mieux mieux.

Il n'y eut pas, même jusqu'aux chiens et aux chevaux, un seul être vivant qui pût résister aux accords du merveilleux instrument.

En présence d'un pareil scandale, le seigneur de Ravenstein, voulut, au moins par dignité, conserver l'apparence du calme; mais les efforts qu'il faisait pour maintenir son cheval, magnifique étalon, que les hennissements des cavales de l'escorte mettaient en belle humeur, ne firent qu'exciter davantage l'animal.

Le colporteur jouait toujours.

Le seigneur de Ravenstein, entraîné malgré lui dans ce tohu-bohu, fut enfin désarçonné et roula lourdement à terre, au bruit des huées et des rires de la foule.

Enfin, fatigué lui-même, le colporteur s'arrêta.

Comme par enchantement, tout rentra dans l'ordre.

Mais le seigneur, furieux de sa déconvenue, voulut tirer vengeance de son affront.

Il dénonça le colporteur au lieutenant criminel comme un émissaire du gouvernement autrichien ou espagnol, ce que l'on crut sans peine; car, à l'époque dont nous parlons (1609) à la suite d'une trêve conclue après l'insurrection des sept provinces unies, entre les puissances belligérantes qui se disputaient la possession du Brabant, cet ancien duché de l'empire germanique avait été divisé en deux parties.

La seigneurie de Ravenstein formait alors la troisième région de la partie la plus importante de la généralité, et était une cause continuelle de contestation.

Mais assez d'histoire, puisqu'il ne s'agit que d'un conte légendaire.

Considéré comme espion, le colporteur fut arrêté, chargé de chaînes et plongé dans un affreux cachot.

On instruisit son procès.

Au bout de trois jours on le fit comparaître devant les juges qui le condamnèrent à être pendu, comme perturbateur du repos public et ayant « de connivence avec l'enfer, à l'aide de philtres et sortilèges, voulu causer la mort du noble seigneur de Ravenstein. »

Dire que le colporteur envisageait sa position avec calme serait peut être bien téméraire, et nous ne croyons pas trop nous avancer en disant que, intérieurement, il ne devait pas être très satisfait de la rencontre qu'il avait faite trois jours auparavant.

Cependant il était calme.

En songeant à la bonne et douce figure du Christ, il se disait :

— Il est impossible que ce brave homme ait voulu me tendre un piège.

Le lendemain, on le tira de sa prison pour le conduire au supplice.

C'était jour de marché, la foule était immense.

Le patient, malgré la secrète confiance qu'il éprouvait, n'était rien moins que rassuré.

On l'amena sur le lieu du supplice, lié, garrotté et entouré d'une nombreuse escorte, armée jusqu'aux dents, car en dépit de tout ce qu'on avait pu dire et faire pour motiver la condamnation de l'infortuné colporteur, celui-ci avait éveillé quelque sympathie, et l'on craignait une manifestation en sa faveur.

Au pied de l'échafaud on lui lut son arrêt, puis on le hissa sur la plate-forme.

Là, il se souvint de son pauvre violon, et demanda au bourreau de le lui faire voir une dernière fois.

Celui-ci acquiesça à sa demande, après toutefois en avoir référé au seigneur qui ne crut pas devoir refuser au condamné ce qu'il réclamait de lui.

Quand le colporteur fut en possession du bienheureux instrument, il demanda à ce qu'on le débarrassa de ses liens, ce qu'on fit non toutefois sans prendre de minutieuses précautions.

Dès qu'il eut les mouvements libres, le condamné fit vibrer les cordes de l'instrument.

L'effet fut magique.

Les soldats abandonnèrent leurs armes, les chevaux hennirent et le branle commença.

Des quadrilles fantastiques, échevelés s'organisèrent de tous côtés.

Ce n'était partout que cris furibonds, que trépignements de joie.

Le seigneur lui-même, abjurant toute retenue, toute pudeur, s'empara d'une ribaude, et ne se montra point le moins enthousiasmé dans cette sarabande infernale.

Le colporteur vit un chance de salut dans ce désordre et joua de plus belle, puis il descendit de la plate-forme, traversa la foule haletante, ivre sans cesser de jouer de son violon, et sortit de la ville sans encombre.

Aussitôt l'influence magique cessa.

Une fois remis, chacun se prit à songer au patient, mais on ne le trouva plus.

Furieux, le seigneur mit toutes ses troupes sur pied, et promit une forte récompense à celui qui

lui ramènerait pieds et poings liés l'infortuné colporteur.

.....
Pendant ce temps, le pauvre diable cheminait paisiblement.

Il rencontra le Christ, auquel il raconta sa mésaventure.

— Tu as cru, lui dit-il, tu as été sauvé. Maintenant, quitte la grande route, suis ce ruisseau ; quand tu le verras se perdre dans les touffes de genièvre qui bordent ce chemin de traverse, tu seras au terme de ta course, et le seigneur de Ravenstein n'aura plus aucun pouvoir sur toi. Va !

Le colporteur obéit.

Trois heures après il était arrivé au point que lui avait indiqué le Christ.

Il se trouvait au milieu d'une noce de village.

Naturellement, la pensée lui vint d'avoir encore recours à son violon, et la joie la plus expansive, la gaieté la plus folle ne cessa de régner toute la nuit.

Lui seul était infatigable.

Au point du jour, chacun se retira non sans avoir comblé le ménétrier de présents, de caresses ; mais la plus douce récompense qu'il put attendre de ses efforts se présenta à lui sous la forme d'une gracieuse jeune fille qui s'était prise d'amour pour lui.

C'était la sœur cadette de la fille que le fermier venait de marier.

Les préliminaires de la noce ne furent pas longs, et le pauvre colporteur devint à son tour un heureux époux, en même temps qu'il se trouva le plus riche fermier de toute la Flandre.

Le violon fut accroché au-dessus de l'âtre, et jamais notre héros n'osa plus y toucher, dans la crainte que l'influence magique de l'instrument ne vint troubler le bonheur dont il jouissait, et qu'il avait si bien mérité par sa charité et sa foi.

P. DUPARC.

PRÉ CATELAN. — Dimanche prochain, fête champêtre, donnée avec le concours de la musique des zouaves de la garde impériale. Chef : M. Hemmerlé.

THÉÂTRES

Jamais dizaine n'a été plus pauvre. Pas la moindre nouveauté à mettre sous la dent de la critique, et nous devons nous borner à annoncer les quelques rares nouveautés que l'on promet.

GYMNASE. — Il est question de reprendre à ce théâtre une pièce de MM. Th. Barrière et Decourcelle qui obtint, il y a un certain nombre d'années, un grand et légitime succès au Palais-Royal. Nous voulons parler du *Monsieur qui suit les femmes*, un vaudeville des mieux réussis, et pour la reprise duquel M. Montigny a, dit-on, engagé Ravel qui, depuis si longtemps, parcourt la province, et qui doit avoir un peu bien vieilli à ce métier d'artiste nomade.

Attendons sa rentrée pour le juger à nouveau.

CHATELET. — M. Hostein cesse de diriger cette scène, et va se consacrer tout entier au théâtre du Prince-Impérial. Pourquoi n'a-t-il pas fait fortune pendant sa direction. La place est bonne pourtant ; il y a obtenu de grands succès et de grandes chutes, et il a peut-être trop sacrifié aux vieilles réputations de dramaturges qui l'ont conduit à des *fours* retentissants, tels que les *Mystères du vieux Paris*.

Espérons que la nouvelle direction saura éviter l'écueil, et nous lui souhaitons les meilleures chances.

On répète l'*Armurier de Santiago*, drame par lequel on doit faire la réouverture.

GAITÉ. — *Les Fugitifs* ont disparu de l'affiche, et vont y être, au premier jour, remplacés par *Nos Enfants*, dont nous avons entendu dire un grand bien, et pour lesquels des engagements spéciaux ont été faits.

Nous rendrons compte prochainement de la première représentation de ce drame nouveau,

CIRQUE-NAPOLÉON. — Pour peu que le temps de pluie qui nous menace dure encore quelques jours, M. Dejean songera à la réouverture de son établissement du boulevard des Filles-du-Calvaire. Le Cirque de l'Impératrice n'a pas chômé, du reste, pendant l'été exceptionnel que nous venons de traverser.

PIERRE ZACCONE.

L'ONCLE — RIEN NE PRESSE

Monsieur Waringe à Léonce.

Le mariage, monsieur mon neveu, est une plus grave affaire que vous ne pensez, et je ne me hâte point de vous envoyer le consentement que vous me demandez. Je sais bien que vous pouvez vous en passer; pourtant, puisque vous me le demandez, c'est que vous désirez l'obtenir et je ne vous dis pas absolument que vous ne l'obtiendrez point; mais la chose demande réflexion: aussi ne me hâterai-je ni de dire oui ni de dire non.

Dans un sens comme dans l'autre, il y aurait précipitation téméraire, et la précipitation n'est point de mise dans les circonstances importantes. Ce n'est pas vainement que l'on m'appelle *M. Rien ne presse*.

Vous avez, m'avez-vous écrit, rencontré sur le boulevard, un ange escorté de sa mère; vous avez failli incendier les ailes de cet ange, en jetant maladroitement une allumette enflammée sur sa robe de mousseline.

Je vous ferai remarquer, en passant, que, si vous n'aviez pas la détestable habitude de fumer, la chose ne fût point arrivée.

Mais il ne s'agit pas de cela: Vous vous êtes précipité au secours de votre victime innocente et effrayée; le désastre a été évité; la robe seule a souffert; vous vous êtes confondu en excuses, comme c'était votre devoir. Touchée de votre repentir, la mère vous a répondu qu'il n'y avait point de mal; la fille vous a presque remercié. Tout cela est fort bien; mais de là au serment solennel j'estime qu'il y a loin. Vous le savez bien aussi; mais vous pensez que ces distances-là se peuvent franchir d'un bond. Or, voulez-vous me faire la grâce de ne point courir si vite et d'accepter pour un instant les béquilles de la prudence?

On m'a souvent reproché mon indécision, qui pourtant ne m'a jamais fait casser le cou; aux frondeurs, je réponds que l'indécision est souvent la sagesse; et j'avoue sans peine que je suis indécis en cette occurrence.

Il se peut qu'il y ait lieu de donner un dénouement à votre roman; mais il se peut aussi qu'il y ait à considérer...

Non! décidément, ne considérez rien, neveu

inconsidéré; mais attendez ma venue prochaine, et ne vous engagez pas plus que vous ne l'êtes auprès de M^{lle}... de fait, M^{lle} qui?

J'espère que la mère n'a pas commis l'inconvenance de vous recevoir, à titre de prétendant, sans vous connaître autrement qu'à titre d'incendiaire et sans savoir au moins notre nom, mais je vous ferai remarquer que vous avez négligé de m'instruire du sien.

Il y aurait là de quoi me faire bondir de colère, si la colère n'était incompatible avec la prudence.

Donc, je ne bondis point, mais je vais préparer mes malles avec rapidité, quoique sans précipitation.

C'est vous dire que je n'arriverai pas en même temps que ma lettre, mais vous pouvez m'attendre avant la fin de la semaine.

Adieu! je réfléchirai en route à l'accueil que je vous devrai faire, lorsqu'à mon arrivée à la gare, vous vous jetterez dans mes bras, avec votre fougue habituelle.

Votre oncle, qui ne sait pas au juste quelle épithète il devrait joindre à ce titre respectable.

PATRICE WARINGE.

Lorsque M. Waringe arriva à Paris, il trouva Léonce qui l'attendait à la gare, ayant été prévenu par une dépêche télégraphique. En effet, bien que l'oncle prudent se répandit volontiers en invectives contre ce moyen de correspondance, qu'il trouvait d'une rapidité inquiétante, il s'en servait volontiers, estimant qu'il ne faut rien condamner avec précipitation, et sans en avoir fait l'expérience.

Aussi voyageait-il en chemin de fer, tout en faisant l'éloge de l'antique patache.

Donc, en descendant de wagon, il ouvrit ses bras pour y recevoir Léonce; mais dans ces bras ouverts, Léonce ne se précipita point.

— Eh quoi! dit le vieillard surpris, tu ne m'embrasse pas?

— Mon oncle, répondit gravement le jeune homme en lui serrant simplement la main, il y faut réfléchir, n'étant point sûr de ce que vous allez répondre à ce que j'ai à vous dire.

— Comment! Quoi? Il y a déjà du nouveau?

— Non, mon oncle, et il ne peut y en avoir; mais la cause que j'ai à plaider devant vous est trop sérieuse pour que je risque de troubler le sang-froid qui nous est nécessaire par des effusions d'une précipitation inconsidérée.

— Oh! oh! je te comprends, singe audacieux; tu prétends te moquer de moi, et mon devoir serait de te maudire incontinent; mais rien ne

presse, et j'attendrai pour cela un moment plus opportun. Mène-moi d'abord dans un lieu où nous puissions déjeuner et causer en liberté.

— Rien ne presse, mon oncle.

— Comment! rien ne presse! Mais je te... Au fait, tu as raison; rien ne presse, si tu veux. Seulement, tu ne veux pas, et tu es plus impatient que moi, au fond, bien que j'aie grand faim. Allons! cesse ta diantre de comédie, et allons déjeuner.

— Soit donc! mon oncle; allons chez moi; le couvert est mis et nous irons de là tranquillement chez ma future belle-mère, qui doit nous attendre à deux heures, à moins que ce ne soit à trois ou à quatre, ou bien encore à moins qu'elle ne vienne nous surprendre.

— Comment! vous en êtes déjà là? Ta future belle-mère! Comme tu dis cela! Et elle viendrait chez toi. Au fait, ceci est d'une prudence incontestable, et cette visite domiciliaire ne me déplairait pas. Elle n'est point aussi étourdie que je le supposais, cette madame... madame... Comment s'appelle-t-elle?

— Vous le saurez plus tard, mon oncle, rien ne presse.

— Léonce, cette phrase m'agace, et je trouve que tu te montres peut-être d'une irrévérence impardonnable. Si j'en étais sûr? Mais, déjeunons d'abord; j'y réfléchirai ensuite.

Le voyageur déjeuna de solide appétit; mais il était fort contrarié de la réserve de Léonce; son cher neveu, dont il avait si souvent maudit l'impétuosité, jouait la froideur diplomatique avec un naturel irritant, si bien que, pour la première fois de sa vie, M. Waringe se sentit bouillir d'impatience, et je crois même que, par un mouvement inconsidéré, s'il ne cassa un verre, il le fêla du moins.

— Mon oncle, dit enfin Léonce, en versant le café, elle a vingt-trois mille, quatre cent trente francs de rente.

— Va te faire lanlair! et sérieusement cette fois-ci, ne te moque plus de moi d'une manière aussi inconvenante, ou je te jure que je retourne immédiatement d'où je viens. Immédiatement!

La manière dont M. Waringe répéta ce mot énorme pour lui « immédiatement » montra clairement à Léonce qu'il était temps de parler sérieusement.

— Allons, fit-il, pardonnez-moi, mon cher oncle d'avoir voulu vous montrer que, vous aussi, vous pouviez vous livrer à quelque sentiment précipité. Autrefois, vous me permettiez si bien de vous appeler « mon oncle Rien ne presse. »

— Autrefois, c'était bien; personne ne te poussait à me manquer de respect.

— A présent non plus, mon oncle, et d'ailleurs je ne m'y laisserais point pousser. J'ai voulu m'amuser un peu, sûr que je suis de votre indulgence; mais je sais bien que j'ai tort et je sais aussi que ce tort n'appartenait qu'à moi, vous me le pardonnez.

— Soit! mais je soupçonne fort qu'un mot d'ordre t'était donné, conscrit qui ne veux pas même me dire le nom de son capitaine.

— Pour ce dernier point, mon oncle, vous avez raison. Ma belle-mère, qui n'est pour rien dans les taquineries dont je viens de me rendre coupable, m'avait, en effet, prié de ne point vous faire connaître son nom, qu'elle se réservait de vous dire elle-même; mais, puisqu'il vous faut une expiation, je vais tout simplement manquer à ma promesse. Elle s'appelle...

— Eh bien? Tu hésites?

Un léger coup de sonnette, que M. Waringe n'avait pas entendu, avait frappé l'oreille de Léonce.

— Pas le moins du monde, mon oncle, elle s'appelle...

La portière venait de se soulever, et une femme d'âge mûr se tenait sur le seuil.

— M^{me} Darmange, dit-elle en s'avancant, mon cher monsieur Waringe.

L'oncle *Rien ne presse* bondit hors de son fauteuil, comme si ce nom et cette voix eussent produit sur lui un effet électrique.

— Vous! s'écria-t-il, vous, Clarisse! Et il demeura immobile, contemplant, comme hébété de surprise, la figure doucement souriante de la visiteuse.

— Moi même. Avouez que j'ai bien préparé mon coup de théâtre; et remarquez que Léonce est aussi étonné que vous, ce qui veut dire qu'il n'est pas mon complice. Donc ne le regardez pas avec ces gros yeux furibonds.

— Véritablement, mon cher neveu a l'air pour le moins aussi bête que je le puis avoir moi-même. Vous ne lui avez donc pas raconté ma sottise d'autrefois?

— Non pas, monsieur *Rien ne presse*, je vous ai laissé le soin de votre confession: je ne suis pas si imprudente que vous le croyez.

— Imprudente! Imprudente! Pourtant, vous ne connaissiez pas le joli neveu que j'ai là; et sa manière de lier connaissance...

— Est rapide, c'est vrai. Mais, mon cher ami, il m'avait dit son nom, qui est le vôtre; et cela m'a rappelé que nous nous étions rencontrés dans des circonstances analogues. De quoi s'agissait-

il? D'un accident de voiture, si je ne me trompe.

— D'un accident de voiture, en effet. Oh! je ne l'ai pas oublié; car je vous aimais réellement, Clarisse.

— Je le sais bien, et vous ne me déplaisiez pas; seulement, homme prudent! lorsque ma famille, un peu à contre-cœur, il est vrai, attendait une demande officielle de votre part, vous pensiez déjà, si vous ne le disiez pas : *rien ne presse*. Ma foi, je me suis piquée de cette lenteur peu aimable, et j'ai accepté la main qu'en fin de compte mes parents préféraient pour moi.

— Eh! j'ai assez souffert de cela pour m'en souvenir.

— Peut être! mais pas assez pour vous corriger.

— Voyons; de votre côté, Clarisse, ne vous êtes-vous jamais repentie de votre précipitation?

— Jamais, monsieur, et je trouve bon que vous le sachiez, j'ai été fort heureuse en ménage; seulement, je veux bien vous avouer que, nul bonheur n'étant parfait en ce monde, j'ai eu deux ou trois velléités de regret; et ce sont elles que j'ai voulu vous faire payer, en vous tourmentant un peu. Maintenant, en voilà assez, je pense, sur notre histoire ancienne, dont le récit ne doit ni amuser ni intéresser Léonce.

— Mais, au contraire, chère mère, il m'intéresse énormément, puisque la morale en est, et mon oncle l'avoue, que, lorsque le bonheur est là, on a tort de lui dire : *Rien ne presse*.

De fait, à la suite de cette entrevue, émeutillé par ses regrets de jeunesse, avide de s'unir au moins par des liens de famille à celle qu'il avait aimée, et dont il n'avait pas su faire sa femme.

M. Waringe étonna tout le monde par l'accès d'impétuosité auquel il fut en proie.

Semblable à ces avarés en liesse qui, une fois dans leur vie, jettent leur argent par les fenêtres plus furieusement que les prodigues, il eût voulu dévorer les délais, et traitait d'entraves ridicules les formalités qu'impose la loi.

Léonce l'observait avec une sorte de stupeur.

— Ce n'est point là, disait-il, mon oncle *Rien ne presse*.

Bride abattue! semblait être sa devise; et il ne reprit son calme et quelque chose de ses allures habituelles qu'à la sortie de l'église, quand tout fut irrévocable.

— Mon oncle, lui dit Léonce, vous serez parrain du premier né, n'est-ce pas?

— Ah! vertublen! mon neveu, répondit

M. Waringe, revenant à sa nature, quant à cela, j'espère que vous me donnerez bien neuf mois pour y réfléchir.

LUDOVIC DUPERCHE.

PATRON DÉCOUPÉ DE GRANDEUR NATURELLE

PLANCHE 909

PREMIÈRE FIGURINE

Le modèle contenu dans ce numéro est celui du petit paletot rond, demi-bouffant derrière et court devant, que représente la première figurine de la planche n° 909.

Il est bien cintré à la taille, quoique celle-ci présente un dos large, ainsi qu'il est généralement admis aujourd'hui par les couturières de premier ordre.

Le dos, large à la taille, ainsi que nous venons de le dire, y est forcément creusé au milieu, où il s'arrondit dans la partie de la jupe qui est un peu froncée dans la couture, afin de former le bouffant à droite et à gauche du petit manteau abbé qui retombe dessus.

Le vêtement n'a pas de côté, ou plutôt celui-ci est attenant au devant, lequel présente une pince sous le bras qui doit tenir lieu de petit côté (c'est seulement avec le dos large à la taille que cette coupe peut réussir); une autre pince, pratiquée devant, dessine tout à fait la ceinture, et le bas du devant s'arrondit gracieusement à la manière des vêtements de chasse Louis XV.

La manche est unie, à coude, avec indication en ligne pointillée de l'échancrure du dessous.

La pèlerine, retombant un peu sur le haut de manche, est disposée avec une pince qui, en dessinant bien l'épaule, la fait parfaitement tenir sur celle-ci.

Elle est échancrée au milieu, et le dessous de la garniture est complété par un pan ou petit manteau abbé.

Nous ne donnons pas le patron de ce pan, qui ne se compose que d'une bande d'étoffe, satin ou faye, large d'environ 20 cent. si on le fait tout plat, et du double de cette largeur si on l'exécute avec un gros pli plat.

Pour la garniture, comme pour l'emploi d'étoffe nécessaire à l'exécution de ce modèle, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer à la description de la planche 909.

Nous répéterons cependant ici que, pour exécuter isolément ce modèle, il faut cinq mètres de faye et un mètre cinquante de satin; l'une et l'autre de ces étoffes en 70 de large au moins.

Les bouillons, posés tant au bord de la pèlerine qu'au bord du bas de la casaque, sont montés sur l'étoffe à plat de l'un et de l'autre; mais ce volant, disposé à plis d'orgue, fixés comme l'indique le dessin, prolonge le vêtement. Un semblable volant prolonge le pan du dos ou manteau abbé, mais il n'a pas de bouillon pour tête; cela le rendrait trop volumineux.

THRIFOCCQ.

NOTA. — Nous avons dit plus haut que les tailles de dos se coupent généralement larges; cette particularité s'applique également aux corsages de toutes les robes dans beaucoup de maisons en renom.

A la prochaine occasion où nous publierons un patron de corsage, nous le donnerons dans cette coupe, que nous ne trouvons pas belle, mais qui a cependant le mérite de la nouveauté.

T.

DESCRIPTION DES BRODERIES

1. Une parure point russe, col marin.
2. Pantoufle, soutache application.
3. Ecusson, plumetis.
4. Id. id.
5. Bande soutachée pour jupon.
6. Entre-deux, soutache.
7. Diminutif du n° 6.
8. P. H. enlacés.
9. Entre-deux pour jupon, soutache russe.
10. Entre-deux, galon et soutache.
11. Bouquet assorti au n° 6.
12. Bordure pour chemise.

PLANCHE 909

Première toilette. — Costume de ville entièrement noir. Première jupe de faye dont la moitié inférieure est montée au haut de la jupe plate comme un grand volant formant des tuyaux d'orgue. Tunique pareille, ornée d'un volant plus petit dont la tête est fixée par un bouillonné à tête, en satin noir et les côtés échan-crés ornés d'un gros chou de satin. Petit paletot rond et demi-bouffant derrière, court et arrondi devant, avec volant et bouillonné à tête rappelant celui de la tunique, et du haut, pèlerine courte, échan-crée au milieu du dos, garnie d'un bouillonné à tête tout autour, d'un chou de satin dans l'échancrure et partant un pan ou tout étroit manteau-abbé qui s'échappe de dessous le chou pour retomber jusque vers le bas du paletot, où il se termine aussi par un volant monté à tuyaux.

Cette charmante toilette, sortie de la maison Le-clère-Volant, a un cachet d'élégance tout particulier et ne présente aucune excentricité de mauvais aloi.

On l'exécute en faye, avec garniture de satin, ainsi que nous l'indiquons plus haut, en employant, en moyenne, 11 mètres de faye en 70 pour la jupe et la tunique, et 5 mètres de la même faye pour le paletot, puis environ 3 mètres 50 de satin pour les bouillons et les choux.

Quand nous disons 11 mètres de faye pour les deux jupes, il est entendu que celle de dessous n'est en faye que dans sa partie tryauté, dont la largeur est presque triple d'une largeur de jupe ordinaire. Si la partie du haut, coupée sans pli, devait être en pareille, il faudrait 2 mètres 50 de plus.

Chapeau-fanchon en velours noir avec une grosse touffe mélangée de fleurs de velours rouge et de feuilles vert clinquant. Derrière la fanchon, mantille courte de blonde espagnole faisant barbe devant. Au sommet, large nœud de velours plat assorti avec fleurs devant.

Gants gris perle. Bottines de chagrin noir.

Deuxième toilette. — Robe de faye brune ornée de galons et velours noir: la première jupe forme, sur le devant, un pli cloche très court, et l'étoffe redescend ensuite en draperie de chaque côté jusqu'au bas du jupon de dessous, à la manière des robes moyen âge, de façon à ce que le bas du devant de la sous-jupe, en faye bleue plissée à tuyaux, est parfaitement découvert et donne de la couleur au costume. Le bas de jupe de la robe brune est ornée de galons noirs qui décrivent des trèfles à la hussarde ou grands nœuds hongrois, dont l'intérieur est ombré par des festons formés d'une petite passementerie fine et de couleur brune. Le vêtement est une casaque ajustée, demi-longue, bordé de galons noirs ornés intérieurement de passementerie très fine; les lés de devant de cette casaque forment des hoches entourés de la même garniture, et du haut une semblable ornementation dessine une pèlerine à pointes chinoises, ornée de glands en passementerie. Les manches sont à coude, ornées du bas d'une même garniture qui forme un revers à pointe.

Cette toilette, également établie dans les ateliers de la maison Leclère-Vollant, présente une originalité de bon goût. On pourrait l'établir en drap brun et drap bleu aussi bien qu'en faye. En cette dernière étoffe, le paletot ajusté et la première jupe emploient, en moyenne, 12 mètres de faye brune, et le jupon

de dessous 5 mètres de faye bleue, pour sa partie plissée 8 mètres en tout. Si la jupe est entièrement du même tissu, le haut coupé est plat jusqu'à moitié.

Chapeau-fanchon orné en diadème par de petites coques de velours bleu tout le tour. Lingerie de mousseline ornée de valenciennes. Gants paille. Bottines de satin marron à talons hauts et petits, nœud sur le milieu du pied.

AVIS IMPORTANT

Les réclamations non accompagnées d'une des dernières bandes du journal seront considérées comme non avenues, cette formalité étant indispensable pour qu'il y soit fait droit.

CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUPIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

Pour la Belgique et la Hollande :

M. BOUSQUET DE TOURTOUR, grande place, n° 28. (Entrée particulière, rue des Harengs, n° 20, à Bruxelles.)

Pour toute l'Angleterre :

A Londres, chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Davies street, Berkeley square.

Correspondants pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie :

Aux directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

Pour la Toscane et les Etats Romains :

M. Joseph KIERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel d'York, n° 4663, premier étage, à Florence.

Agent for North America : S. T. TAYLOR, 391 Canal-Street, New-York.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

SE PUBLIE EN DEUX ÉDITIONS

L'ÉDITION MENSUELLE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 12 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 24 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 patrons découpés de grandeur naturelle, de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

L'ÉDITION BI-MENSUELLE

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 24 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 36 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 planches de broderies, morceaux de musique crochet ou tapisserie.
- 4° 24 patrons découpés de grandeur naturelle de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 18 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.

de dessous 5 mètres de faye bleue, pour sa partie
 plissée 8 mètres en tout. Si
 du même tissu, le
 Chapeau-fanchon
 coques de velours
 mousseline ornée de
 tines de satin marr
 sur le milieu du piec

CORRESPONDANTS

Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUPIER, au
 central, rue Gasparin, 29.
 la Belgique et la Hollande :
 SOUSQUET DE TOURTOUR, grande place,
 (Entrée particulière, rue des Harengs,
 Bruxelles.)
 toute l'Angleterre :
 andres, chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Da-
 et, Berkeley square.
 spondants pour l'Autriche, l'Allemagne,
 e et la Russie :
 directeurs des postes de Cologne et de
 ck (Prusse).
 a Toscane et les Etats Romains :
 eph KIERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel
 n° 4663, premier étage, à Florence.
 for North America : S. T. TAYLOR,
 l-Street, New-York.

AVIS

Les réclamations
 dernières bandes du
 comme non avenues,
 sable pour qu'il y soit



ÉGANTE
 ET DE L'ENFANCE

L'ÉDITION BI-MENSUELLE

PARAISSANT LE 15 DE

- 1° 12 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 24 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 patrons découpés
 robes ou confection

1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :
 éros grand in-8°, format de luxe,
 ures de modes coloriées,
 ches de broderies, morceaux de musique
 et ou tapisserie.
 ns découpés de grandeur naturelle de
 ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six
 mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 18 fr. ; six
 mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

JOURNAL LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, PROFESSIONNEL

BUREAU D'ABONNEMENT : 64, RUE SAINTE-ANNE, A PARIS

GRAVURES 910 ET 912 — PATRON COUPÉ

VISITES DANS LES MAGASINS



PRÈS un été aussi chaud que celui que nous venons de traverser, c'est rendre service aux dames que de leur rappeler que le Lait antéphélique de M. Candès détruit en très peu de temps les traces du hâle et les petites éphélides que les changements subits de la température font souvent naître sur le visage.

Il n'est aucune sorte de taches, de rougeurs ou d'irrégularités de la peau qui ne disparaissent en peu de temps par l'usage du Lait antéphélique. On peut même assurer qu'on est tout à fait garanti de ces petits inconvénients en l'employant en dose légère pour les soins habituels de la peau.

Depuis déjà plusieurs années que la composition du Lait antéphélique a été inventée par lui, M. Candès a vu s'augmenter l'importance de sa fabrication dans une telle proportion, qu'aujourd'hui il est connu dans toutes les contrées de l'Europe.

On peut s'en procurer même un seul flacon en en faisant la demande directement à la maison Candès.

On semble vouloir revenir aux corsages ajustés qui ont été si longtemps en faveur.

On verra cet hiver beaucoup moins de vestes et de petits vêtements que les années précédentes.

Cela va donner une nouvelle importance à la question du corset. Il ne va plus être indifférent que la coupe en soit plus ou moins correcte, ou plus ou moins élégante.

La maison Josselin va voir s'augmenter encore les triomphes auxquels elle est habituée. Elle vient de confectionner, pour quelques trousseaux du faubourg Saint-Germain, différents petits modèles qui sont de véritables perfections.

Cela n'a pas la prétention de n'être que des ceintures ou des brassières, mais de véritables corsets, qui, quoique souples, légers, gracieux,

favorisent l'aisance des mouvements et ajoutent à la taille ce soutien qui la fait valoir sans la comprimer.

Nous rappelons à nos lectrices qu'il suffit d'envoyer à la maison Josselin quelques mesures bien prises pour qu'elle puisse confectionner un de ces corsets mignons dont elle a le monopole, puisque personne ne peut en imiter la délicate élégance.

Les étoffes d'hiver sont particulièrement difficiles à travailler à cause de leur épaisseur ; c'est ce qui rend si indispensable en ce moment l'emploi des machines à coudre de M. Martougen (système Wheeler-Wilson).

Avec leur aide, on peut très rapidement ganser, plisser, poser des biais et exécuter à peu près tous les ornements que la mode impose aujourd'hui pour la façon et le garnissage des robes.

Elles procurent à la fois les deux économies les plus précieuses : celle du travail et celle du temps.

Les maisons de couturières en ont déjà reconnu toute l'utilité, et les familles entrent dans cette voie qui leur apporte de si surprenantes facilités pour confectionner une quantité de travaux qu'on avait l'habitude de faire exécuter au dehors.

M. Martougen, par le soin qu'il apporte à la fabrication de ses machines à coudre, est maintenant désigné par l'approbation de sa nombreuse clientèle comme fabriquant les plus excellentes machines en ce genre dont on se puisse servir.

La maison Violet, enchantée du succès de ses petites caisses de cosmétiques assortis pour la saison d'été, en prépare d'autres destinés à préserver la peau de tous les inconvénients de l'hiver, tout en conservant comme base de ses envois ce fond de parfumerie sérieuse auquel elle doit sa réputation, tels que ses savons de thridace, ses crèmes mousseuses et son célèbre vinaigre à la violette y ajoutent quelque agréable nouveauté destinée à préserver et à embellir le teint.

La plupart sont enfermés dans ces jolis coffrets mystérieux que toute femme envie dès qu'elle les a ouverts, et qui, vu le grand débit qu'en fait la maison Violet, sont maintenant devenus accessibles aux bourses les plus modestes.

Nous rappelons que ses gouttes pour le mouchoir sont composées de telle façon, que leur parfum ne s'évapore jamais partiellement, comme il arrive souvent dans de certaines compositions, qui, sous le contact de la chaleur, se décomposent de façon à devenir presque désagréables.

Les produits de la maison Violet sont fort re-

cherchés pour ce motif, de toutes les personnes qui ont l'odorat délicat.

JULIE DE PUISIEUX.

COURRIER DE LA MODE

On allume le feu, on dîne aux lumières, c'en est fait de la belle saison, et si le grand monde n'est pas encore rentré, du moins peut-on dire qu'il inaugure déjà la saison, qui dans son château et qui aux courses et au Théâtre-Italien, rouvert avec un grand éclat par la rentrée de ce rossignol éblouissant qui, par la puissance de son talent, s'est fait marquise et millionnaire, car M^{me} la marquise de Caux, qui ne gagne que trente-six mille francs par mois, à Paris, a un engagement, à New-York, d'un million pour six mois.

Quoi qu'il y eût quelques belles toilettes au Théâtre-Italien, on peut dire que les modes du soir ne sont pas encore fixées. On y a vu beaucoup de robes blanches, assez simples, même en mousseline, et plus de corsages décolletés carrés que de toute autre forme.

Une toilette particulièrement originale attirait l'attention ; c'était une toilette de taffetas blanc, ornée de galons d'or.

Première jupe courte (c'est-à-dire sans traîne) à cinq petits volants découpés ; entre chaque volant, trois galons d'or un peu larges et façonnés à petits carrés.

Tunique pareille, garnie des mêmes volants (deux seulement).

Corsage Watteau, à corsage décolleté carré et montant ; derrière, petit volant découpé autour du corsage, qui ouvrait sur une chemisette de blonde blanche à petits pois de soie blanche.

Manches plates, ornées jusqu'au coude d'une série de bracelets de galons d'or, et, chose très nouvelle, une paire de petites épauettes à trèfles d'or, posée sur la robe comme sur un uniforme masculin, épauettes dont la partie supé-

rière est en or, et les franges en soie blanche mélangées d'or.

Ces épaulettes sont fort petites et souples; elles font un très joli effet.

Une ceinture de gros grains blancs à rayures algériennes (c'est-à-dire en travers) complétait la toilette.

Le nœud de la ceinture était fort grand, à quatre coques disposées en ailes de moulin et à pans larges et assez courts.

On pouvait reconnaître à la grâce de quelques coiffures la signature de la maison Dubois.

Ainsi ses inimitables lotus, ses pervenches de soie, ses parures de coréopsis mélangées au velours chiffonné, ont un charme particulier.

La maison Dubois semble avoir les serres d'une reine à sa disposition, tant ses fleurs sont souples et fines et ont l'attitude naturelle.

Ses camélias rosés ou pourpres qu'on pose de côté, à l'espagnole, trompent l'œil le plus exercé.

Il se prépare dans ses ateliers des merveilles pour les premiers bals, mais ce serait de l'indiscrétion que de les désigner dès à présent.

Disons seulement que l'on verra des diadèmes irréguliers avec pouf de côté, formé par une de ces grosses fleurs qui ne sont élégantes qu'à la condition d'être fabriquées par elles.

On peut dire pour répondre ici à quelques questions relatives aux coiffures de mariées qu'on revient aux grosses couronnes, mais qu'on en compense la lourdeur par des traînes légères qui se mêlent aux boucles du chignon.

Les épaulettes de fleurs d'oranger vont, dit-on, être tout à fait adoptées, et rien n'est plus délicat.

Voici quelques chapeaux :

Une demi-fanchon, velours rubis, devant un coquillé fourni de dentelle noire; sur le côté, un nœud de velours pareil d'où s'échappe une plume très-frisée, posée en gerbe et une aigrette rubis. Brides en soie côtelée, nouées.

Une toque Louis XVI, en velours bouillonné bleu lapis, bordée d'une petite dentelle noire; derrière la toque, un nœud à double coque en velours pareil; sur le côté nœud, pareil; sur l'autre côté, aigrette demi-couchée, de plumes d'oiseau de paradis. Brides de velours bleu lapis (velours à la pièce) doublées de taffetas jaune glacé de blanc.

Toquet régent, velours noir, bouillonné, descendant sur le front une pointe accentuée sur le front; sur le côté, touffe d'œillets de velours pourpre.

Des barbes de dentelle noire forment le capu-

chon derrière et enferment le chignon. Des brides nouées en velours noir passent sous les barbes, qu'on peut ne pas attacher.

Une toque Dubarry, en plumes bleu de ciel, ouvrant tout entière et une aigrette fournie avec deux boutons de roses au pied.

Comme chapeau sérieux, j'indique la fanchon de velours noir avançant sur le front en rond avec diadème en dentelle noire posé à la Maintenon, c'est-à-dire posée droite et au pied de la dentelle, fleurs de giroflées jaunes; brides de côtelé noir nouées.

Voici une toilette d'un tout autre genre et qui est destinée également à être très imitée, et d'autant plus que, quoique très riche, elle n'est pas coûteuse pour les personnes qui possèdent des dentelles noires. Sur une robe de faille noire à traîne, étroite et longue, on pose un volant plissé à la russe dont la tête est formée par trois gansés de satin bouton-d'or, une tunique de tulle noir bien soutenue forme derrière un double pouf (ou panier); les deux étages du panier sont marqués par des rangs de dentelle noire ayant pour tête également deux gansés de satin bouton-d'or.

Les femmes d'une grande taille peuvent ajouter une troisième dentelle qui descend très bas derrière en s'arrondissant près du volant.

Cette tunique est relevée très haut de chaque côté par des cocardes de satin bouton-d'or, qui affectent autant que possible la forme d'une fleur telle que camélia, pivoine, chrysanthème, etc... Devant, la tunique n'a qu'une petite draperie courte, qui laisse voir en tablier la jupe de faille noire.

On peut, à volonté, et suivant les circonstances, porter ce genre de jupe avec le corsage à la Raphaël, coupé carrément et à manches longues ou le corsage décolleté à manches courtes. On peut même, et c'est une jolie fantaisie, y ajouter une basque mobile qui retombe sur la tunique.

Cette basque est découpée en dents créneaux, en dents folies, ou en festons larges, mais elle doit toujours être ornée de gansé de bouton-d'or, et cernée d'une petite dentelle noire. Toute autre couleur peut être employée pour ce genre de costume, mais le mélange du noir et du bouton-d'or, très en faveur cette année, est l'un des plus agréables à l'œil.

Avec cette robe, on peut porter indifféremment des fleurs dans les cheveux ou la toque noire en dentelle avec des plumes frisées bouton-d'or recouvrant entièrement la coiffure très petite, mais

assez haute et bien posée sur le sommet de la tête ; elle est trop habillée pour s'allier à la fanchon qui, quoique trèsseyante, ne peut plus figurer que dans la toilette de ville.

Il est inutile d'ajouter que, si l'on pose une basque sur la tunique, on ne doit point faire de pans ni même de nœuds à la ceinture, mais la faire tout simplement fermée avec un chou pareil à ceux de la tunique.

Pour robes de ville, on taille plutôt les corsages seulement entr'ouverts en cœur que coupés carrément ; cela permet cependant de laisser entrevoir la chemisette et le jabot ou le pan de cravate qui la complète.

En ce moment, toutes les maisons de lingerie s'efforcent de créer de jolis modèles pour cette nouvelle forme de corsage et, jusqu'à présent, c'est la maison Godon qui en a composé le plus grand nombre et a su les établir à des prix très accessibles.

Avec sa complaisance habituelle, M^{me} Godon offre à ses clientes d'utiliser leurs dentelles et même leurs bouts de dentelles pour la confection de ces jolis jabots Garat, de ces coquettes cravates Létorière qui donnent à une toilette un cachet d'élégance toute parisienne que M^{me} Godon sait imprimer à tout ce qui sort de chez elle.

JULIE DE PUISIEUX.

LE BRUIT QUI COURT

Il est à la calomnie ce que la piqure d'une épingle est à un coup de poignard, — ce que le vent qui passe est au souffle de l'orage, — ce que l'insecte est au reptile, — ce que la richesse du pauvre est à la misère du riche.

N'écoutez pas, il n'a pas de voix. Ne regardez pas, il n'a pas de forme. Mais il se glisse dans la voix, dans le regard d'autrui. Il y pénètre. Il s'y distille. Miel sur les lèvres, il n'est poison qu'au cœur.

Si lâche qu'elle soit, la calomnie ne rampe pas toujours. Elle a des pieds qui marchent un corps qui se meut, une tête qui se dresse quelquefois, un dard que l'on voit au moins, et que l'on sent quand il frappe ou quand il a frappé. — Le bruit qui court n'est qu'un imperceptible frélon qui rôde, voltige, bourdonne. — Moins que cela, c'est un atôme. — Moins encore : un écho, un fluide sonore qui vous entre dans l'oreille, et se mêle à votre pensée sans que vous l'ayez senti.

La calomnie vous mord ; le venin reste. On peut l'arracher et s'en guérir. Mais le bruit qui court vous chatouille plutôt qu'il ne vous blesse. C'est une démangeaison sans souffrance d'abord, mais que vous grattez, qui s'enflamme et devient une plaie.

La calomnie est une douleur ; vous pouvez la mépriser ou la vaincre. C'est un ennemi ; vous pouvez vous venger. Mais le bruit qui court, où le trouver ? — Partout, si vous voulez l'entendre. Nulle part, si vous voulez le saisir.

Celle-ci affirme ; l'autre doute toujours. La première vous déchire ; le second vous étrangle : impossible même de crier.

La calomnie a ses martyrs ; le bruit qui court n'a que ses victimes. Protée moqueur, il défie jusqu'à votre haine. Si, par hasard, il se laisse voir, ce n'est qu'à travers un sourire.

Ainsi, un homme vous aborde. — Si c'est un ennemi, craignez-le. Si c'est un ami, méfiez-vous.

On dit !...

Qui donc a jamais pu voir ou rencontrer *on dit* ! Qui donc a jamais pu, dans sa rage impuisante, se donner la satisfaction de lui dire : Vous êtes un fat ou un menteur !

On dit ! c'est lui, c'est elle, c'est vous, ce sont eux, c'est ceci, c'est cela, c'est toute chose, c'est tout le monde.

Exemple :

Un beau matin, le bruit court que vous êtes ruiné. Qui a inventé cela ? Personne. *On le dit* ! — Qui le répète ? Ceux qui assurent ne pas y croire, et ne vous défendent que trop, car ils affirment que votre luxe, votre hospitalité, vos fêtes, n'ont rien perdu de cette distinction qui a fait votre gloire, et qui les a faits vos amis. Votre table est toujours exquise. Nulle réforme dans vos équipages. Vous avez encore tous vos chevaux et surtout toutes vos maîtresses. Pourquoi médire de votre fortune ? — Et cependant : *On dit* ! Ce bruit qui court vient jusqu'à vous ; de la surprise vous passez à la rage. Vous n'avez plus qu'un dé-ir, désir furieux, funeste, celui de prouver aux envieux qu'ils se sont trompés. Hélas ! de somptueux vous vous faites prodigue ; et vous vous ruinez pour tout de bon en effet. Mais qui aurez-vous convaincu ?

— Il a joué franchement de son reste ! diront les uns.

— Il s'étourdissait ! répondront les autres.

— Quel bouquet ! feront les plus indulgents.

Et l'homme sage :

— Quelle leçon ! pourrait-il vous dire.

PAUL PIZAN.

COURRIER DE PARIS

M. Dumas fils habite au Puy, près de Dieppe, une maison qui fut un hôtel.

Son propriétaire ayant fait de mauvaises affaires et cessé son commerce, l'auteur du *Demi-Monde* acheta son immeuble, auquel il a laissé sa disposition primitive, et son matériel, auquel il n'a rien changé.

Le péristyle a gardé ses banquettes et son cadre, aux crochets duquel sont suspendues les clefs des chambres munies de leur chaînette et de leur plaque.

Je ne garantirais pas que la cour ne possède plus sous son hangar une voiture à bras pour les bagages et un omnibus faisant le service du chemin de fer.

Messieurs les voyageurs sont très satisfaits de cette auberge, qui se recommande au public par la bonne tenue, l'esprit et l'aménité de son directeur, autant que par la qualité des consommations qu'on y sert.

Dès le matin, la cloche réunit dans la salle basse tous les hôtes de la maison...

Ils descendent, suspendent leur clef au clou (le monsieur du 8 est toujours en retard, et l'on a du mal à réveiller le particulier du 15).

On se rend au bas de la falaise, on revient déjeuner, et puis chacun est libre.

Celui-ci va user de ses bottines les galets de Dieppe, situé à une portée de fusil, et se parisianiser un brin sur la plage foulée par les cocottes; cet autre monte à cheval.

L'un dessine, l'autre fume...

On se retrouve à dîner, et la soirée se passe à rire...

On comprendra le succès de cette hôtellerie quand on saura que les prix portés sur les additions sont excessivement modérés et qu'on n'y paye pas la bougie.

*
**

Au moment où Victor Hugo vient de perdre sa femme, il me semble à propos de reproduire la lettre qu'il écrivait à M. de Lamartine lorsque l'auteur du *Lac* devient veuf.

Hauteville-House, 23 mai 1863.

« Cher Lamartine,

» Un grand malheur vous frappe, j'ai besoin de mettre mon cœur près du vôtre. Je vénérerais celle que vous aimiez. Votre haut esprit voit au-delà de l'horizon; vous apercevez distinctement la vie future.

» Ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire : Espérez. Vous êtes de ceux qui savent et qui attendent.

» Elle est toujours votre compagne, invisible, mais présente. Vous avez perdu la femme, mais non l'âme. Cher ami, vivons dans les morts.

» Tuus

» VICTOR HUGO. »

Il n'y a que les grands poètes pour savoir consoler ainsi!

*
**

M. Xavier Aubryet publie, dans la *Vogue parisienne*, une amusante fantaisie, le *Testament d'une perdrix rouge*.

Le gibier se mangeant faisandé, la fantaisie est en vers.

Je lègue, dit le volatile :

Je lègue mes chairs les plus blanches
Aux dames qui, dans le festin,
Laisseront au bout de leurs manches
Voir les bras du plus beau satin.

Je lègue ensuite mes deux cuisses
Et leurs contours affriolants
Aux sportmen qui sont les plus lisses
Dans leurs pantalons trop collants.

Le mot de la fin est un coup de pistolet. La perdrix demande qu'un de ses parents soit enfermé dans une croûte aux flancs dorés.

Afin que toute une semaine,
Sans redouter qu'il soit gâté,
Sa tombe à chaque lèvres amène :
Requiescat in pâté !

JULES THIERRY.

COURRIER DES SALONS

On revient à Paris avec d'autant plus de plaisir qu'on l'a quitté sans aucun regret. L'esprit humain est ainsi fait. Les objets et les lieux qu'on n'a pas vus depuis longtemps paraissent nouveaux et charmants. La satiété arrive. On se lasse même du bonheur. Et pourtant la terrasse de Dieppe a été des plus brillantes et des plus animées jusqu'à la fin de septembre. Mais l'air devenait froid et humide et les brumes de la mer rendaient les soirées impossibles hors du Casino. Chacun s'est dit adieu et s'est donné rendez-vous pour l'été prochain, en reprenant la route de Paris ou de son village.

Paris est déjà très bruyant. De graves événements se sont accomplis. La reine d'Espagne habite le château de Pau, que l'empereur Napoléon III lui a gracieusement offert comme résidence.

Le château de Pau, où la reine Isabelle abrite son infortune, a été réparé dernièrement. Il en avait besoin. Il est aujourd'hui aussi neuf qu'au temps de Jeanne d'Albret.

Les courses d'automne sont commencées. Le Théâtre-Italien a rouvert ses portes, et la Porte-Saint-Martin compte un brillant succès avec *Cadio*, de Georges Sand.

Les courses du bois de Boulogne ont montré plus d'un aristocratique retour et plus d'une toilette nouvelle.

Les costumes de velours, de cachemire et de satin sont adoptés pour la saison d'automne. Le cachemire et le satin produisent des toilettes élégantes et confortables. Le bronze doré et la nuance vin de Bordeaux sont en faveur. On porte aussi des chapeaux russes en velours et en plumes d'autruche qui conviennent aux costumes de courses et qui sont très seyants.

La réouverture du Théâtre-Italien a été une véritable solennité. Il y avait une pléiade d'artistes et de femmes du monde.

Parmi les artistes, on remarquait : M^{lle} Nilsson avec M^{me} Maurice Strakosch et sa fille ; la belle M^{lle} Sarolta ; M^{lle} Guerra, qui ne chante plus ; M^{me} Gardoni, avec son mari, le charmant ténor ; M. Léopold de Meyer, le comte Gabrielli, M^{lle} Minnie Hunch.

L'élégante et jolie M^{me} Musard était revenue

de Bade tout exprès et portait une de ces toilettes qui font sensation, parce qu'elles sont d'une distinction suprême.

M^{me} Rattazzi, avec M. Rattazzi et le baron Taylor, occupait une des premières loges découvertes.

M^{me} Alexandre Dumas fils était dans une baignoire avec son mari.

M^{me} de Païva avait quitté Ponténartrain le matin même et était dans son avant-scène traditionnelle.

Dans la loge de service il y avait le prince Murat, le marquis de Modène, le baron Daniel Ezpeléta et M^{me} Van Sitart.

L'avant-scène du rez-de-chaussée, à gauche, que Khalil-Beyent occupa deux hivers, et qui était très convoitée, est échue à M. Hermann Oppenheim, qui l'occupait avec son neveu.

La duchesse de Malakoff, dans la loge de la maison de l'Empereur, était avec S. Exc. M. de Forcade de la Roquette.

La colonie espagnole témoignait par sa présence qu'elle est loin de bouder les événements de son pays. Les comtesses Gibacoa et Ferdinanda étaient à leur poste habituel, ainsi que don Guell y Renti, le comte de Janafé, le comte du Quesne, etc...

Citons encore par ci, par là quelques noms.

Le ministre d'Italie, le comte Michel Riceschi, attaché à la légation d'Italie, M^{me} et M^{lle} Jacobs, qui étaient encore, il y a quelques jours, à Dieppe ; le comte A. Aguado, le comte Gortchakoff, le comte Lionel de Bonneval, M^{me} Eugénie le Comte, M^{me} Amédée Boches, M^{me} Bordu, M^{me} Harry Stone, M^{me} Pierre di Angeli.

De magnifiques bouquets ont été présentés à M^{me} Patti.

On en a surtout remarqué un offert par M^{me} Jacobs, l'élégante fille de Boghos-Bey, qui sera dans quelques jours la belle-mère de M. Arthur Aguado.

Laissons la salle pour nous occuper de la scène.

Le plus chaud accueil a été fait à M^{me} Patti et à Fraschini. Tout l'auditoire a battu des mains.

M^{me} la marquise de Caux est un peu plus maigre que ne l'était M^{lle} Patti, ce qui ne l'empêche pas d'être la plus charmante et la plus exquise jolie femme. En revanche, sa voix semble avoir encore acquis plus d'ampleur et plus de tendresse. Elle n'a jamais dit avec autant d'accent et de brio l'*andante* de l'air de la Folie, que couronne un trille grand comme le monde.

Verger, Agnesi et la jolie Vestri ont été ap-

plaudis et reçus avec plaisir. Frascini n'était pas en train. Il faut qu'il prenne sa revanche.

Le succès assuré de *Cadio* a été tout un événement et un pronostic favorable pour la réouverture du théâtre de la Porte-Saint-Martin et pour la direction de M. Raphaël-Félix.

Dans le roman de Georges Sand rien n'est plus touchant que le dévouement de Cadio pour M^{lle} de Fauvières, dévouement qui se change en amour à l'insu du jeune paysan. Mais au théâtre quatre actes sont bien longs pour préparer le spectateur à la transformation de Cadio, qui, de simple joueur de biniou qu'il était, devient capitaine de la république, et devient tout d'un coup un homme en sachant son amour trahi, quand pendant quatre actes, il a tenu l'emploi d'un chien de garde.

Tout l'incident du drame est dans ce revirement trop longtemps attendu. Aussi le public a acclamé Mélingue, si effacé en joueur de biniou, quand au retour de la campagne du Rhin, le capitaine Cadio apparaît sous l'uniforme que le comédien porte si fièrement, et qu'il parle avec autorité et intelligence, après avoir roucoulé pendant cinq actes des choses charmantes mais peu scéniques.

Cadio est un enfant trouvé, moitié idiot, tout à fait rêveur, sauvé des bois, des moines et de lui-même, par la bonté délicate de M^{lle} de Fauvières.

Le dévouement à sa bienfaitrice est devenu la règle, le but de sa vie. C'est Cadio qui franchissant les lignes républicaines, ira seul porter un message au chevalier de Fauvières, l'oncle de la *demoiselle*, devenu un officier des bleus.

Il est pris par les ennemis, et va être fusillé, lorsque la Korigane le sauve, la Korigane une brave fille des champs, vassale des Fauvières, et qui ne cherche qu'une chose, empêcher que la *demoiselle* tombe dans les pièges d'amour du marquis de Saint-Gildas, le plus brave et le plus dissolu des blancs.

Les acteurs ont eu leur large part des applaudissements frénétiques qui ont accueilli *Cadio*.

M^{lle} Thuillier a eu des élans magnifiques. M^{lle} Rousseil, simplement touchante, a ému par la grâce de sa diction. Tisserant a eu une bonhomie sérieuse, dont il tire de beaux effets, et Schey a été d'un comique achevé dans son rôle de Motus.

Dans une grande ville comme Paris, la douleur côtoie le plaisir. La mort du comte Walowski a été un deuil universel. Comme homme politique, il était honoré et estimé, et comme homme d'esprit et du monde, il était recherché et aimé. Ses obsè-

ques ont eu lieu avec une grande pompe religieuse dans l'église de la Madeleine aux frais de l'Etat.

Au milieu de l'église, entièrement tendue de noir, s'élevait un magnifique catafalque resplendissant de lumière et entouré de lampadaires.

Un grand nombre de dames en deuil occupaient les tribunes.

Le deuil était conduit par le fils du défunt, M. le comte Charles Walewski.

La messe a été dite par M. Duguerry, curé de la Madeleine. Le *Dies Irae* a été chanté par les chœurs de l'Opéra. — Un *Miserere*, par Faure. — L'*Agnus dei* et le *Dei profundis* ont été dits par les chœurs de l'Opéra.

Un morceau funèbre a été exécuté par les instrumentistes du même théâtre.

Pendant le défilé les tambours battaient et les musiques jouaient des fanfares d'un caractère grave et solennel.

Le comte Colonna Walewski a été enterré au Père-Lachaise, où M. le marquis de Moustier a prononcé un discours d'adieu sur la tombe.

L'Empereur a été très vivement affecté de cette mort qui le prive d'un ami et d'un serviteur dévoué.

Les nouvelles de Biarritz sont très satisfaisantes.

L'empereur se promène souvent, et ne souffre que par intermittence de ses rhumatismes. On lui a conseillé une saison à Bagnères de-Bigorre pour se guérir complètement.

S. M. l'Impératrice Eugénie donne, à Biarritz, l'exemple d'une parfaite simplicité, et porte de préférence des costumes en foulard, en popeline et en cachemire uni.

Terminons ce courrier en empruntant à une chronique dieppoise, une aventure assez piquante, qui a défrayé les caquets de la terrasse :

« Une très jolie femme, que nous nommerons M^{me} X..., avait obtenu de son mari la permission d'aller prendre des bains de mer à Dieppe. Le docteur Arnal avait signé sa feuille de route. Il n'y avait pas à hésiter. M. X..., tout naturellement, était resté à Paris pour ses affaires de bourse et de coulisses.

» Il arrivait tous les samedis par le train des maris, et repartait le lundi à la première heure.

» Un jeudi, il lui prend une fantaisie toute maritime.

» — Si j'allais surprendre ma femme?.... se dit-il.

» Le projet à peine conçu est exécuté. Il arrive par le train de cinq heures et se rend tout droit à l'hôtel.

» — Madame est sur la terrasse avec son cousin, lui répond-on.

» Le mari reste stupéfait.

» — Son cousin !... Quel cousin peut donc être à Dieppe sans que je le sache ?

» Il réfléchit. Il arpente la plage. Tout d'un coup une idée lumineuse lui traverse l'esprit. Je vais entrer dans la *chambre obscure* !... s'écrie-t-il. Ce sera mon point d'observation. Je verrai avec qui elle se promène. Plusieurs tableaux se déroulent devant lui. Il y avait des points très animés. C'était en pleine saison.

» Il cherche sa femme parmi les groupes féminins de la terra se. Il ne la trouve pas. Tout d'un coup, le panorama change. Voilà la mer avec ses vagues neigeuses qui viennent mourir sur le galet.

» Quatre périssaires sont en mer, et dans l'un de ces périssaires, M. X... reconnaît sa femme qui fait voltiger avec une grâce parfaite la rame qui lui sert de balancier et d'équilibre.

» — Elle est vraiment charmante, se dit-il dans son amour-propre de mari satisfait. Je ne savais pas qu'elle fût si hardie et si courageuse. Mais qui peut lui avoir donné l'idée du périssaire ?

» Ses yeux se portent sur le périssaire qui fait des évolutions à côté de celui de sa femme, et il reconnaît l'un de ses amis intimes, qui fait partie du *Rowing-Club*, et qu'il croyait en Suisse, dans les contemplations du lac de Genève. M. X..., dans sa colère bien légitime, veut s'élancer sur les périssaires. Le tableau disparaît.

» Tous les autres spectateurs de la chambre obscure le prennent pour un fou, car il parle tout haut et il gesticule avec une violence extrême. Il faut, pour qu'il puisse sortir, que les tableaux déroulent successivement devant lui. Enfin, il est libre. Il court à l'hôtel. Il attend sa femme qui ne tarde pas à revenir avec son cousin du périssaire. Une séparation va s'en suivre.

La chambre obscure a commis d'autres indiscretions moins tragiques et plus amusantes. Les baigneurs et les baigneuses de la plage et les promeneurs de la terrasse de Dieppe, servaient d'acteurs et d'actrices, sans le savoir, et jouaient la comédie au profit de tous ceux qui les regardaient.

MARQUISE DE FIRMIANI.

LE CAFÉ PROCOPE

Un noble Sicilien, né à Palerme, ayant nom Francesco Procopio Cultelli, remplissait, vers 1660, chez Soliman Aga, ambassadeur de Turquie en France, les respectables fonctions de maître d'hôtel.

Comme tant d'autres gentilshommes, Francesco Procopio ou Procope eût pu se contenter de vivre, de ne rien faire, de promener sa paresse blasonnée à travers les villes. Mais, soit revers de fortune, soit vocation gastronomique, il conçut le projet d'ouvrir à Paris un établissement d'un genre tout nouveau, — le café qui porte encore son nom !

Déjà l'Arménien Pascal avait organisé, à la foire Saint-Germain, — rendez-vous des amis du plaisir, — une petite boutique où il débitait du café à « deux sous la tasse. » Ce débit avait prospéré, et des concurrences s'étaient établies, l'une rue Mazarine, l'autre au bas du pont Notre-Dame, une troisième rue Saint-André-des-Arts.

A vrai dire, il fallait avoir le cœur solide pour s'attabler dans ces tapagies peu propres et nullement appétissantes, et pour avaler le breuvage oriental remplissant des tasses de faïence commune. Les délicats désiraient autre chose.

François Procope vint, et tout le beau monde se rendit chez lui. Le café qu'il fonda alors fut situé dans la foire Saint-Germain, comme ceux dont nous avons indiqué les imperfections. Mais, dans l'établissement du Palermitain Procope, quelle propreté régna ! Tous les accessoires, d'une élégance remarquable, invitèrent les consommateurs à récidiver, d'autant plus que le maître de la maison leur offrait d'excellent café, près duquel pâlissaient les concurrences.

Bientôt il y eut foule chez l'heureux spéculateur. Procope, encouragé, chercha à conserver sa renommée, à l'augmenter peut-être, et il transféra son établissement dans la rue des Fossés-Saint-Germain (aujourd'hui rue de l'ancienne-Comédie, 13), en face de la Comédie française.

Le vieux théâtre de cette rue s'est transformé en magasin de papiers ; le café Procope vit encore. Mais les bâtiments du théâtre et du café pourraient bien disparaître lorsqu'on percera cette partie du nouveau boulevard Saint-Germain.



Espérons.

Le café Procope vit encore! Et pourquoi? Sa

Lalande, nous reporte au temps de la bataille
d'Austerlitz.

les miroirs, les do-
cégence! Que nous
bles à pieds de
en vigueur au

016



910

910



910

9/10



Espérons.

Le café Procope vit encore ! Et pourquoi ? Sa durée tient surtout à sa célébrité littéraire.

Admirez-vous la situation d'une taverne élevée devant un théâtre ? Vous figurez-vous, au dix-septième siècle, et principalement au dix-huitième, le nombre des acteurs, des élégants, des hommes de lettres, des savants et des artistes qui s'y réunirent, moins pour vider un flacon de liqueur ou une tasse de café que pour parler théâtre, littérature et arts ?

A peine François Procope eut ouvert son établissement, que le « Café Procope » devint à la mode. Il fut le rendez-vous ordinaire des auteurs dramatiques. Tous les beaux esprits de Paris s'y rencontrèrent. Parmi ses habitués, l'on compta des sommités politiques, des petits maîtres, des officiers mêlés au mouvement intellectuel de l'époque.

Ecrire l'histoire du Café Procope, ce serait écrire l'histoire partielle de la littérature et de la politique, depuis 1680 jusqu'à nos jours. Loin de nous cette ambitieuse prétention ! Qu'il nous suffise de rappeler que les amateurs y virent longtemps le fauteuil en cuir d'Alexis Piron, le gobelet de Fontenelle, le portrait de M^{lle} Clairon, charbonné sur un panneau par Crébillon le fils ; il nous suffit de rappeler qu'ils y voient encore la table de marbre devant laquelle s'assit Voltaire.

Voilà plus d'un siècle et demi que ce café est fréquenté par des notabilités littéraires ; et si, depuis le premier Empire, il a perdu un peu son caractère de club philosophique, il n'en garde pas moins les souvenirs du passé, grâce à quelques lettrés qui viennent y continuer la tradition.

Le premier maître de ce lieu avait popularisé le café à Paris ; Zoppi, qui lui succéda et qui y resta jusque sous la Restauration, développa parmi nous le goût des glaces, — sortes de confitures aux attrayantes douceurs. Le règne de Zoppi continua dignement celui de Procope ; aussi lit-on encore sur la façade du café de la rue de l'Ancienne-Comédie ces mots : *Café Procope, Zoppi, glacier*.

Successivement les deux frères Heu, Brossard et M. Boitelet, propriétaire actuel, ont tenu ce café célèbre.

M. Boitelet l'a fait restaurer, en conservant religieusement les ornements de style impérial. Les appareils d'éclairage, lustres et candélabres, reproduisent d'une façon exacte l'époque de Zoppi. Les pendules ont le même style. Enfin, le baromètre donné, dit-on, par l'astronome

Lalande, nous reporte au temps de la bataille d'Austerlitz.

Ah ! que nous préférerions les miroirs, les dorures, les sculptures de la Régence ! Que nous aimerions à retrouver les tables à pieds de biche, les jolis détails du luxe en vigueur au dix-huitième siècle ! Quelle couleur locale ce serait pour nous, et comme chacun se replacerait bien, par la pensée, au milieu du groupe des consommateurs portant l'épée au côté.

Le dix-huitième siècle fut l'apogée du Café Procope. Alors il arriva que les jeunes seigneurs y gagnèrent contre les comédiens du Théâtre-Français, au sujet de la suppression des banquettes dans la salle de spectacle. Une ordonnance avait parlé ; mais les habitués s'irritèrent ; les comédiens soutinrent la suppression des banquettes, et la lutte coûta trois lustres et plusieurs chambranles à l'établissement de la rue des Fossés-Saint-Germain.

Est-ce pour éviter de pareils conflits à l'avenir qu'on inscrivit sur une plaque en pierre du Jura cette épitaphe, que nous avons lue, il y a quelques jours, lue, de nos propres yeux lue ?

PAX HUIC DOMUI

Si dans cette maison tu ne peux vivre en paix,
Regardes-en la porte et n'y entre jamais.

Voilà un hiatus bien conditionné, pour une inscription placée dans un cercle littéraire.

Elle fait appel à la concorde. Une autre plaque, de même pierre, sent son cru philosophique, si nous pouvons dire ainsi :

La religion fait un homme de bien ;
La fidélité, un homme d'honneur ;
La sagesse, un homme de tête ;
La valeur, un homme de cœur.

Voilà des sentences qui nous prouvent hautement que les Voltaire, les d'Holbach, les Diderot et les d'Alembert ont hanté ces salles où Delille a composé quelques bons vers sur le café.

A ce propos, rapportons l'anecdote racontée par Champfort, une des colonnes de l'endroit :

Un jour, Marmontel, tout jeune encore, et le vieux Nicolas Boindin, professant publiquement l'athéisme, convinrent de se rencontrer au café Procope pour y causer philosophie.

Il faut dire que Boindin, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, avait

choisi depuis longtemps ce lieu comme salle de conversation, et qu'il y pérorait perpétuellement sur des matières de philosophie et de littérature.

Nos deux libres esprits décidèrent qu'ils emploieraient, pour discuter une langue particulière, une espèce d'argot, de manière à pouvoir s'exprimer avec une liberté absolue, sans s'exposer aux censures et aux dénonciations de quelque assistant malintentionné.

Pour Marmontel et Boindin, l'âme s'appela *Margot*; la religion, *Javotte*; la liberté, *Jeanneton*; Dieu, *M. de l'Être*.

Ils parlaient, parlaient, parlaient; ils émettaient les idées les plus hétérodoxes; ils discutaient le plus chaudement du monde, lorsque soudain un homme de mauvaise mine, aux regards obliques, à la voix pateline, se mêle à leur conversation.

L'inconnu, voulant savoir le mot de l'énigme, s'adressa à Nicolas Boindin :

— Monsieur, dit-il, oserai-je vous demander ce que c'était que ce *M. de l'Être*, qui s'est si souvent mal conduit et dont vous êtes si mécontent?

Boindin, « raisonneur avec un fausset aigre, » selon Voltaire, flaira l'interlocuteur, devina sa mission et lui répondit :

— Monsieur, c'était un espion de police.

A ces mots, l'inconnu fit la moue, car Boindin l'avait démasqué, et tous les habitués du café rirent aux éclats.

Cette anecdote semble être d'hier, n'est-ce pas? Elle nous montre les dangers que l'on court à exprimer trop franchement ses opinions dans un lieu public, où bien souvent il y a deux oreilles de trop.

L'élite des gens de lettres et des habitués de la Comédie-Française se réunissaient au café Procope. Ils y formaient une sorte de contre-académie, sous la présidence d'Alexis Piron. Là se décidait le sort des pièces nouvelles, qui passaient sous le feu des critiques et des épigrammes. Là était révisé le jugement du parterre, d'une façon parfois très irrévérencieuse. On peut affirmer que c'était une école de critique, dont l'influence ne cessa pas de se faire sentir, surtout quand Zoppi s'avisait, sous le Consulat, de tenir dans son café un cabinet littéraire des plus fréquentés.

Une liste des hommes de lettres ou des savants qui ont dégusté le café de cet établissement serait interminable. Citons Jean-Baptiste Rousseau, dont les méchanocités sortaient de chez Procope pour aller atteindre La Motte

Crébillon, Saurin et quelques autres habitués du café *Laurent*, ainsi appelé du nom de la dame Laurent, qui dirigeait le cabaret de la rue Dauphine.

Rameau, l'illustre compositeur de musique, venait à Procope expliquer à des amis ses théories sur l'harmonie; Crébillon fils y conversait d'une manière charmante, avec malice, mais sans trop de causticité; Voltaire y coudoyait Lekain, le grand tragique, si admirable dans le rôle de *Mahomet*; Gilbert, à peine venu à Paris, y paraissait, y trouvait d'Alembert *l'encyclopédiste*, dont il fut l'ennemi.

A côté de Buffon s'asseyait Marmontel; avec Diderot travaillait d'Holbach, qui devait, à l'auteur de *Jacques le fatologiste*, un bon nombre des idées par lui développées dans le *Système de la nature*. Prévillo et Molé, acteurs, venaient là fréquemment demander des conseils ou recevoir des éloges.

Telles étaient les illustrations. Sur le second plan figuraient Sedaine, Favart, l'abbé Voisenon, Poinsinet, l'auteur du *Cercle*, l'abbé Desfontaines, auquel Voltaire voua une haine mortelle, et le marquis de Villette, qui ne manquait jamais de persiffler Dorat.

Enfin, le littérateur Saint-Foix, plus célèbre encore par ses duels que par ses ouvrages, se trouvait attablé chez Procope, lorsqu'il vit entrer un garde du roi. Celui-ci demanda une bavaroise au chocolat, s'assit et se mit à tremper dans la bavaroise une modeste flûte.

Ce dîner (on dînait alors à une heure après midi) parut peu substantiel à Saint-Foix, qui ne put s'empêcher de dire assez haut pour être entendu :

— Voilà un f.... dîner.

Une pareille apostrophe déplut au militaire, qui se leva et provoqua Saint-Foix.

La partie fut acceptée, bien que l'auteur des *Recherches sur Paris* répétât :

— Vous avez fait là un f.... dîner.

On sortit. Saint-Foix reçut un coup d'épée, et son adversaire lui témoigna tous ses regrets de l'avoir blessé.

— Ce ne sera rien, répondit Saint-Foix; je ne vous en veux aucunement; seulement, avouez que vous faisiez un f.... dîner!

Sans doute Mirabeau dut prendre souvent le café avec son ami Champfort dans l'établissement de Procope. Quand l'Assemblée constituante eut commencé ses travaux, ce club littéraire et philosophique devint aussi politique. C'était la mode du temps, qui créa les « politiques d'estaminet. »

Au sortir de la Révolution, dans les premières années de l'Empire, on raconte, dit Salvandy, le fait suivant :

« Un enfant accompagnait quelquefois au café Procope l'instituteur trop indulgent de ses jeunes années, qui croyait bon de lui faire entendre tous ces demeurants du passé et qui, au fond, trouvait encore meilleur de faire entendre d'eux le babil de son disciple. Celui-ci, au grand étonnement des vieillards, discutait tous les plans de campagne de l'Empereur, annonçait ses marches, ses batailles, ses victoires ; car l'unique chose qu'il ne prévit pas, bien entendu, c'étaient les revers. Il avait cent citations à faire d'Annibal, d'Alexandre et de César. Un jour, l'un des assistants, homme aux manières graves et distinguées, au visage austère, quoique doux, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève et nommé M. Flocon, prit l'orateur à part et lui tint ce discours :

« — Mon petit ami, je vais bien vous étonner ! »

Ce début en effet l'étonna beaucoup. M. Flocon poursuivit :

« — Vous avez de l'esprit. »

Ceci pouvait passer ! Mais était-ce la chose étonnante ? Le vieillard allait toujours :

« — Eh bien ! si vous continuez comme vous faites, à vingt ans vous serez un ignorant !... »

— Oh ! oh !

— Et ne serez bon à rien !

— Miséricorde !

— Mon enfant, voici pourquoi : c'est que vous parlez à l'âge où l'on doit s'instruire, et vous vous faites écouter d'hommes âgés, à qui vous n'avez rien à apprendre, plutôt que de les écouter pour essayer d'apprendre ce qu'ils savent. Au lieu d'être ici, vous devriez être au collège, faire de bonnes études, travailler sérieusement et avec suite, comme la foule des jeunes gens, pour vous élever un jour au-dessus de la foule, quand vous serez homme, si Dieu vous en a donné les moyens, ce qui n'est pas impossible. Comprenez-vous cela ?

Il paraît que l'enfant comprit, puisqu'il suivit le conseil de M. Flocon et entra au lycée Napoléon.

Sous la Restauration et le règne de Louis-Philippe, le café Procope garda des habitués littéraires. Les chevelus romantiques y montrèrent quelquefois leur nez, en face de classiques obstinés. Nous y rencontrâmes Jules Janin et Gustave Planche.

Aujourd'hui, le public de l'endroit se compose principalement de professeurs, médecins ou ju-

risconsultes. Ils vont faire à Procope la partie de tric-trac et de dominos, dans un calme tout académique.

On y rencontre aussi de bonnes gens, auteurs de poèmes épiques, en dix mille vers, et de tragédies en trois mille, qui se figurent marcher sur les traces de Voltaire parce qu'ils contemplent son portrait. Quelques étudiants y déjeunent et lisent les revues. Ce que tous ignorent, c'est que le chocolat qu'on leur sert est broyé dans un mortier dont la date remonte au seizième siècle, vieux mortier de bronze argenté, sur lequel nous avons lu cette phrase : « Je fus fait pour épice battre en 1584. »

AUGUSTIN CHALLAMEL.

AVIS IMPORTANT

Si quelques-unes de nos lectrices, à la suite de bals fréquents ou de veilles prolongées, s'apercevaient d'une diminution, si légère qu'elle fût, dans leur chevelure, nous leur dirons, avec la certitude du succès : Faites usage de la lotion Caumont.

Cette lotion, composée des meilleurs végétaux, a une action immédiate contre la chute des cheveux ; en outre, elle enlève instantanément toutes les pellicules qui obstruent les tubes capillaires et nuisent à la conservation, à la beauté de la chevelure.

M. Caumont, qui a l'honneur d'être le seul coiffeur de S. M. l'Empereur Napoléon III, vient aussi de faire une précieuse découverte. Sa teinture, dite teinture Caumont, dont le résultat est infailible et sans danger, ne tache ni la peau, ni le linge.

Nous ajouterons qu'elle est unique en son genre, à cause de son innocuité et de la beauté des nuances que l'on obtient. Chaque flacon contenant une couleur différente, depuis le blond le plus clair jusqu'au noir le plus foncé, on est sûr, de toujours atteindre et de ne jamais dépasser la couleur que l'on désire ; aussi, recommandons-nous cette teinture d'une façon toute spéciale.

THÉÂTRES

ITALIENS (Réouverture). — *Lucia*. — Le Théâtre-Italien a rouvert ses portes jeudi; la salle, des plus fraîchement restaurées, aurait difficilement donné place à un spectateur de plus, et Fraschini et M^{me} Patti interprétaient *Lucia*, cette élégie si passionnée de Donizetti. Nous n'avons que le temps d'enregistrer un éclatant et légitime succès. Le nom d'Adelina Patti est désormais inséparable de celui de Lucia; celui de Fraschini, plus que tout autre, évoque l'*innamorato* Edgard. Nous reviendrons sur cette belle soirée, et sur les merveilles du programme que nous présente M. Bagier.

ODÉON. — *La Conscience*, drame en cinq actes et six tableaux, de M. Alexandre Dumas. — Cette pièce jouée il y a quatorze ans avec succès, a beaucoup vieilli, et on doit l'avouer, après des scènes admirables où l'on reconnaît toute la verve et le génie de Dumas, il y en a d'autres qui sont d'un mortel ennui. Les deux premiers actes sont d'une audace rare qui passionne, mais les trois derniers traînent longuement une situation qui devient de plus en plus fausse; quant au dénouement, on voit qu'on a dû le rechercher péniblement, il est invraisemblable et *vent trop subitement*.

Ces restrictions faites, on doit louer les scènes émouvantes du second et du quatrième actes qui sont réellement très belles et écrites avec une habileté sans pareille. Le style en est large, élevé, émaillé de pensées ingénieuses, d'accents touchants, de cris du cœur.

Cette reprise aura-t-elle du succès? On doit le souhaiter, car malgré quelques défaillances, c'est une œuvre virile, d'un style large et d'une conception élevée.

CHATELET. — *L'Armurier de Santiago*, drame en cinq actes et six tableaux, de M. J. Bouchardy. — Nous voici revenu au temps des drames de cape et d'épée où l'imagination prend son essor vers le pays des rêves, où il n'y a de possible que l'impossible, où le héros de ces aventures romanesques prend la proportion d'un géant.

Tout le drame roule sur les suites du tremblement de terre de Lisbonne; là, le fils du roi Sébastien de Portugal a été, dit-on, enseveli sous les décombres. Il n'en est rien: ce fils est le duc de Bragance, qui souffre toutes les tortures morales et physiques de la

part d'un spadassin qui le tient enfermé depuis vingt ans, couvert d'un masque d'acier.

La fille de l'infortuné duc, qui a été élevée par un pauvre armurier, apprend son illustre naissance et devient aussi la victime du spadassin.

Enfin, après toutes les mésaventures possibles, le vice succombe et la vertu triomphe.

Laray est actuellement le premier artiste de drame, personne ne pourrait rendre comme lui son rôle de l'armurier; aussi le succès qu'il a obtenu tenait du triomphe; il possède une énergie, une conviction qui s'imposent: il est parfait.

Latouche, aussi, rend avec intelligence son personnage de spadassin; d'ailleurs son physique et sa voix conviennent à merveille aux traits.

Dalbert est bien placé dans don Rodrigue, et Donato s'est fait une bonne tête de bête fauve.

M^{mes} Daubrun et Deshayes tirent le meilleur parti possible de rôles ingrats; cette dernière a eu, au second acte, une scène qu'elle a jouée d'une façon remarquable.

Les décors sont beaux, la mise en scène est soignée, tout présage donc un succès.

AMBIGU. — *Trente ans ou la Vie d'un joueur*. — Ce drame émouvant qui a obtenu un si grand nombre de représentations vient d'être repris pour les représentations de Frédérick-Lemaître. Ce grand artiste est toujours admirable dans les scènes qui exigent l'ampleur, la vigueur; le dernier acte surtout est rendu par lui avec une vérité saisissante. M^{lle} Duguéret a soutenu le rôle si ardu et si difficile d'Amélie avec infiniment de talent et d'énergie. Omer rend avec énergie le personnage de Verner, et M^{me} Marie Boutin se fait applaudir dans le rôle de M^{me} Birmann.

BOUFFES-PARIISIENS. — C'est mercredi que M. Noriac a livré sa première bataille, au passage Choiseul; la victoire a été complète. Succès de théâtre, d'auteurs et d'acteurs.

La représentation commençait par l'*Arche-Marion*, de M. A. Second, musique de M. Nibelle. La pièce, finement écrite, remplie de mots spirituels, offre au musicien des situations charmantes dont M. Nibelle a tiré un bon parti.

La pièce est fort bien jouée par M^{me} Dalbert, dont la voix est légère et agréable; M. Debeer, un baryton qui promet; Nathan, au talent plein de franchise et de rondeur, et surtout Aurèle.

Le *Fifre enchanté*, de MM. Nutter et Tréfeu, musique d'Offenbach, est des deux partitions celle dans laquelle il s'est le plus souvenu de ses bons et francs succès.

M. Robin, bourgeois peureux et égrillard, trompe

sa femme; Popelinet, ridicule procureur, veut profiter de la faute du bourgeois et pénétre chez M^{me} Robin, orné d'un souper succulent. M^{me} Robin refuse l'amoureux, mais accepte le souper. Le mari revenant de ses galantes excursions interrompt la fête; terreur de Popelinet, qui se cache. Mais la situation est sauvée par un jeune fifre, Rigobert, amoureux de Coraline, la soubrette, et qui s'est trouvé forcé, par le retour du mari, de se cacher, lui et ses sept camarades. Abusant de la pusillanimité de Robin, Rigobert trouve moyen de faire évader Popelinet et d'expliquer sa présence.

La musique est charmante. L'ouverture est mélodique et bien rythmée. La querelle entre M. et M^{me} Robin est vive et spirituelle.

Le chœur des fifres et l'air chanté par Rigobert a cette allure qui n'appartient qu'à l'auteur d'*Orphée*. Le public l'a bissé et avec justice. L'air : « Ce bouquet, » est un madrigal de la même famille. Le quintette : « Ça sent la truffe, » est comique et bien traité. Mais c'est vers la fin de la partition que M. Offenbach a retrouvé toute la fraîcheur de son talent.

Le grand succès de cette soirée, a été pour l'*Ile de Tulipatan*, paroles de MM. Chivot et Duru, musique de M. Offenbach. C'est une bouffonnerie des plus excentriques d'où la folie est loin d'exclure l'esprit.

L'ouverture commence par un joli andante exécuté par un très bon hautbois, et la toile s'est levée sur un décor que le public a longuement applaudi. L'entrée de Berthelier (Cacatois XVII) est bonne, et son air, avec chœur, avec point d'orgue grotesque en imitation des cris du canard, a été bissé. Une romance : « J'ai perdu mon joli colibri, » a été bien chantée par M^{lle} Castello et finement orchestrée. L'air chanté par M. Victor : « J'aime tout ce qui sonne, » dans lequel cet acteur imite à merveille le trombone, le tambour et le violoncelle, a eu le plus grand succès. Enfin, la sérénade grotesque avec tyrolienne sera populaire demain, si elle ne l'est pas encore au moment où j'écris.

Le spectacle finissait par les *Deux vieilles Gardes*, de M. Léo Delibes, qui ont eu leur succès habituel.

CIRQUE NAPOLÉON. — Tous les soirs, salle comble.

Jamais, d'ailleurs, la vogue n'a été mieux justifiée.

PIERRE ZACCONE.

CASINO, rue Cadet, 16 bis. — Ouvert tous les soirs. Mercredis et vendredis, grande fête. Eclairage splendide, entièrement au gaz. Chef d'orchestre : Auguste Mey.

PATRON DÉCOUPÉ DE GRANDEUR NATURELLE

PLANCHE 910

Le modèle contenu dans ce numéro est un paletot court et cintré, ou plutôt casaque à taille bien dessinée, à pèlerine simulant un capuchon très pointu et s'arrondissant sur l'épaule, à manche coudée, et présentant, du bas, une partie pointue comme le capuchon, tant derrière que devant, à côté de laquelle se dessine une partie arrondie qui prête parfaitement à garnir d'une façon très originale, ainsi que le représente la figurine 3 de notre planche de confection (la maison Leclère-Volant a nommé ce modèle : le *Dauphin*).

Le capuchon, que nous présentons comme faisant partie de la pèlerine, pourrait s'ajouter au-dessus de celle-ci, mais nous l'aimons mieux figuré par la garniture, pour éviter le trop grand nombre de morceaux d'étoffe superposés.

Le patron découpé se compose donc du dos à échancrure du bas où une marque à la roulette indique jusqu'où remonte la garniture; du côté se rapportant au dos en dessinant la partie arrondie du bas du côté du vêtement; du devant, reproduisant d'une façon un peu moins accusée la disposition du bas du dos. La pèlerine, indiquant, au milieu du dos, la pointe de capuchon et la ligne, pointillée à la roulette, jusqu'où remonte la garniture, puis présentant une pince d'encolure en rapport avec la couture d'épaule du vêtement; enfin la manche, de forme coudée, dans la coupe de laquelle se dessine aussi, par une ligne pointillée à la roulette, l'échancrure de la partie du dessous.

Pour la garniture de ce modèle, nous renvoyons à la description de la troisième figurine de notre gravure de confection.

THIRIFOCQ.

PLANCHE 910

1. *Victoria*. — Paletot de velours noir arrondi devant; derrière, une pointe-châle entourée d'un biais de satin noir, au-dessus duquel est posé un double rang d'anneaux de passementerie noire. La pointe est entourée d'une haute frange. Pèlerine-cardinal arrondie devant et derrière, ornée de la même passementerie et de la même frange; elle forme quelques plis dans le dos, qui sont retenus par un chou de satin noir. Robe de popeline iris, légèrement relevée des côtés. Jupon de cachemire pareil à volant plissé. Chapeau-fanchon en velours iris, avec ruché de dentelle noire parsemée de nœuds de petits velours et aigrette noire et blanche sur le côté.

2. *Trouvère*. — Paletot négligé en veloutine gros bleu, ouvert carrément sur les côtés où il forme deux plis draperie. A l'angle de chaque pli une olivé de passementerie bleue. Trois galons de soie noire l'entourent entièrement, il est serré à la taille par une ceinture bleue fermée devant. Le dos très ample reproduit au milieu les mêmes plis qui décorent le paletot de côté. La manche, large d'entournure et plus large encore du bas est ornée de galons pareils au reste. Chapeau-fanchon de satin bleu entouré d'un ruché de dentelle noire; sur le sommet un large nœud de velours bleu, et devant un biais chiffonné du même velours formant diadème. Robe de faille noire tout unie.

3. *Dauphin*. — Paletot court en faille côtelée noire, entouré de biais de satin, surmonté de dents de satin pareil (cette espèce de dents nommée : cocottes); une pointe demi-longue dépasse le paletot et l'orne par derrière; elle est entourée d'une frange de passementerie, et porte à l'intérieur les mêmes cocottes qui entourent le paletot. Deux anneaux de passementerie d'où s'échappent un court biais droit terminé par trois glands, sont placés en haut du V qui forme la pointe. Pèlerine-cardinal légèrement relevée dans le dos. L'ornement de satin noir se répète autour de la pélerine. Un capuchon arménien, très pointu, tombe au milieu du dos et se raccorde avec la pointe du bas, il est orné comme l'autre pointe, entouré de franges également et porte au milieu l'anneau de passementerie avec biais. Manches ornées de cocottes de satin noir. Robe de taffetas couleur temps, en bas deux volants montés à tuyaux et un troisième autour d'une tunique arrondie qui bouffe légèrement en papiers derrière. Toquet de feutre noir, avec large nœud de dentelle à longs pans derrière. Petite coque mélangée de velours et de dentelle autour et touffe d'oreilles d'ours en velours sur le devant.

4. *Henry IV*. — Manteau de velours noir, entouré d'un large biais de satin fermé tout du long par de gros boutons. Corsage ajusté avec brandebourgs de cocottes de satin noir disposés en biais, qui partant de l'épaule viennent se cacher sous la bande qui retient les boutons. Ceinture ajustée. Deux anneaux très allongés de cocottes noires partent de chaque

côté de la ceinture et simulent devant l'ouverture de deux poches. Une grande pélerine ouverte devant et qui ne part que de l'épaule, posée sur le paletot, entourée d'une frange. Elle a pour ornement dans le bas seulement des cocottes disposées en ogives très étroites. Ce paletot est sans manches, et comme la pélerine est très ouverte elle laisse apercevoir et les ornements du paletot et les bas de manches de la robe. Robe de faille gris clair posée sur un jupon plus foncé à grands volants tuyautés. La robe se relève en tunique ronde des deux côtés, elle est bordée d'un petit volant pareil très bas, surmonté de trois velours gris qui forment un nœud touffu et à bouts à la place où elle est relevée. Fanchon de crêpe vert ornée d'un diadème de raisin mélangé et de pampres diamantés. Derrière, petite mantille revenant en barbes sous le menton.

5. *Ninon de l'Enclos*. — Mantelet de velours pensée, très grand, forme châle derrière, entouré d'une très riche passementerie à glands détachés et orné d'une broderie mélangée de soie noire et violette de plusieurs tons. Pèlerine-cardinal revenant sur la pointe-châle et ornée de même. La naissance de la pélerine se perd dans la couture du bras. Le mantelet à deux pans longs et demi-arrondis devant, ils sont ornés extérieurement de la broderie, et n'ont de franges qu'au bout. Chapeau-fanchon en crêpe gris perle très pâle, orné de chrysanthèmes de velours violet. Mantille de blonde violette derrière à pans arrondis devant. Robe de faille grise très claire avec volant Louis XV pareil.

6. *Laide*. — Robe de Géorgienne laine et soie, capucine foncée. Jupon uni. Tunique arrondie ornée d'une frange de nuance pareille. Paletot ajusté relevé par deux gros boutons d'écaille. Ceinture ronde fermée derrière par un chou, d'où s'échappent deux cordons de passementerie mélangé noir et capucine. Autour des épaules, frange pareille à celle de la tunique avec chou au milieu. Toquet de feutre gris entouré d'une grosse plume très frisée, mélangée de noir et de capucine. Voile de dentelle à pois.

PLANCHE 912

1. Costume de campagne pour petit garçon de huit à douze ans, en drap molletonné marron. Pantalon large rentrant dans des bottes de chevreau mat. Veste large à capuchon fermée devant par une double rangée de gros boutons d'écaille. Chapeau de toile cirée entouré d'un galon gros bleu.

2. Costume hussard pour petit garçon de six à dix ans, en petit drap gris clair. Pantalon demi-ajusté descendant jusqu'aux bottines, orné sur les côtés d'un galon noir à damier posé en barrette. Petite veste très courte à basques hussardes derrière avec galons noirs sur les coutures du dos, et le même galon posé devant en brandebourgs. Col rabattu pointu, manchettes pareilles.

3. Costume de petite fille de six à douze ans. Jupou de faille noire à raies satinées cerise descendant jusqu'à mi-jambe. Paletot de popeline de soie gros bleu, découpé dans le bas en larges festons cintrés décrivant entre eux un fer de lance très pointu. Petit galon blanc entourant les festons simple dans le fer de lance et redoublé dans le haut du feston. Dos plat, devant de même. En haut des manches un jockey plat entouré de galon blanc. Ceinture nouée derrière en deux grosses coques tombantes et deux pans demi-longes (La ceinture est en popeline pareille à la robe). Demi-bottes en peau de chagrin mat.

4. Costume de petite fille de trois à six ans, en fantaisie de laine blanche côtelée. Première jupe bordée d'un velours rouge vif, seconde jupe à dents carrées bordée du même velours rouge et ornée d'étoiles formées d'un velours semblable. Mantelet breton en flanelle anglaise rouge vif bordée d'un velours noir formant pèlerine fendue au milieu du dos croisée devant avec pans dont les bouts reviennent passer dans la fente du dos. Chapeau de feutre blanc avec chou de velours rouge devant et pans derrière. Demi-bottes de cuir de Russie naturel.

5. Costume de petit garçon de neuf à quatorze ans. Pantalon en drap bronze descendant jusqu'à la botte. Veste droite devant et derrière, fermée par un seul rang de boutons sur le côté. Manches unies, petits parements en bas. Tout le costume est bordé d'un étroit galon de soie noire. Col rabattu pointu de toile fine. Petit bonnet persan en astrakan noir. Bottes de chevreau vernies souple.

6. Costume de petite fille de cinq à dix ans. Jupe très courte de faille gris fauve entourée d'une chîcorée découpée de taffetas vert clair. Tunique pareille arrondie devant et derrière relevée des côtés par des chous de taffetas vert, bordée derrière par un biais vert et devant par un effilé de soie assortie. Au milieu de la tunique devant deux petits biais verts remontant jusqu'à la ceinture au milieu desquels sont posés des boutons de passementerie verts et gris. Corsage décolleté carré avec jockey formant deux festons et berthe simulée devant par un effilé semblable à celui de la tunique; tout le reste du corsage est bordé par un biais vert. Chemisette de mousseline à plis à manches longues, terminée par une petite valencienne. Petit col rabattu entouré de la même valencienne. Toquet de feutre gris assorti à la robe entouré d'un biais de velours vert, orné de quelques plumes plates, vert miroitant (plumage de couroucou). Grand nœud de velours vert derrière. Demi-bottes de peau anglaise mordorée.

7. Costume de baby de trois à six ans. Petite polonaise de piqué blanc fermée sur le côté par des dents créneaux. Au milieu de chaque créneau un bouton de nacre blanche. La même dent créneau au milieu. Corsage décolleté carré avec berthe découpée et ornée de même. Chemisette en nansouk unie avec col et poignets de batiste. Demi-bottes en cuir verni bleu. Chaussettes blanches et jambes nues.

8. Costume de fillette de huit à quatorze ans. Première jupe de laine satinée anglaise, à raies pékinées mauve et blanc; tunique décolletée en cachemire iris, découpée à dents entourées d'un petit velours noir. Autour de la tunique une bande de cachemire plus clair qui maintient un volant de cachemire pareil à la tunique. Elle est très ample derrière, forme corsage décolleté carré entièrement ouvert devant, les deux côtés étant réunis par des barrettes de velours noir à nœud qui descendent sur la jupe jusqu'en bas. Jockeys découpés en festons et nœuds de velours noir sur les épaules. Manches longues, plates et unies en étoffe pareille à celle du jupon. Chemisette en mousseline à plis et entre-deux de valenciennes. Velours noir au cou avec médaillon d'or. Dans les cheveux une tresse de velours noir entourant le chignon et nouée dessous avec pans dans le dos. Bottines de chevreau mat à talons. Gants de Saxe fauve clair.

La mode a parfois de singuliers caprices; on se demandera un jour comment nos Parisiennes, dont on connaît le goût exquis, ont pu porter pendant si longtemps des peignes aussi disgracieux, aussi incommodes: peigne à charnière, peigne doré, peigne argenté, peigne russe, peigne acier, peigne jais, peigne-applique, et enfin peigne verroterie. — Il était impossible qu'une pareille mode durât. Nous constatons avec infiniment de plaisir la renaissance du peigne d'écaille, le seul que puisse porter une femme du monde.

Le peigne d'écaille, sobre d'ornement mais à forme gracieuse, a reparu sur la tête de bien des élégantes au dernier grand bal de M^{me} la comtesse de Portalès. Personne n'ignore que c'est dans les splendides et hospitaliers salons de l'aimable comtesse que s'imposent les nouvelles toilettes et les nouvelles coiffures. Attendons-nous donc à voir reparaître avec éclat ce complément, cet ornement indispensable d'une jolie coiffure.

AVIS IMPORTANT

Les réclamations non accompagnées d'une des dernières bandes du journal seront considérées comme non avenues, cette formalité étant indispensable pour qu'il y soit fait droit.

MM. le duc de Hamilton, Blount et le comte Alfred Gouy d'Arcy, ont bien voulu accepter les fonctions de commissaires des courses à La Marche, dont les réunions sont fixées aux dimanches 18 octobre, 1^{er} et 15 novembre.

CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

Pour la Belgique et la Hollande :

M. BOUSQUET DE TOURTOUR, grande place, n^o 28. (Entrée particulière, rue des Harengs, n^o 20, à Bruxelles.)

Pour toute l'Angleterre :

A Londres, chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Davies street, Berqueley square.

Correspondants pour l'Autriche, l'Allemagne, et la Russie :

Aux directeurs des postes de Cologne et à Sarrebruck (Prusse).

Pour la Toscane et les États Romains :

M. Joseph KIERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel d'York, n^o 4663, premier étage, à Florence.

Agent for North America : S. T. TAYLOR, 391 Canal-Street, New-York.

On peut s'abonner aussi à tous les bureaux de messageries et chez tous les libraires.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

SE PUBLIE EN DEUX ÉDITIONS

L'ÉDITION MENSUELLE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1^o 12 numéros grand in-8^o, format de luxe,
- 2^o 24 gravures de modes coloriées,
- 3^o 12 patrons découpés de grandeur naturelle, de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

L'ÉDITION BI-MENSUELLE

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1^o 24 numéros grand in-8^o, format de luxe,
- 2^o 36 gravures de modes coloriées,
- 3^o 12 planches de broderies, morceaux de musique crochet ou tapisserie.
- 4^o 24 patrons découpés de grandeur naturelle de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 18 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.



AVIS IMPORTANT

Les réclamations non ac
dernières bandes du jour
comme non avenues, cette for
sable pour qu'il y soit fait d

MM. le duc de Hamilto
Alfred Gouy d'Arcy, ont bi
fonctions de commissaires
che, dont les réunions sont
18 octobre, 1^{er} et 15 nove

CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au
Bureau central, rue Gasparin, 29.

que et la Hollande :

DE TOURTOUR, grande place,
particulière, rue des Harengs,
(es.)

Angleterre :

chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Da
queley square.

ts pour l'Autriche, l'Allemagne,

rs des postes de Cologne et à
asse).

ne et les États Romains :

RNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel
premier étage, à Florence.

orth America : S. T. TAYLOR,
t, New-York.

onner aussi à tous les bureaux de
chez tous les libraires.



LA

ANTE

LE MONITEUR

DE L'ENFANCE

L'ÉDITION M

ITION BI-MENSUELLE

PARAISANT LE 15 DE CH

ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1^o 12 numéros grand in-8
- 2^o 24 gravures de modes c
- 3^o 12 patrons découpés de
robes ou confections

grand in-8^o, format de luxe,
s de modes coloriées,
s de broderies, morceaux de musique
ou tapisserie.
découpés de grandeur naturelle de
confections.

Prix d'abon

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six
mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 18 fr. ; six
mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.





Thirifocq, Editeur.

366.

Imp. Becquet, Paris.

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

Paris, Rue de la Fontaine Molière, 39 bis

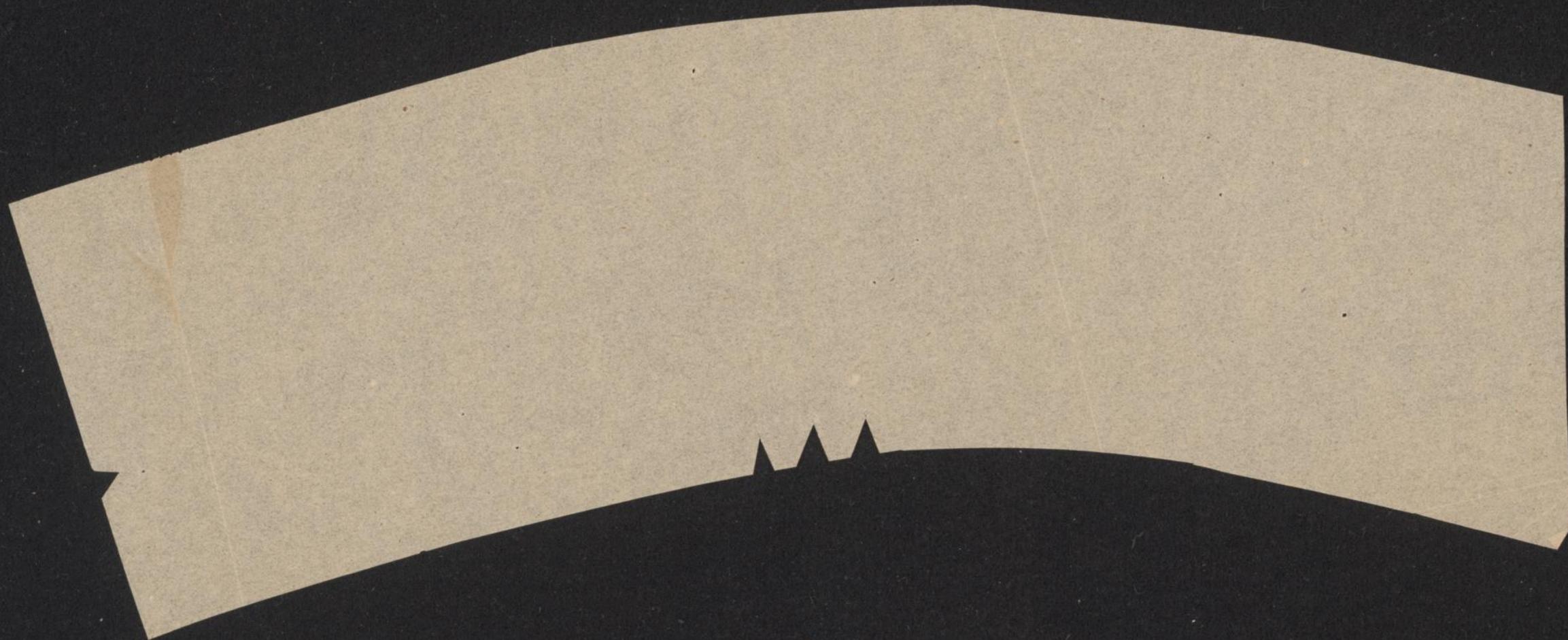
Maison spéciale pour la Création des Modèles de Robes et Confections.

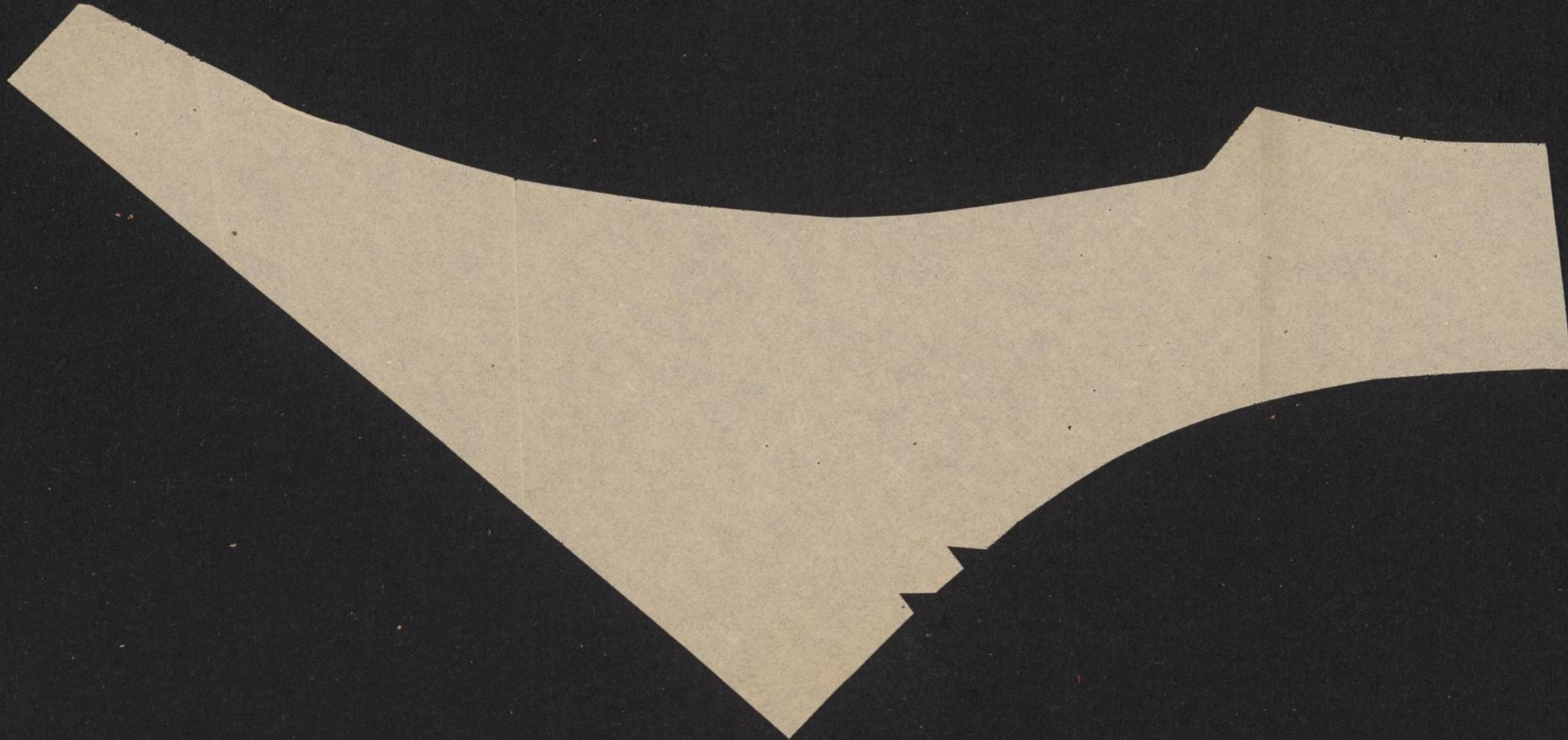
Patrons en papier et Modèles en Mousseline, montés et garnis.

29. g. 943.

29. g. 943.





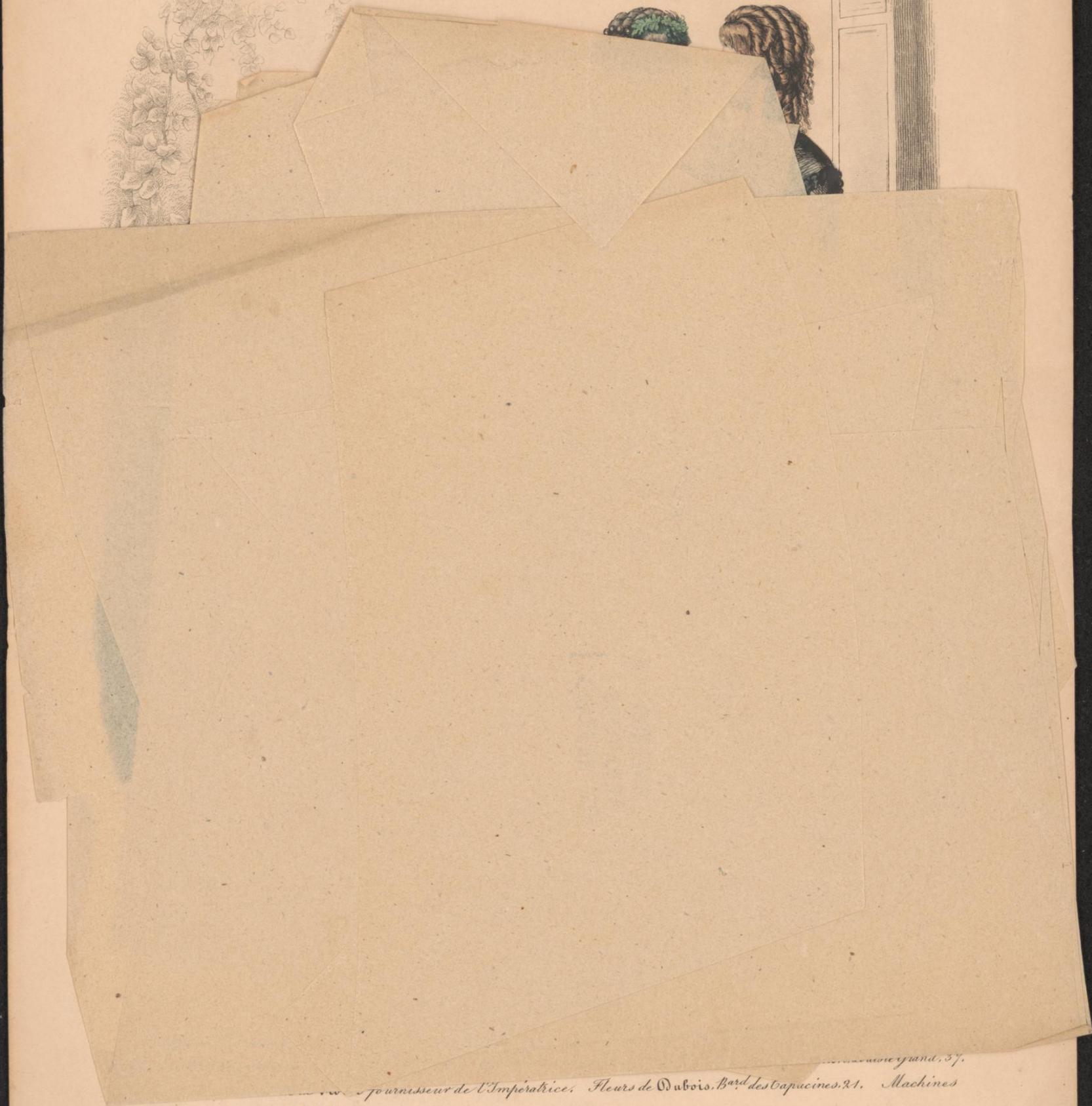




108 CORSAGE
DECOLLETÉ
GRAVURE 536







... grand, 37.
 ... fournisseur de l'Impératrice; Fleurs de Dubois, Bord des Capucines, 21. Machines
 à coudre de Martougeu, B^e Sébastopol, 70.

On s'abonne à la Société des Journaux de Modes réunis, à Paris, rue St^e Anne, 64.



899
Imp. Mariton.

Léon

LA FRANCE ÉLÉGANTE

15 Août 1868.

Journal Des Dames et Des Salons

*Coiffures de Naudou, rue Seine, 54. Peignes des Principales M^ode Paris. Foulards de la Cuis^{ie} des Indes, rue Rivoli, 53.
Etoffes de la F^{ab} Lyonnaise M^o H. Despaigue, n. r. Scribe et 2. r. Tubor, angle du M^o Opéra. Corsels de Bosselin, r. Louis le Grand, 37.
Parfums et savons de toilette de Violet fournisseur de l'Impératrice. Fleurs de Dubois, Bard des Capucines, 21. Machines
à coudre de Martougeu, B^o Sebastopol, 70.*

On s'abonne à la Société des Journaux de Modes réunis, à Paris, rue S^{te} Anne, 64.

29.8.942



895
Imp. Mariton.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

1^{er} Août 1868.

Journal des Dames et des Salons.

Costumes de bains de Mer de M^{lle} Bataillon, r. Chabannais. Etiffes de la F^{me} Lyonnaise M^{me} B. Despaigue, M. r. Scribe et
 2, r. Tuber (Angle du N^o Opéra), Foulards de la C^{ie} des Indes, r. Rivoli, 53, Parfums et savons de toilette de Violet^e de l'Impératrice,
 Lotions Caumont Coiff. de S. M. l'Emp^{er} Napoléon III. Peignes des Principales M^{ons} de Paris. Fleurs de Dubois, B^o des Capucines, 21.
 Machines à coudre Américaine de Elias Howe, Juniors de New-York, B^o Sebastopol, 48.

On s'abonne à la Société des Journaux de Modes réunis, à Paris, rue S^{te} Anne, 64.

29.g. 942



886

Imp. Mariton.

15 Juin 1868.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

Journal des Dames et des Salons.

*Coiffures de Raudoz, 57, rue de Seine. — Stoffes de la F^{me} Lyonnaise M^{me} B. Despaigue, 11, rue Scribe
 8, 2, rue Aubert (Angle du N^o Opéra). — Foulards de la C^{ie} des Indes, 53, rue de Rivoli. — Corsets de Dosselin,
 37, rue Louis-le-Grand. — Lotions Caumont, coiffeur de S. M. l'Emp.^{er} Napoléon III. — Fleurs de Dubois, N^o 21,
 B^o des Capucines. — Parfums et savons de toilette de Violet, f.^o de l'Impératrice. — Machines à coudre de Martougen, B^o Bastopol, 70.*

On s'abonne à la Société des Journaux de Modes réunis, à Paris, rue S^{te} Anne, 64.

29.9.942



881

Imp. Mariton

15 Mai 1868.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

Journal des Dames et des Salons.

Robes de M^{lle} Bataillon, r. Chabannais, Etiffes de la F^{me} Lyonnaise, N^o 36, Despaigue, 11, r. Seribe & 2, r. Tubor, Angle du N^o Opéra, Fleurs de Dubois, 21, B^o des Capucines, Foulards de la C^o des D^odes, 53, r. Rivoli, Parfums & savons de toilette de Violet, f^oseur de l'Impératrice, Lotions de Caumont, Coiffeur de S. M. l'Empereur Napoléon, III, Machines à coudre de Martougen, B^o Sébastopol, 70.

On s'abonne à la Société des Journaux de Modes réunis à Paris, rue S^{te} Anne, 64.

29.9.942



865

Imp. Mariton.

29.g.942



Maison et Filles de St. Louis 176. 92

29.g.942



868

Imp. Mariton.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

15 Mars 1868.

Journal des Dames et des Salons.

Toilettes de la M^{lle} Prost, rue Lafayette. Confections de la M^{lle} Leclerc, Volant, 1, B^{ld} des Italiens. Passementerie et Rubans au fil de la Vierge, 11, r. S. Honoré. Fleurs de B^{te} Blanjot, 12, rue Chévenot. Mouchoirs de Chaprou, 11, rue de la Paix. Foulards de la C^{ie} des Indes, 53, rue Rivoli. Etiffes de la Sq^{ue} Lyonnaise M^{lle} H. Despaigue, 11, rue Scève et 2, rue Anker (Angle du Nouvel Opéra). Parfums et savons de toilette de Violet fleur de l'Impératrice, 12, B^{ld} des Capucines. Machines à coudre de Martougou, B^{ld} Sébastopol, 70.

On s'abonne à la Société des Journaux de Modes réunis, à Paris, rue S^{te} Anne, 64

29. g. 942



870

Imp. Mariton.

Paris

Mousquetaire.

Garde Française.

Manola.

LA FRANCE

Journal des Dames

Confections de Saison de la Maison Leclere et Volland, 1. B. des

Parfums et savons de toilette de Violet, f. pour de l'Impératrice. Foulards de la C. des Indes
Faux Carlets Métalliques de Guyon. f. S. Honoré. 70.

On s'abonne à la Société des Journaux de Mo



870
Imp. Mariton.

Parisienne
Mousquetaire. Garde Française. Manola. Abeille. Postillon. Patti.

LA FRANCE ÉLÉGANTE
Journal des Dames et des Salons.

15 Avril 1868.

*Confections de Saison de la Maison Lecelere et Volland, 1 B^{is} des Italiens—Chapeaux de la M^{me} Leroy, 422, rue S^t Honoré.
Parfums et savons de toilette de Violet, f^{ourn} de l'Impératrice. Foulards de la C^{mie} Des Indes, 53, rue de Rivoli. Machines à coudre de Martougen, B^{ord} Sebastopol, N^o 70.
Fauc Carlets Métalliques de Guyon, f^{ourn} S^t Honoré, 70.*

On s'abonne à la Société des Journaux de Modes réunis, à Paris, rue S^t Anne, 64.

29.8.942



Abeille.

Postillon.

Patti.

**à
LÉGANTE**

et des Salons.

15 Avril 1868.

Ateliers — Chapeaux de la M^{me} Leroy. 422. rue S^t Honoré.

53. rue de Rivoli. Machines à coudre de Martougen, Bard. Sebastopol. N^o 70.

les réunis, à Paris, rue S^{te} Anne, 64.



875

Imp. Mariton.

15 Avril 1868.

LA FRANCE ELEGANTE

Journal des Dames et des Salons

Robes de M^{lle} Bataillon, rue Chabannais. Etoffes de la 5^{me} Lyonnaise M^{lle} B. Despaigue, 11, r. Scribe et 2, r. Labou (Angle du N^o Opéra).
 Bijoux, imités à l'Ombre du Vrai, 5, r. Vivienne. Fleurs de B^{lle} Blaujeol, 12, r. Chevenot. Parfums & savons de toilette de Violet, f^our^o de l'Impératrice.
 Machines à coudre de Martougen, B^{le} Sebastopol, 70. Foulards de la C^{ie} des Indes, 53, rue Rivoli.

On s'abonne à la Société des Journaux de Modes réunis, à Paris, rue S^{te} Anne, 64.

29. g. 942



909

Imp. Mariton.

1^{er} Octobre 1868.

LA FRANCE ELEGANTE

Journal Des Dames et Des Salons

Coiffure & Confection de la M^{lle} Volland Leclerc, 103, r. Richelieu & 1, B^{de} des Italiens. Parfums & savons de toilette de Prolet, f. de l'Impératrice.
 Etoffes, Soiries, Lainages & Costumes des Grands Magasins du Coin de Rue, rue Montesquieu, 8. Peignes des Principales Modes de Paris.
 Maison Berangère, Modes & Robes, 6, B^{de} des Capucines. Lotions Caumont, Coiff^{re} de S. M. l'Emp^{er} Napoléon III. Foulards de
 la Cuir des Indes rue de Rivoli, 53.

On s'abonne à la Société des Journaux de Modes réunis, à Paris, rue S^{te} Anne, 64.

29.8.942



915

Imp. Mariton

LA FRANCE ÉLÉGANTE

1^{er} Novembre 1868.

Journal des Dames et des Salons.

M^{re} Berangère Modes et Robes, 6, B^{de} des Capucines, Fleurs de Dubois, 21, B^{de} des Capucines, Lotion Caumont
 Coiff. de S. M. l'Emp^{er} Napoléon III, Etoffes, Soieries, Lainages et costumes des G^{ds} M^{rs} Du Coin de Rue, r. Montesquieu, 8,
 Peignes des Fabriques de Paris, Parfums et savons de toilette de Violet, f. de l'Impératrice, Foulards de la C^{ie} des Indes,
 53, r. Rivoli, Sous-Tupes Tavernier, Machines à coudre Américaine de Elias Howe Junior de New-York, B^{de} Sebastopol, 48.
 On s'abonne à la Société des Journaux de Modes réunis, à Paris, rue S^{te} Anne, 6 1/2.

29. 8. 942



Thirifocq, Editeur.

337.

Imp. Bequet, Paris.

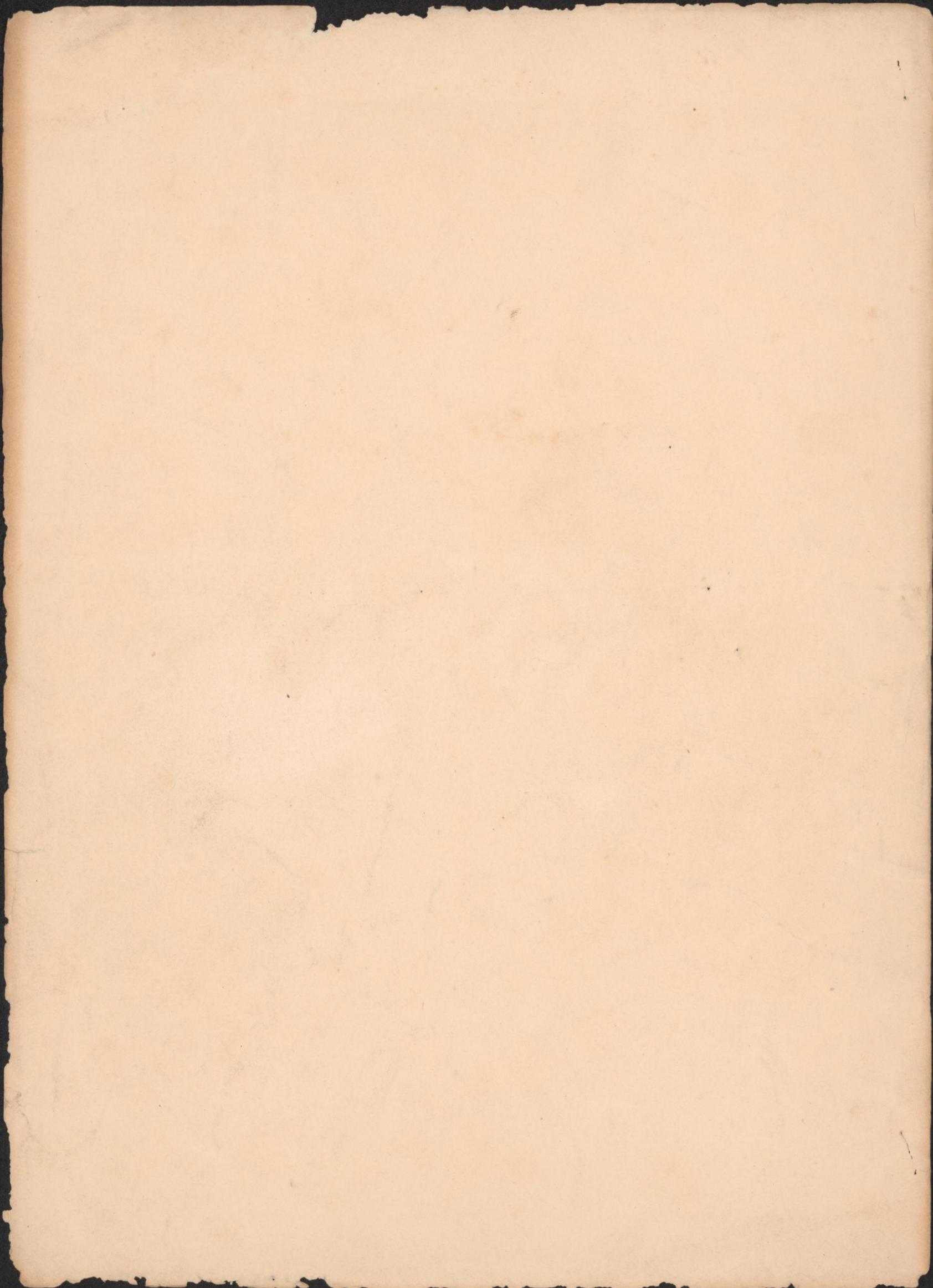
LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

Paris, Rue de la Fontaine Molière, 39^{bis}

Robes Foulard de la Colonie des Indes, Rue de Rivoli, 53.

Vêtements d'enfants de M^{me} Lefèvre, Rue de Croence, 57.

Machines à coudre de Brunswik & C^{ie}, Rue Richelieu, 29.





MONITEUR DES MODES DES DAMES & DE L'ENFANCE

paraissant tous les mois

Paris, Rue Fontaine Molière, 39^{bis}

Robes et Confection de M^{me} Éberisocq

LANDES
UND STADT-
BIBLIOTHEK
DUSSELDORF

29. 9. 943



905
Imp. Mariton.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

15 Septembre 1868.

Journal des Dames et des Salons.

Coiffures de Desmarest, 16, rue Bouclier. — Lotion Caumont, Coiff. de S. M. l'Emp. Napoléon III, Maison Berangère, Modes & Robes, 6, B. des Capucines. — Fleurs de Dubois, B. des Capucines, 21. — Peignes des Principales M^{ns} de Paris. — Parfums et savons de toilette de Violet, f. de l'Impératrice. — Etoffes, Soirées, Lainages & Costumes des M^{ns} du Coin de Rue, 8, rue Montesquieu. — Foulards de la Croix des Sudes, 53, rue de Rivoli.

On s'abonne à la Société des Journaux de Modes réunis à Paris, rue St'Anne, 66.

29.9.1942



Thirifocq, Editeur.

338.

Imp. Becquet, Paris.

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

Paris, Rue de la Fontaine Molière, 39^{bis}

Maison spéciale pour la Création des Modèles de Robes en Confections.

Patrons en papier et Modèles en Mousseline, montés et garnis.

29. 9. 1943



Thirifocq, Editeur.

336.

Imp. Becquet, Paris.

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

ET

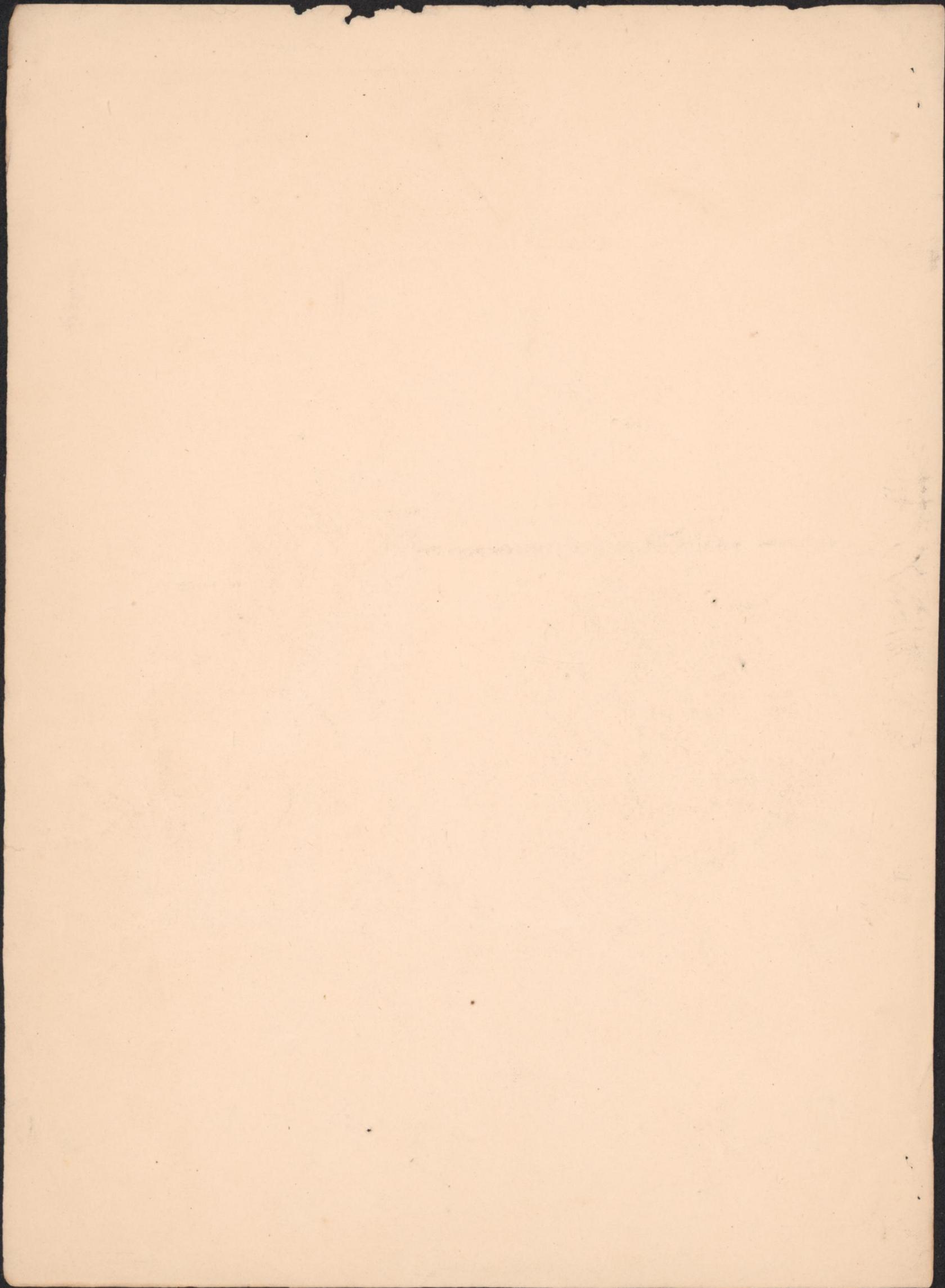
LA GAZETTE DES DAMES ET DES DEMOISELLES

Paris, Rue de la Fontaine Molière, 39^{bis}

Robes Fonlard de la Colonie des Indes, Rue de Rivoli, 53.

Machines à coudre de Brunswick & Co, Rue Richelieu, 29.

Lingerie et Chapeaux de M^{me} Briante, Boulev. St-Michel, 13.





Thirifocq, Editeur.

Imp. Becquet, Paris.

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE,

La Gazette des Familles,

LA GAZETTE DES DAMES ET DES DEMOISELLES

Paris, Rue de la Fontaine Molière, 39^{bis}

Robes Fourlards de la Colonie des Indes, Rue de Rivoli, 53.

Machines à coudre de Brunswick & Co., Rue Richelieu, 29.

29.9.943



Maison et Fabrique imp. r. St. Louis n° 116. Paris

N° 407

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

La Gazette des Familles

LA GAZETTE DES DAMES ET DES DEMOISELLES

Paris, Rue de la Fontaine Moliere, 39^{bis}

Robes Foulards de la Colonie des Indes Rue de Rivoli 53

Machines à coudre de Brunswick & C^{ie} Rue de Richelieu, 29

29. g. 943



Thirifocq, Éditeur.

390.

Imp. Bequet, Paris.

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE,

La Gazette des Familles,

LA GAZETTE DES DAMES ET DES DEMOISELLES

Paris, Rue de la Fontaine Molière, 39 bis

Robes Foulards de la Colonie des Indes, Rue de Rivoli, 53.
Machines à coudre de Brunswick & Cie, Rue Richelieu, 29.

29.9.943



Thirifocq, Editeur.

Imp. Bequet, Paris.

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE.

La Gazette des Familles,

LA GAZETTE DES DAMES ET DES DEMOISELLES

Paris, Rue de la Fontaine Molière, 39^{bis}

Robes Foulards de la Colonie des Indes Rue de Rivoli, 53.

Machines à coudre de Brunswick & Co. Rue Richelieu, 29.

29.9.943



E. WILLE

Thirioucq, Editeur.

332.

Imp. Becquet, Paris.

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

ET

LA GAZETTE DES DAMES ET DES DEMOISELLES

Paris, Rue de la Fontaine Molière, 39^{bis}.

Robes Foulard de la Colonie des Indes, Rue de Rivoli, 53.
Machines à coudre de Brunswick & C^{ie}, Rue Richelieu, 29.
Lingerie en Chapeaux de M^{me} Briaume, Boulev. S^t Michel, 13.

29.9.943

17 496
2



Moine et Valadier imp. r. St Louis en l'Île, Paris.

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

La Gazette des Familles

LAGAZETTE DES DAMES ET DES DEMOISELLES

Paris Rue de la Fontaine Molière, 39^{bis}

Robes Boulevard de la Colonie des Indes, Rue de Rivoli, 53

Machines à coudre de Brunswick et C^{ie} Rue de Richelieu, 29.

18

Geometrie
Mengenlehre
Arithmetik
Algebra
Trigonometrie
Kalkül

29.9.943



Thirifocq, Editeur.

346.

Imp. Becquet, Paris.

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

Paris, Rue de la Fontaine Molière, 39^{bis}

Maison spéciale pour la Création des Modèles de Robes en Confections.

Patrons en papier et Modèles en Mousseline, montés et garnis.

29.g.943



Thirifocq, Editeur.

344.

Imp. Becquet, Paris.

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE
ET

LA GAZETTE DES DAMES ET DES DEMOISELLES

Paris, Rue de la Fontaine Molière, 39^{bis}.

Robes Foulard de la Colonie des Indes, Rue de Rivoli, 53.

Machines à coudre de Brunswick & C^{ie}, Rue Richelieu, 29.

Lingerie et Chapeaux de M^{me} Briame, Boulev. S^t Michel, 13.

29. g. 943



Thirifocq, Editeur.

358.

Imp. Becquet, Paris.

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

Paris, Rue de la Fontaine Molière. 39^{bis}

Maison spéciale pour la Création des Modèles de Robes en Confections.

Patrons en papier et Modèles en Mousseline, montés et garnis.

7/12 5.8

15
5.11 21/61
75
152
79 1/2 101 1/2

293.943



Thirifocq, Editeur.

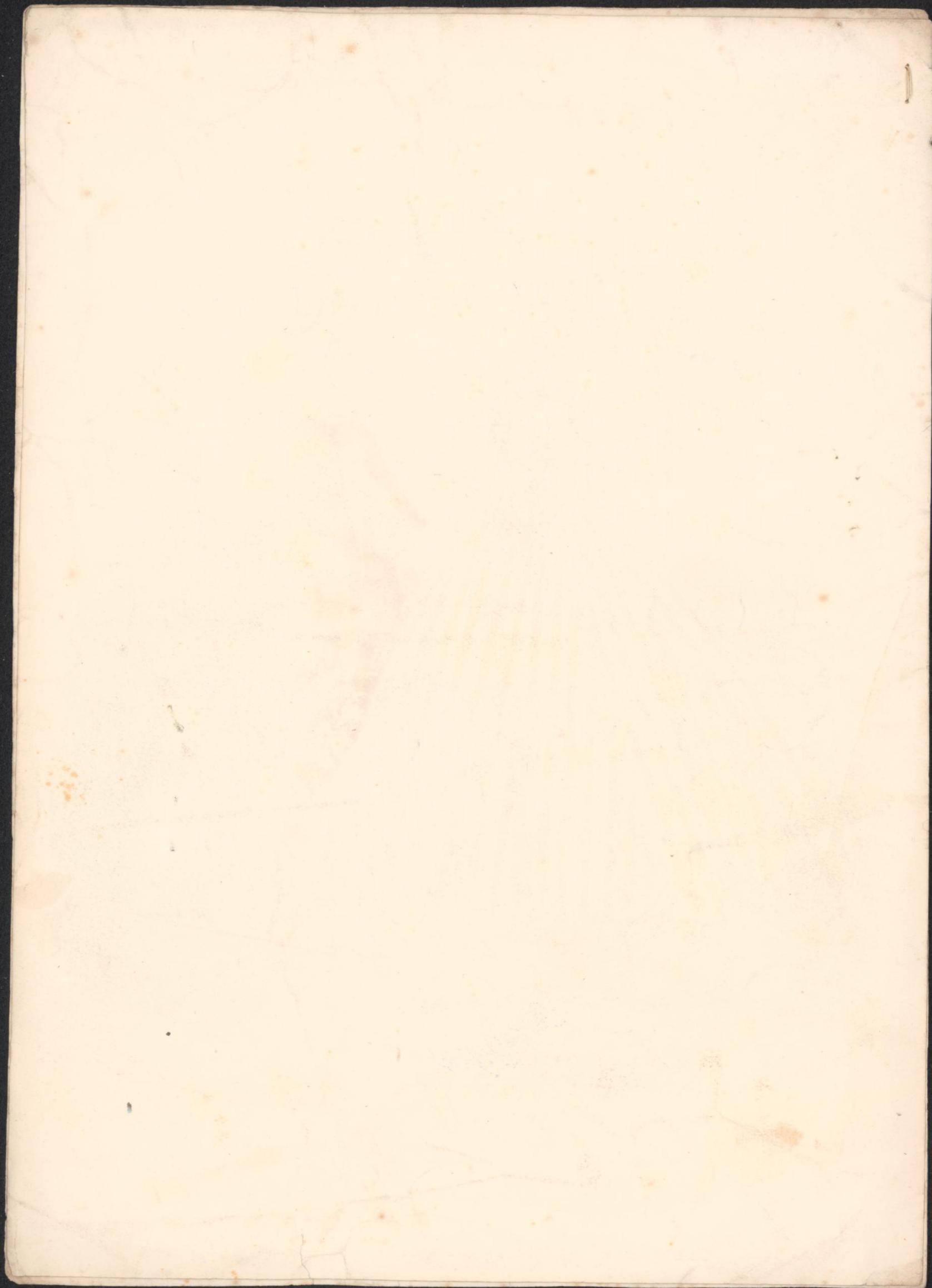
356.

Imp. Becquet, Paris.

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE,
La Gazette des Familles,
LA GAZETTE DES DAMES ET DES DEMOISELLES

Paris, Rue de la Fontaine Molière, 39^{bis}

Robes Foulards de la Colonie des Indes, Rue de Rivoli, 53.
Machines à coudre de Brunswick & Co, Rue Richelieu, 29.





Thirifocq, Éditeur.

360.

Imp. Bequet, Paris.

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE,
La Gazette des Familles,
LA GAZETTE DES DAMES ET DES DEMOISELLES

Paris, Rue de la Fontaine Molière, 39^{bis}

Robes Foulards de la Colonie des Indes, Rue de Rivoli, 53.
Machines à coudre de Brunswick & Cie, Rue Richelieu, 29.

29g.943



Thirifocq, Editeur.

362.

Imp. Becquet, Paris.

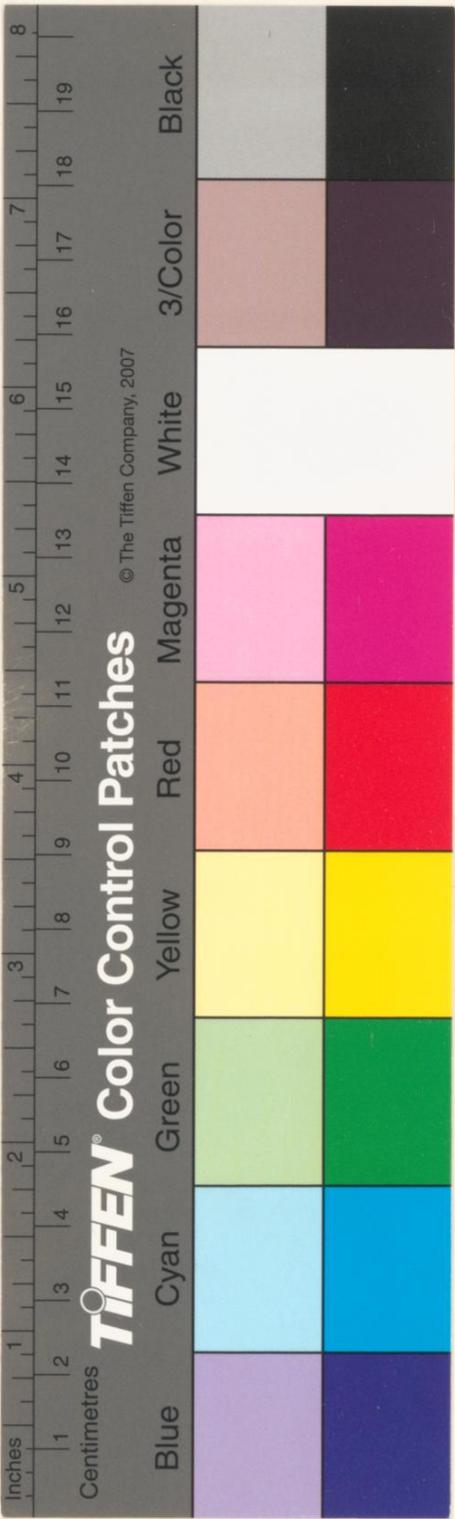
LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

Paris, Rue de la Fontaine Molière, 39^{bis}

Maison spéciale pour la Création des Modèles de Robes et Confections.

Patrons en papier et Modèles en Mousseline, montés et garnis.

29.8.943



29.9.943